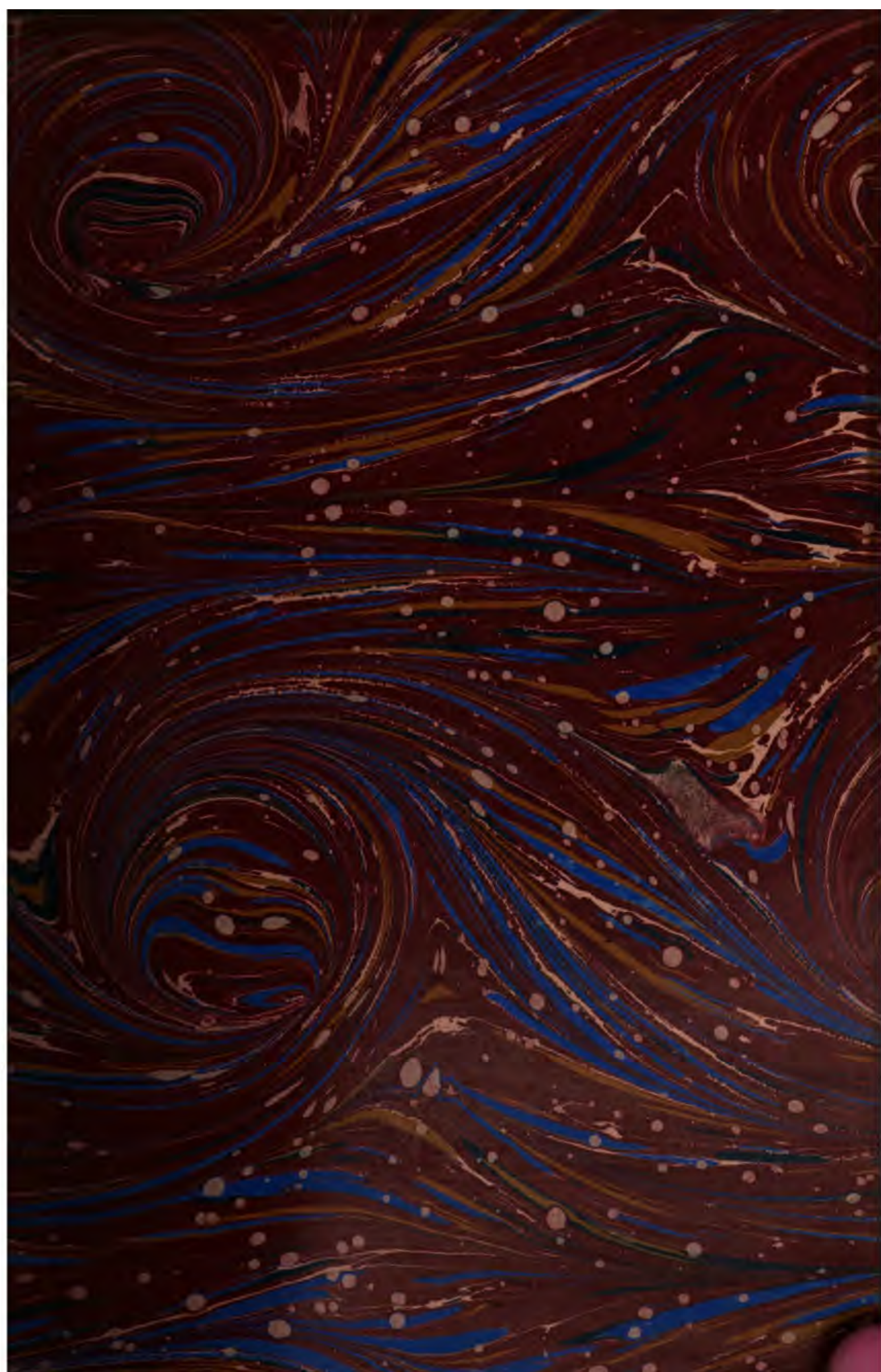



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1900



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. PONSARD


A. Quantin imprimeur
S Benoît 7. à Paris

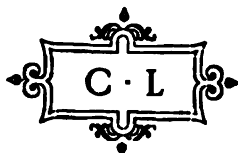
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

F. PONSARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME TROISIÈME



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXXVI

LE

LION AMOUREUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE
POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS AU THÉATRE-FRANÇAIS
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR
LE 18 JANVIER 1866.



A LA MÉMOIRE

DE

MON AMI ALEX. BIXIO

FRANÇOIS PONSARD

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES.
LE GÉNÉRAL HOCHE.	MM. LEROUX.
LE VICOMTE DE VAUGRIS.	DELAUNAY.
LE COMTE D'ARS.	MAUBANT.
HUMBERT.	BRESSANT.
ARISTIDE.	COQUELIN.
UN MUSCADIN.	E. PROVOST.
ÉPICTÈTE, officieux d'Humbert.	BARRÉ.
BARRAS.	GUICHARD.
LE GÉNÉRAL BONAPARTE.	PRUDHON.
PREMIER SOLDAT.	VERDELLET.
DEUXIÈME SOLDAT.	TRONCHET.
MIKEL.	SEVESTE.
M. GUILLAUME.	CLÉMENT.
LA MARQUISE DE MAUPAS	Mmes MADELEINE BROHAN.
MADAME TALLIEN	ÉDILE RIQUER.
CÉRÈS.	PONSIN.
UNE JEUNE FEMME.	TORDEUS.
IVONE.	LLOYD.
MARGAIT.	ANGELO.

LE
LION AMOUREUX

ACTE PREMIER

L'appartement d'Humbert. Appartement simple et sévère, presque pauvre. — L'ameublement se compose d'une bibliothèque, d'une commode, d'une table à écrire chargée de papiers, et de deux ou trois chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUMBERT, HOCHE, ARISTIDE.

HUMBERT, à Hoche.

Ainsi cette Circé, qui nous prend tous les nôtres,
A su t'ensorceler, Hoche, comme les autres;
Madame Tallien t'invite à ses banquets;
Tu savoures son philtre entre les freluquets,
Les muscadins, les beaux, la jeunesse dorée
Et tous les collets noirs dont elle est adorée;
Ton sabre y fraternise avec leur gros bâton;
Toi, républicain pur qu'on façonne au bon ton,
Tu mets ta noble main dans les mains scélérates
Des fripons enrichis et des aristocrates.
— Morbleu! la République est perdue.

ARISTIDE, *se levant.*

Oui, morbleu !
Tout ce qu'elle a frappé reparaît depuis peu :
On ne voit que suspects qui relèvent la tête,
Spéculateurs en joie et fournisseurs en fête:
Le ci-devant s'étale et le chouan surgit;
L'émigré rentre à flots; en masse on élargit:
Il n'est plus de prison que pour le patriote,
Dans les salons rouverts, on intrigue, on complote,
Et la réaction marche d'un tel essor
Qu'elle fera bientôt regretter Thermidor.

HUMBERT.

Partout luxe et plaisir. Paris refait Versaille.

ARISTIDE.

Le phaéton du riche écrase la canaille.

HUMBERT.

Le pauvre recommence à rougir.

ARISTIDE.

La Phryné
Promène en char lascif son triomphe effréné.

HUMBERT.

Que deviendra notre œuvre, et quelle vertu forte
Promet une jeunesse instruite de la sorte!

HOCHE.

Holà! la République a le cœur encor chaud,
Et vous prenez, je crois, son deuil un peu trop tôt;
Pour moi, selon mon bras, je l'ai déjà servie;
Je la servirai mieux, si Dieu me prête vie;
Mais je ne puis tenir pour un crime effrayant
Quelques soirs employés dans un cercle attrayant;

A franchement parler, j'y trouve plus de charmes
Qu'à ceux que je passais dans la prison des Carmes,
Et je n'ai pas sujet de savoir mauvais gré
Aux thermidoriens qui m'en ont retiré.
— Quoi! parce qu'une femme a l'aimable génie
De rappeler chez nous l'urbanité bannie,
Et que sa loi s'impose avec tant de douceurs,
Qu'on sent l'apaisement rentrer dans tous les cœurs;
Parce qu'en ses salons chaque parti se touche
Et, gardant sa croyance, y perd l'aspect farouche;
Que des hommes ardents, fils du même pays,
Sans s'être jamais vus s'étant toujours haïs,
Se trouvent étonnés, venant à se connaître,
De se moins exécrer, de s'estimer peut-être;
Et que l'heureux effet de ces rapprochements
Éteint là des soupçons, là des ressentiments,
Voilà la République aussitôt abattue!
Ne peut-elle donc vivre, à moins qu'elle ne tue?
N'est-ce pas l'affermir que de la faire aimer?
Est-ce une trahison que le don de charmer?
Qu'au moment du péril et des luttes fébriles,
Elle ait mis sa massue entre des mains viriles,
Bien; qu'elle ait opposé la fureur aux fureurs,
Et rendu coup pour coup et terreurs pour terreurs,
Soit; mais le temps n'est plus de ces fortes secousses;
Notre œuvre est achevée et veut des mains plus douces :
C'est l'heure de calmer d'orageuses rumeurs,
D'épurer le langage et de polir les mœurs;
C'est l'heure de la paix, l'heure de la clémence :
La femme reparaît; son règne recommence.

HUMBERT.

Tant pis! ce règne, aimé des thermidoriens,

Forme des courtisans et non des citoyens.
Les femmes ont toujours haï la République.

ARISTIDE.

C'est à la renverser que tout leur soin s'applique.

HOCHE.

Pourquoi cela?

HUMBERT.

Pourquoi? C'est que leurs vanités
Ne s'accommodent point de nos austérités.
Un titre, un tabouret, des dentelles, des pierres,
Du rouge à leurs talons, du noir à leurs paupières,
Voilà le seul souci qui trouble leur cerveau;
Leur rage de briller s'indigne du niveau;
La liberté superbe et l'égalité mâle
Ont la voix trop grossière et la main trop brutale,
Le bon goût est choqué par les cris des faubourgs;
Le madrigal s'éteint dans le bruit des tambours,
Et les rugissements de la tribune fauve
Étouffent les caquets de l'élégante alcôve.

HOCHE.

J'ignore en vérité, cher Humbert, quels forfaits
Ont commis envers toi les femmes que tu hais;
Mais c'est trop afficher de colère contre elles,
Que de les confiner dans l'amour des dentelles,
Et de ne pas vouloir que de beaux mouvements
Les portent comme nous vers les fiers sentiments.
En tout cas, ce serait fâcheux pour notre tâche :
Comme on ne les peut pas supprimer, que je sache,
Et qu'en dépit de tout ce qu'on pourrait tenter,
Pour moitié dans l'État il faut bien les compter,

Si leur sexe et nos lois ne peuvent vivre ensemble,
C'est aux lois à céder la place, ce me semble.

HUMBERT.

Ah! déjà tout frein cède à leur luxe impudent,
Et de notre déclin c'est le signe évident;
Tant que de grands desseins ont occupé nos âmes,
La sévère décence a régné chez les femmes.

HOCHE, souriant.

Elles filaient la laine et gardaient la maison.

HUMBERT.

Et, menant cette vie, elles avaient raison.
C'est depuis que vers l'or nos âmes sont tournées
Qu'aux parures on voit les femmes adonnées,
Qu'on les voit afficher, au théâtre Feydeau,
Leur coiffure bouclée où s'enroule un bandeau,
Leurs pieds nus, appuyés sur la sandale plate
Que rattache à la jambe un ruban écarlate,
Et leur tunique grecque, et leur corsage ouvert
A peine retenu sur le bras découvert.
Dieu me garde! je crois que, si ce train-là dure,
Pour voile elles n'auront bientôt qu'une ceinture.

HOCHE.

Voyons, tu n'es pas d'âge à sermonner ainsi.
A t'entendre, on croirait que jamais jusqu'ici
Deux beaux yeux, triomphant de ton humeur chagrine,
N'ont plaidé dans ton cœur la cause féminine.

HUMBERT.

On croirait bien.

HOCHE.

Eh quoi! nulle femme jamais...?

HUMBERT.

Jamais! Les plus beaux yeux me laissent fort en paix.
Les luttes au forum, la guerre à la frontière,
Voilà ce qui remplit mon existence entière;
Ou soldat ou tribun, je n'ai point de loisirs
Que je puisse donner aux amoureux soupirs.
Qu'un muscadin s'exerce à la galanterie;
Ma seule passion à moi, c'est la patrie;
Tous les transports fiévreux que l'on prête aux amants,
Leurs adorations et leurs emportements,
Brouilles et repentirs, je ressens tout pour elle;
Je tressaille d'orgueil à la voir grande et belle;
Et je ne conçois pas que, vivant de nos jours,
Un homme puisse au cœur avoir d'autres amours.

HOCHE.

J'en ai connu beaucoup, de ces fiers Hippolytes
Qui se sont vus liés par des chaînes subites,
Et, rangés sous les fers qu'ils avaient insultés,
Devenaient plus soumis qu'ils n'étaient révoltés.
J'en veux faire l'épreuve. — Oui. Prépare ta vue
A soutenir l'aspect d'une race inconnue.
Avant que de partir, j'ai promis de dîner
Chez... Circé.

HUMBERT, froidement.

Libre à toi.

HOCHE.

Je prétends t'y mener.

HUMBERT.

Moi?

HOCHE.

Toi-même.

HUMBERT.

Allons donc! c'est une raillerie.

ARISTIDE, *à Humbert.*

Tiens ferme! Point de pacte avec l'idolâtrie!

HOCHE, *à Humbert.*

Plus qu'un mot, après quoi je n'insisterai plus.
— Le flot de Thermidor n'aura pas de reflux,
Et le courant nouveau, par des pentes certaines,
S'est éloigné de Sparte et rapproché d'Athènes.
Choisis d'être impuissant parmi les vieux débris,
Ou de vivre et d'agir en suivant les esprits.
Crois-moi, laisse aux héros des clubs et de la rue
Les habits négligés et la mine bourrue;
Mais toi, hardi soldat, orateur éloquent,
Qu'ont deux fois illustré la tribune et le camp,
Ta place est avec ceux que les destins attendent.
Viens à ce rendez-vous où tes pareils se rendent;
Viens y voir, réunis dans le même salon,
Ce jeune général à qui l'on doit Toulon,
Jourdan, Kléber, Moreau, ces vaillantes épées
Par qui l'invasion eut ses trames coupées,
Marceau, Championnet, qui, prêts à s'élancer,
Brûlent de les atteindre et de les dépasser;
Viens y voir dans Sieyès la science profonde,
L'honneur dans Lanjuinais, reste de la Gironde,
La gloire avec Carnot, la Muse avec Chénier,
Tous soumis au bon goût qu'on leur sait enseigner,
Tous d'accord pour bénir l'art qui réconcilie
Avec la liberté l'élégance polie,
Et, si bien subjugués par cet empire exquis,
Que le boucher Legendre y salue un marquis.

HUMBERT, passant devant Hoche.

Non. Je m'entends trop mal aux lois du bel usage,
Et n'en veux point du tout faire l'apprentissage;
Je souffre trop de voir tous ces relâchements,
Où s'éteignent nos mœurs et nos ressentiments.
Qui? moi, dans vos salons? mais, en voyant paraître
Un traître à mes côtés, je crîrais : « C'est un traître! »
Par les femmes gêné, par les hommes choqué,
Je serais gauche ou brusque, insultant ou moqué.
— Laisse-moi mes manants; va vers tes suzeraines,
Puisses-tu rester pur au milieu des sirènes,
Et bien battre en Vendée, où ton nom met l'effroi,
Ces mêmes émigrés qui dînent avec toi.

HOCHE.

C'est ton dernier mot?

HUMBERT.

Oui.

HOCHE.

Bonsoir.

Il donne une poignée de main à Humbert.

HUMBERT, lui serrant la main.

Adieu.

Hoche sort. Humbert s'assied près de la table pour examiner quelques papiers.

SCÈNE II.

HUMBERT, ARISTIDE.

ARISTIDE, frappant sur l'épaule d'Humbert.

Victoire!
D'un dangereux assaut c'est sortir avec gloire.

Va, ne regrette pas leurs cercles fastueux,
Ce soir, aux Jacobins, nous irons tous les deux;
Nous aurons, nous aussi, des femmes dans la salle.
Non celles sur qui l'or ou la pourpre s'étale,
Mais des femmes du peuple, en coiffe de basin,
En fichu de coton croisé devant le sein,
En jupon, en sabots, de bonnes patriotes
Qui tricotent nos bas, applaudissent nos votes,
Et n'ont pas, Dieu merci, rudes et sans apprêt,
Ce charme féminin qui nous énerverait.

SCÈNE III.

HUMBERT, ARISTIDE, ÉPICTÈTE.

ÉPICTÈTE, présentant des papiers à Humbert.

Envoi du comité.

HUMBERT.

Bien.

Epictète sort.

Qu'est-ce qu'on m'envoie?

Ouvrant les papiers.

Des élargissements à signer. — Avec joie!

Il signe plusieurs listes, puis tout à coup s'arrêtant.

Morbleu! que vois-je là! Quoi! des chefs de complots!
Des agents de l'Anglais!

A Aristide, en se levant.

Je hais les échafauds;
Toujours en mission, je n'ai ma main trempée
Que du sang ennemi versé par mon épée;
Mais soustraire au jury, chargé de les juger,

Des Français qui livraient la France à l'étranger?
Non.

ARISTIDE.

Non! non!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ÉPICTÈTE, rentrant.

ÉPICTÈTE, à Humbert.

Une femme est là qui te demande.

HUMBERT, avec impatience.

Une femme?

ÉPICTÈTE.

Elle prie en grâce qu'on l'entende.

HUMBERT.

Quel air a-t-elle?

ÉPICTÈTE.

Un air... qu'on ne voit pas souvent,
Un certain air... enfin l'air d'une ci-devant.

HUMBERT.

Jeune ou vieille?

ÉPICTÈTE.

Très-jeune et très-jolie,

ARISTIDE.

Ah! diantre!
Sauvons-nous!

Il sort précipitamment par la porte, à droite.

HUMBERT, à Épictète.

Fais entrer.

Épictète sort.

SCÈNE V.

HUMBERT, LA MARQUISE DE MAUPAS,
debout vers le seuil, sans parler.

LA MARQUISE, à part.

Me voici devant l'antre!
— Bah! du cœur!

Elle fait quelques pas en avant.

HUMBERT, sans la regarder et tout en parcourant ses papiers.

Que veux-tu, citoyenne?

LA MARQUISE.

Avant tout,
Je voudrais bien, monsieur, ne pas rester debout.
— Veuillez être assez bon pour approcher un siége.

HUMBERT, étonné, la regarde un moment.
Puis il offre une des deux chaises qui sont près de la table.

Le voici.

LA MARQUISE, s'asseyant.

C'est fort bien.

HUMBERT, debout.

Et maintenant saurai-je...?

LA MARQUISE.

Maintenant, seyez-vous, vous-même.

Humbert prend la seconde chaise vers la table et s'assoit.

Bon. Je vois
Que je suis, grâce à Dieu, chez un hôte courtois.

HUMBERT.

Eh quoi! teniez-vous donc pour histoire certaine
Que tout républicain est un croquemitaine?

LA MARQUISE, souriant.

Dame! on me l'avait dit, — et je tremblais d'abord;
Mais je crois à présent qu'on exagère fort.

HUMBERT.

Vous êtes bien bonne.

LA MARQUISE.

Oui; justice vous est due :
La vieille urbanité n'est pas encor perdue;
On peut être, il paraît, patriote accompli,
Démocrate sans tache, et se montrer poli,
Conserver les égards que mon sexe réclame,
Et, sans la tutoyer, accueillir une femme.

HUMBERT.

Si quelque chose encor manquait à nos façons,
Près de vous volontiers on prendrait des leçons.

LA MARQUISE.

Oui-da? — C'est un début qui permet que l'on cause,
Et je vais, s'il vous plaît, vous exposer ma cause.
J'invoque des liens toujours puissants, dit-on,
Entre ceux qui sont nés dans le même canton.

HUMBERT.

Comment! vous êtes née...?

LA MARQUISE.

Auprès de Villeneuve.
Nous habitions tous deux les bords du même fleuve.
— Ne vous souvient-il pas de l'antique château
Qui se dressait jadis sur le premier coteau?

HUMBERT, se levant.

Oh! si, je m'en souviens, de la vieille tour sombre,

Et des droits féodaux embusqués dans son ombre;
Je m'en souviens. De là, sur nos toits ruinés,
S'abattaient, comme autant de corbeaux acharnés,
Dérobant la moisson au bras qui la cultive,
Et dîmes, et corvée, et mainmorte, et censive,
Tout ce qu'ont entassé d'humiliations,
De pillages, de vols, mille ans d'oppressions,
Tout ce qui dans un jour, jour de sainte colère,
Disparut, balayé par le vent populaire.

Il se rassied.

Des liens entre nous! Enfants des châtelains,
Qu'aviez-vous de commun avec ceux des vilains?
Quels rapports rapprochaient votre monde du nôtre?
Notre espèce grossière était-elle la vôtre?
Songiez-vous sans horreur que l'on pût marier
Le sang patricien et le sang roturier?
Nous, laboureurs rongés par les tailles, ilotes,
Soldats sans avenir, nous, les compatriotes
De possesseurs de fiefs, de seigneurs méprisants,
Exempts de tout impôt, colonels à quinze ans?
Non, non! Votre patrie à vous, ce sont vos castes;
Tous ceux dont le blason est inscrit dans vos fastes,
Anglais ou Prussiens sont bien plus, à vos yeux,
Vos vrais concitoyens qu'un Français sans aïeux.

LA MARQUISE.

Si des abus, tombés devant votre victoire,
Laissent en vous, monsieur, cette longue mémoire,
N'en garderez-vous point pour vous ressouvenir
De quelques actions qui nous faisaient bénir?
Au fond de vos hameaux jamais aucune veuve
De nos compassions ne fit-elle l'épreuve?
Au chevet d'un mourant n'a-t-on jamais pu voir

La fille d'un seigneur pieusement s'asseoir,
Ou dotant l'épousée, assistant l'indigence,
Et sur les braconniers appelant l'indulgence ?

HUMBERT, la regardant fixement.

J'ai connu, je l'avoue, un de ces nobles cœurs,
— Une enfant, dont la main a séché bien des pleurs.

LA MARQUISE.

Les enfants ont grandi ; l'âge métamorphose
La figure indécise et pâlit le teint rose ;
Mais mes yeux, en perdant leur rayon ingénu,
De leurs premiers regards n'ont-ils rien retenu ?
— Cherchez : retrouvez-vous la petite compagne
A qui vous apportiez les fruits de la montagne ?

HUMBERT, se levant.

C'était vous ?

LA MARQUISE, se levant aussi.

C'était moi. — Déjà robuste et grand,
Vous m'aidiez d'un bras ferme à passer le torrent.

HUMBERT.

Fier de mon doux fardeau, sur les pierres humides,
De crainte de glisser, marchant à pas timides,
Je ne respirais pas qu'il ne fût déposé,
Sans que l'eau l'effleurât, sur le bord opposé.

LA MARQUISE.

Et vous rappelez-vous nos chasses à l'insecte ?

HUMBERT.

Et nos moulins tournants, dont j'étais l'architecte ?

LA MARQUISE.

Et les feux de broussaille ?

HUMBERT.

Et vos livres si beaux,
Qui me faisaient envie entre tous vos joyaux?
J'avais soif de lecture, et vous aviez coutume
De me laisser chez nous emporter un volume.

LA MARQUISE.

Que de choses depuis!

HUMBERT.

Et pourtant je croirais
Ces souvenirs d'hier, tant ils sont vifs et frais.
Jeunes émotions, à travers les années
Comme vous remuez l'âme où vous êtes nées!

LA MARQUISE.

Je vous suivis des yeux, quand vous fûtes parti.
Votre nom illustré chez nous a retenti;
Mon père s'irritait et froissait la gazette;
Mais, moi qui ramassais le journal en cachette,
Comblant à votre insu votre plus cher souhait,
J'allais vers votre mère, assise à son rouet,
Lui lire le récit de vos premiers faits d'armes,
Qu'elle écoutait, les mains jointes, l'œil plein de larmes.

HUMBERT, tremblant d'émotion.

Vous avez fait cela!

LA MARQUISE.

J'ai donc bien fait?

HUMBERT.

Oh! oui.

LA MARQUISE.

Quand votre père est mort, vous n'étiez plus chez lui.

La mainmorte frappait dès lors son héritage,
Que le seigneur du lieu recueillait sans partage;
J'obtins que ma maison abandonnât ce droit,
Et votre mère a pu s'endormir sous son toit.

HUMBERT.

Soyez remerciée et mille fois bénie,
Ange gardien, charmant et bienfaisant génie!

LA MARQUISE.

Ainsi la paix est faite, et vous reconnaîtrez
Qu'il est de bonnes gens dans nos rangs exécrés?

HUMBERT.

Ah! madame!

LA MARQUISE.

D'ailleurs, est-ce que la rancune
Chez des cœurs généreux survit à l'infortune?
Nous avons, nous aussi, comme sous l'humble toit,
Connu le dénûment, et la faim, et le froid,
Et nous avons subi sur la terre étrangère
Toutes les dures lois qu'impose la misère.
— Tenez, moi qui vous parle, eh bien, j'ai, de ma main,
Lavé les gobelets aux environs du Mein.

HUMBERT.

Quoi! vous, madame? vous?

LA MARQUISE.

Moi-même, et je me vante
Que jamais cabaret n'eut meilleure servante.

HUMBERT, regardant la main de la marquise.

Cette main...

LA MARQUISE.

Cette main apportait lestement

Une bière écumeuse au buveur allemand,
Et savait en retour serrer, là, dans sa paume,
Les kreutzers qu'empochait le brasseur économe.

HUMBERT.

Est-il possible! ô ciel! — Quelles nécessités
Vous avaient pu résoudre à ces extrémités?

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, ne pouvant, au travers de la guerre,
Pénétrer dans la ville où je cherchais mon père,
Seule...

HUMBERT.

Votre mari ne vous suivait donc pas?

LA MARQUISE.

Je n'ai plus de mari. Le marquis de Maupas
A péri, foudroyé par l'horrible tempête.
Moi-même, à l'échafaud je dérobais ma tête;
Et, ma bourse vidée, il me fallut enfin
Travailler, mendier, ou bien mourir de faim.
C'est le premier parti que je préférai prendre;
Et, comme je n'avais ni le loisir d'attendre,
Ni l'espoir de trouver des travaux à mon gré,
J'acceptai tout d'abord ceux que je rencontrai.

HUMBERT.

Vous, servante! O barbare hôtelier! âme vile!
Osais-tu bien meurtrir, dans une œuvre servile,
Ces délicates mains faites pour commander,
Et que de tout affront leur blancheur doit garder!
Bourreau!

LA MARQUISE.

Là! calmez-vous; de pires catastrophes

M'avaient fait sur ce point des esprits philosophes.
Le pays était beau, l'air pur; un gai bosquet
Donnait à notre auberge un petit air coquet;
Une vigne grimpait sur la muraille blanche,
Et ces bons Allemands, accoudés sur la planche,
De leurs yeux rêveurs, pleins d'étonnements naïfs,
Admiraient ma tournure et mes mouvements vifs.
Parfois, en me voyant de gros souliers chaussée,
Avec un tablier sur ma jupe troussée,
Il me semblait, devant un public diverti,
Jouer, pour mon plaisir, un rôle travesti.
Et puis j'avais l'orgueil tout nouveau de me dire
Que je gagnais ma vie et savais me suffire.

En souriant.

— Sous cet accoutrement, le sang des châtelains
Offusquait-il encor des yeux républicains?
Purifiée ainsi de tout notre ancien faste,
De tout vain préjugé, de tout orgueil de caste,
Puis-je espérer d'avoir sur vous les mêmes droits
Que celles qui vivaient de l'œuvre de leurs doigts,

Saluant.

D'être votre payse au même titre qu'elles,
Et que le cabaret absoudra les tourelles?

HUMBERT.

Oh! madame, soyez plus clémente! Oubliez
Des mots que mes remords ont assez châtiés!
Demandez! commandez! Que faut-il que je fasse
Pour expier mon crime et mériter ma grâce?

LA MARQUISE.

Eh bien, j'entends que vous, membre du comité,
Des listes d'émigrés, où son nom fut porté,
Vous retranchiez demain le comte d'Ars, mon père.

HUMBERT, *s'asseyant près de la table et examinant une liste.*

Mais il est émigré.

LA MARQUISE *passe, en parlant, de l'autre côté de la table.*

Non, il tient la frontière;
En deçà des confins ou d'un pas au delà,
Qu'importe! Le salut de l'État n'est pas là.
— Bref, je veux l'embrasser; il faut qu'on me le rende.
Puisque vous m'avez dit : « Commandez! » je commande.

HUMBERT.

Quel tyran!

LA MARQUISE.

Attendez : certain beau-frère à moi,
Le comte de Maupas est en prison; pourquoi
L'y garde-t-on pendant qu'on élargit les autres?
Je veux qu'il sorte. — Allez; agissez près des vôtres.

HUMBERT, *se levant.*

Je verrai...

LA MARQUISE, *s'approchant de lui.*

C'est tout vu. Servez premièrement
Mon père, puis le comte; et faites promptement.

HUMBERT.

Mais je ne suis pas seul au comité.

LA MARQUISE.

Sans doute;
Aussi vais-je d'abord vous marquer votre route.
— Madame Tallien me prête son appui;
Tous ceux du comité vont chez elle aujourd'hui.

HUMBERT.

Quoi! tous?

LA MARQUISE.

Vous manqueriez seul, et sur vous je compte,
Si le succès demande une manœuvre prompte.
L'effet d'un oui final dit par vous, puritain,
Sur nos gens à demi séduits sera certain.
— Il faut que vous veniez.

HUMBERT.

Mais s'il m'est impossible?

LA MARQUISE.

Vous viendrez, je le veux. — Est-ce donc bien terrible?
Un salon où je suis vous semble-t-il si noir,
Et répugneriez-vous si fort à me revoir?
On vous attend; on m'a confié l'ambassade;

Se dirigeant vers la porte.

Nous verrons si l'agent vous parut trop maussade.

HUMBERT, *la suivant.*

Madame, entendez-moi...

LA MARQUISE, *s'en allant.*

Non, non, je n'entends rien.

HUMBERT.

Écoutez mes raisons.

LA MARQUISE.

A tantôt l'entretien;
Vous me direz, ce soir, ce qui vous embarrasse.

HUMBERT.

Il faut pourtant...

LA MARQUISE.

Il faut mériter votre grâce.

HUMBERT.

Ne puis-je vous revoir autre part?

LA MARQUISE.

Non. — Adieu.

Se retournant vers lui, avant de sortir.

A ce soir, ou jamais.

Lui faisant une profonde révérence.

A ce soir.

Elle sort.

SCÈNE VI.

HUMBERT, *seul.*

Têtebleu!
Suis-je assez lâche, moi! Quelle pitié! Je n'ose
Dire un mot; je bégaye et reste bouche close.
Est-ce que c'est d'un homme! Il fallait dire : « Non,
Ce n'est pas moi que gagne un sourire mignon.
Mon cœur d'un triple chêne et d'une triple lame
Par le patriotisme est cuirassé, madame;
Je me ris des filets dont vous m'enveloppez,
Et n'irai certes pas, marquise, à vos soupés. »

S'asseyant.

— Ah! c'est injuste, ingrat, odieux. Quelle adresse
A-t-elle fait jouer, sinon sa gentillesse,
Son doux parler, son air, ce don de plaire inné
Qui vous prend malgré vous et vous tient fasciné,
Tout ce je ne sais quoi, qui dans son moindre geste
Met, sans qu'elle s'en doute, une grâce céleste?
— Quelle fleur de beauté! quel éclat triomphant!

Que la femme tient bien ce que promit l'enfant!
Pendant qu'elle évoquait les scènes du jeune âge,
J'entendais dans sa voix un écho du village;
Tout l'intervalle avait disparu; je n'avais
Que seize ans, je courais au soleil, je vivais
Dans les bois, sur les monts, avec les petits pâtres,
Et je rêvais devant les horizons bleuâtres.
Voilà son artifice et son piége innocent.
Comment ne pas subir ce charme attendrissant?
Comment, quand elle fut si bonne pour ma mère,
Ne pas tout essayer pour lui rendre son père?

Après une pause.

C'est vrai. — Mais aller là? — Je n'irai pas. — Eh bien,

Se levant.

Si, j'irai. Les fripons verront un citoyen.
J'irai chez Balthazar, pour foudroyer sa fête,
Pour venger la patrie...

Appelant son domestique.

Épictète! Épictète!
...Démasquer les complots, et tenir frémissants
Les pâles corrupteurs sous mes fouets flétrissants.

Appelant de nouveau, avec impatience.

Citoyen Épictète!

SCÈNE VII.

HUMBERT, ÉPICTÈTE.

ÉPICTÈTE, entrant.

On y va.

HUMBERT.

Ma cravate!

— Je ne veux pas donner à quelque aristocrate
Le triomphe niais...

ÉPICTÈTE.

Laquelle, citoyen?

HUMBERT.

La blanche! — ...de railler ma mise et mon maintien,
D'exercer son esprit sur mon aspect rustique...

ÉPICTÈTE, lui présentant la cravate qu'il prend dans la commode.

Tiens.

HUMBERT, la prenant et essayant de la mettre à son cou.

... Et d'humilier en moi la République.
— Peste de nœud!

A Épictète, en ôtant son habit.

L'habit!

ÉPICTÈTE.

Quel habit?

HUMBERT.

Bleu barbeau.

Il continue à arranger sa cravate.

ÉPICTÈTE, allant prendre l'habit.

Où veux-tu donc aller, que tu te fais si beau?

HUMBERT.

Que t'importe!

ÉPICTÈTE.

Vas-tu fêter l'Être suprême?

HUMBERT, achevant de mettre sa cravate.

Non. — Bien former ùn nœud est un travail extrême.
Dire qu'il est des gens, d'âme déshérités,
Qui consument leurs jours dans ces futilités!

— Je crois que m'y voilà. Ces plis ont plus de grâce;
Ceci monte trop haut; cette pointe est trop basse.
— Là!

Il met l'habit que tient Épictète, et se regarde une dernière fois dans le miroir.

Je puis, ce me semble, entrer dans leurs salons.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARISTIDE.

ARISTIDE.

On nous attend au club; je viens te prendre. Allons!

Regardant avec étonnement la toilette d'Humbert.

Qu'est-ce que c'est que ça? Gants! habit bleu! rosette!
C'est pour les Jacobins toute cette toilette?

HUMBERT.

Non. Vas-y seul; ailleurs, moi, je suis attendu.

ARISTIDE.

Où donc?

HUMBERT.

Chez Tallien.

ARISTIDE.

Où? J'ai mal entendu.

HUMBERT.

Chez Tallien.

ARISTIDE, stupéfait.

Ah bah!... ah bah!...

HUMBERT.

C'est bientôt l'heure.
Bonsoir.

Il sort.

SCÈNE IX.

ARISTIDE, ÉPICTÈTE.

ÉPICTÈTE, se plaçant, les bras croisés, en face d'Aristide.

Eh bien?

ARISTIDE, de même.

Eh bien?

ÉPICTÈTE.

J'en rougis.

ARISTIDE.

J'en demeure
Stupide.

ÉPICTÈTE.

C'en est fait. Je romps nos nœuds.

ARISTIDE.

Je cours

Frappant sur l'épaule d'Épictète.

Tonner au club. — Toi, viens entendre mon discours.

Ils sortent bras dessus, bras dessous.

ACTE DEUXIÈME

Les salons de madame Tallien, richement décorés dans le goût gréco-romain. — Un boudoir ouvrant sur un des salons. — On voit par moments des représentants, des officiers, des muscadins, des jeunes femmes déjà vêtues selon les modes qui régneront plus tard sous le Directoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME TALLIEN, LE GÉNÉRAL BONAPARTE.

MADAME TALLIEN, assise dans le salon.

Des obstacles plus grands sont tombés devant nous,
Général; bon espoir! L'avenir est à vous.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE, debout, appuyé contre la cheminée.

Je le crois; malgré tout, j'ai foi dans mon étoile;
Mais depuis quelque temps un nuage la voile.
Quoi! Toulon me signale; on adopte mes plans,
Et l'Italie enfin s'ouvre à mes vœux brûlants;
L'Italie! Ah! c'est là qu'on vaincra l'Allemagne.
Quel champ pour le génie! — Et quand j'entre en campagne,
Quand des Alpes déjà les Piémontais chassés
Témoignent en faveur des plans que j'ai tracés,
C'est alors que je vois ma fortune coupée;
On m'arrache ma gloire; on brise mon épée;
Aubry m'a déclaré trop jeune; c'est un sot.

Sur les champs de bataille on vieillit assez tôt,
Hoche est jeune et Wurmser était vieux. — A cette heure,
Me voici sans emploi, — peu s'en faut, sans demeure.

MADAME TALLIEN, lui prenant la main, avec attendrissement.

Se peut-il?

LE GÉNÉRAL BONAPARTE.

La douleur n'est pas là; mais rêver
Au lieu d'agir, mais voir les fautes, mais trouver
Le point précis, le coup vainqueur, la marche sûre,
Et ne pouvoir frapper! voilà l'âcre blessure.
— Je ne suis point jaloux, frères, de vos succès;
Mais je voudrais accroître aussi le nom français!
Qui peut agir peut tout; car l'époque où nous sommes
Remue immensément les choses et les hommes.
C'est à qui saisira ce moment souverain :
Jourdan a la Moselle et Pichegru le Rhin;
Le Nord est à Moreau; chacun d'eux tient sa proie;
Moi seul, plein de projets qui me rongent le foie,
Je reste, quand tous vont à l'immortalité,
Enchaîné sur le roc de mon oisiveté.

MADAME TALLIEN.

Comptez que des gens forts les destins se redressent,
Et laissez faire ceux qui pour vous s'intéressent.

Lui montrant une jeune femme qui passe dans un salon.

Tenez : je vois là-bas, dans un nuage blanc,
Apparaître une fée au regard consolant;
Dans ses petites mains j'aperçois la baguette
Qui charme les soucis de votre âme inquiète.
— Allez; vos yeux déjà demandent mon congé.

Le général Bonaparte sort.

SCÈNE II.

MADAME TALLIEN, LA MARQUISE, élégamment mais simplement vêtue.

Madame Tallien va vivement au-devant de la marquise, qui entre, et la conduit dans le boudoir, vers le sofa.

MADAME TALLIEN.

Venez, marquise; ici, l'on est moins dérangé;
Seyons-nous à l'abri des fâcheux.

Elles s'assoient.

Contez vite
Comment a réussi l'effrayante visite.

LA MARQUISE.

Il viendra.

MADAME TALLIEN.

Pas possible!

LA MARQUISE.

Il viendra.

MADAME TALLIEN.

Quoi! vraiment?

LA MARQUISE.

Vous le verrez entrer ici dans un moment.

MADAME TALLIEN.

Oh! à votre science alors je rends les armes.
On a fort accusé mes philtres et mes charmes;
A la tribune, hier encore, un orateur
Déchaînait son courroux sur mon art séducteur.

Mais je ne saurais pas d'un souffle de ma bouche
Tourner du nord au sud un montagnard farouche,
Il y faudrait le temps. Par vous on est conquis
En un coup d'œil : je vins, je fus vue, et vainquis.
— Dites-moi : c'est un ogre?

LA MARQUISE.

Eh non!

MADAME TALLIEN.

Mais il est gauche,
Grossier, lourd, mal vêtu, comme ceux que j'embauche,

Elle montre du doigt quelques-uns de ses invités.

Et qui, groupés là-bas en un troupeau serré,
Forment comme un camp sombre auprès du camp doré.
C'est ma ménagerie, où j'ai double besogne :
Le paon y fait la roue autour de l'ours qui grogne.
— Notre homme, n'est-ce pas, est dans les ours?

LA MARQUISE.

Un peu;
Et pourtant non, pas trop. Il s'exprime avec feu,
Et cette âme qu'il met dans sa façon de dire
Le sauve d'être gauche et de prêter à rire.
— Vous savez ma franchise et mes aversions
Pour les banalités des conversations;
Eh bien, née en un monde où les fadeurs d'usage,
Les faux empressements, le léger persiflage,
Composent cet esprit qu'on retrouve partout,
Ce me semble un régal piquant et de haut goût
D'entendre l'accent vrai, qui ne sent point l'étude,
Le mot parti du cœur, la sincérité rude,
Jusqu'au courroux, qui prouve, en ses explosions,
Que dans un sang vivant bouillent des passions.

— Pour la première fois je me trouvais en face
D'un de ces destructeurs terribles de ma race;
Oppressée, en entrant, par une anxiété
Où l'effroi se mêlait de curiosité,
J'ai senti par degrés tomber l'horreur profonde
Qu'inspire un montagnard à ceux de notre monde.
Je me disais qu'il faut que ces hommes, au fond,
Soient convaincus et forts pour faire ce qu'ils font;
Qu'avoir bouleversé le passé dans sa base,
Des rangs, des lois, des mœurs, avoir fait table rase,
Sur le sol déblayé fonder leurs nouveaux droits,
Aborder toute idée et la tourner en lois,
Au milieu des clameurs, des complots, des tempêtes,
Tenir tête à l'Europe et marcher aux conquêtes,
C'est une œuvre inouïe, et que ces gens mal nés
Surpassent en vigueur nos amis blasonnés!
Non, m'en garde le ciel! que j'absolve leurs crimes,
Moi, leur victime, et fille et femme des victimes;
Mais il faut avouer qu'on les poussait à bout;
Nous les méprisions trop; et moi-même, après tout,
Je sens que si le ciel m'eût fait naître en roture,
J'aurais mal enduré l'injustice et l'injure;
J'aurais haï, comme eux, une inégalité
Contre qui tout cœur fier doit être révolté;
J'aurais, dans mon élan vers les nobles carrières,
Fût-ce à coup de tonnerre, écrasé les barrières,
Et me serais fait place en ce monde insolent,
Ouvert au privilége et clos pour le talent.

MADAME TALLIEN.

Eh! bon Dieu, vous voilà révolutionnaire.
— Le citoyen Humbert est-il jeune?

LA MARQUISE.

Oui.

MADAME TALLIEN.

Son père
Était, m'avez-vous dit, un de vos paysans?

LA MARQUISE.

Un pauvre tonnelier. Le fils, vers ses quinze ans,
Est entré, sachant lire, en une imprimerie;
Il s'est mis à l'étude alors avec furie;
Volontaire à Valmy, puis chef de bataillon,
Le voilà tout-puissant dans la Convention.

MADAME TALLIEN.

Merveilleux coup du sort! renversement étrange
Qui soumet aujourd'hui le manoir à la grange!
— Savez-vous qu'il me vient des choses à l'esprit,
Folles, vagues, sans nom, ces choses dont on rit?

LA MARQUISE.

Quoi donc?

MADAME TALLIEN, se levant.

Non. Je sais bien, par ce temps incroyable,
Que l'impossible est vrai, que l'absurde est probable;
Mais je ne dirai rien. Non, non. — N'êtes-vous pas
Quelque peu fiancée au comte de Maupas?

LA MARQUISE.

Il est vrai. C'est le vœu le plus cher de mon père;
Ce fut de mon mari la volonté dernière;
Des raisons de famille appellent cet hymen;
J'attends sa liberté pour lui donner ma main.

MADAME TALLIEN.

Manœuvrons vite alors, afin qu'on l'élargisse;

Rien ne peut le sauver s'il paraît en justice.
Lecomte est criminel, c'est certain : c'est l'agent
Qu'auprèsdes Vendéens employait le régent.
— Nous en reparlerons; voici toute ma troupe.

Plusieurs personnes se montrent à l'entrée du salon.

LA MARQUISE, apercevant Humbert.

Il est là; je le vois.

MADAME TALLIEN.

Où?

LA MARQUISE.

Derrière ce groupe.

On s'approche de madame Tallien, qu'on salue. Des femmes s'assoient à côté d'elle.

SCÈNE III.

MADAME TALLIEN, LA MARQUISE, HOCHE, HUMBERT, BARRAS,
LÉONARD BOURDON, M. GUILLAUME,
UN MUSCADIN,
UNE JEUNE FEMME, REPRÉSENTANTS, OFFICIERS GÉNÉRAUX,
JEUNES GENS DORÉS, JEUNES FEMMES, ETC.

HOCHE, apercevant Humbert, resté en arrière.

Quoi! — Non. J'ai la berlue. — Oui; c'est bien lui, ma foi!

Il va vers lui.

— C'est toi!

HUMBERT.

C'est moi.

HOCHE.

Comment! toi, céans? ici, toi?

HUMBERT.

Mais oui.

HOCHE.

Voilà, pardieu ! des choses imprévues;
C'est à n'y croire pas, même les ayant vues.
Çà ! mais j'ai donc été tout à fait convaincant ?
Je ne me savais pas à ce point éloquent.
— Viens, je t'introduirai.

Il le prend par le bras.

Qu'est-ce donc ? ton bras tremble ?
Allons, ferme ! En avant ! Au feu marchons ensemble !

Il l'entraîne vers madame Tallien.

J'amène à vous, madame, un de mes bons amis,
Que vous me demandiez, que je vous ai promis :
Le citoyen Humbert, représentant et membre
Du comité, soldat au Rhin et sur la Sambre,
Qui s'est plus fait connaître aux bivacs qu'aux salons,
Et qu'une femme émeut plus que dix bataillons.

MADAME TALLIEN.

Ah ! mon cher général, grâce vous soit rendue,

Elle regarde la marquise en souriant.

Puisque c'est à vos soins que ma conquête est due !
Et tâchons que monsieur, un peu plus raffermi,
N'ait plus de nous la peur qu'il fait à l'ennemi.

HUMBERT, après s'être incliné devant madame Tallien, à la marquise.

J'ai fait selon vos vœux. Votre père, madame,
Peut rentrer à Paris.

LA MARQUISE.

Merci, du fond de l'âme !
Merci ! c'est une bonne, une noble action;

C'est un droit éternel à mon affection.

Lui montrant une chaise à côté d'elle.

Seyez-vous là, monsieur. J'ai le cœur plein de joie.

MADAME TALLIEN, *à Léonard Bourdon.*

Approchez, citoyen Léonard, qu'on vous voie.
Bon! Tendez votre main.

A la marquise.

Un poignet courageux,
Qui surprit le tyran dans son antre orageux.
C'est pourquoi je pardonne à cette main virile
D'être sans gants chez moi, comme à l'hôtel de ville.

A un fournisseur.

Combien vous a coûté le château de Marly,
Monsieur Guillaume?

MONSIEUR GUILLAUME.

Deux millions.

MADAME TALLIEN.

C'est joli.
Il paraît qu'il fait bon fournir la République.

A Hoche.

On dit qu'elle vous offre, à vous, un don civique,
Général.

HOCHE.

J'ai reçu deux beaux chevaux hier;
Vous m'en voyez encor tout joyeux et tout fier.

MADAME TALLIEN, *de manière à n'être pas entendue du fournisseur.*

C'est fort bien. A chacun sa part, mon capitaine:
Aux uns l'argent, à vous la couronne de chêne.

A Barras, qui vient lui baiser la main

Quoi de nouveau, Barras?

BARRAS.

Mais rien. Le montagnard
S'agite; l'émigré conspire d'autre part.
Baste! convulsion de mourant. — Mes nouvelles,
C'est que les vins sont bons, que les femmes sont belles,
Et que Garat, ce soir, chante à Feydeau.

MADAME TALLIEN.

Mon Dieu!
Feydeau, toujours Feydeau! c'est bien; mais c'est trop peu;
Rouvrez-nous l'Opéra, qui voit les araignées
Pendre leurs fils poudreux aux gloires indignées;
Rendez Flore à Zéphire et Vénus aux Amours;
Du Théâtre-Français réveillez les beaux jours,
Et brisez la prison où Scapin et Dorine
Gémissent à côté d'Auguste et d'Agrippine.

LA MARQUISE, à Barras.

Moi, je demande plus. Les airs silencieux
Ne regrettent-ils pas les carillons pieux?
Ne voulez-vous pas rendre au soir plus poétique
Les tintements lointains de la cloche rustique,
Et le Dieu des moissons n'écoutera-t-il plus
L'humble prière, unie aux sons de l'*Angelus*?

A Humbert.

Jusques à quand, au sein des temples qu'on profane,
Verra-t-on sur l'autel s'asseoir la courtisane?
Fermerez-vous toujours au pauvre, au cœur navré,
Le sanctuaire antique, aux entrepôts livré?

HUMBERT.

Mais, madame...

LA MARQUISE, se penchant vers lui.

Chut! chut! gardez votre blasphème,

Je veux vous convertir en dépit de vous-même;
Venez demain chez moi pour la fin du sermon.

UNE JEUNE FEMME.

Et la danse? et les bals? quand nous les rendra-t-on?
Nous voulons danser.

PLUSIEURS JEUNES FEMMES.

Oui.

LA JEUNE FEMME, à madame Tallien.

Donnez un bal, de grâce!
Assez de pleurs; assez d'effroi. Le deuil nous lasse.
Voilà deux ans qu'on tue et que nous ne voyons
Que piques, échafauds, carmagnoles, haillons;
Deux ans que nous n'osions sortir que sous la bure.
Nous avons soif d'éclat, de fêtes, de parure;
Nous voulons essayer si notre épaule encor
Saura porter la gaze et les paillettes d'or,
Si nos pieds, alourdis par leur rude chaussure,
De la valse légère ont gardé la mesure.
Vite le bal, les fleurs, les perles, le satin,
Et l'orchestre, et les feux que pâlit le matin!

UN MUSCADIN, grasseyant.

Pour répondre, madame, à ces vœux unanimes,
On vient d'organiser le grand bal des victimes.

MADAME TALLIEN.

Qu'est ceci?

LE MUSCADIN.

C'est un bal où seront invités
Tous ceux dont les parents sont morts décapités.
Nous en avons réglé l'étiquette d'avance,
Et tout, jusqu'au salut, sera de circonstance.

Il faut baisser le cou d'un brusque mouvement,
Comme s'il allait choir. — Tenez : voici comment.

Il fait le geste du salut *à la victime.*

Les femmes danseront, le cyprès sur la tête.
C'est piquant, n'est-ce pas ?

MADAME TALLIEN.

Oui, très-gai. — Quand la fête ?

LE MUSCADIN.

Dans vingt jours, à Marbeuf.

MADAME TALLIEN.

Mais ne craignez-vous point
Du parti terroriste un assaut sur ce point ?

LE MUSCADIN.

N'ayez peur ; à l'aspect de nos cannes plombées,
Vous les verriez s'enfuir à grandes enjambées.

Humbert se lève ; la marquise le force à se rasseoir.

LA MARQUISE, bas, à Humbert.

Eh quoi ! prendriez-vous parti pour les bourreaux !

HUMBERT, se rasseyant et regardant de travers le muscadin.

Hum !

LE MUSCADIN, sans avoir vu le mouvement d'Humbert.

Nous les avons vus de près tous ces héros,
Tous ces buveurs de sang, ces meutes assassines
Qui n'osent aboyer qu'autour des guillotines,
Qui n'assaillent que ceux qui ne résistent plus,
Et qui tournent le dos sitôt qu'on leur court sus.
Dans le Palais-Royal, au club, aux Tuileries,
Nous les avons rossés ainsi que leurs furies,
Fouettant la jacobine, et, quant au jacobin,

Au milieu du jet d'eau lui faisant prendre un bain.

LES FEMMES.

Bravo !

HUMBERT, se levant.

Morbleu !

LA MARQUISE, le retenant au moment où il se lève.

Restez !

HUMBERT.

Puis-je souffrir...

LA MARQUISE.

Silence !

HUMBERT.

Freluquet !

LA MARQUISE.

Point de bruit. Faites-vous violence :
Je le veux.

HUMBERT.

Mais...

LA MARQUISE.

Je vous en prie.

Humbert ne bouge plus.

LE MUSCADIN.

Oh ! ce n'est rien;
Ils ont encor leur club, ce noir repaire; eh bien,
Nous les assiégerons chez eux, à coups de pierre,
Et nous enfumerons l'hyène en sa tanière.

MADAME TALLIEN.

Oui, oui, preux chevalier, allez; coupez en deux,
D'un coup de Durandal, ces Sarrasins hideux.

On entend des accords.

Mais écoutons d'abord l'appel des bons génies :
L'archet de Viotti prélude aux symphonies.

BARRAS.

Tous les enchantements renaissent sous vos doigts.
L'Arcadie est ici.

MADAME TALLIEN.

Mais Chypre est à Gros-Bois.

On sort du salon.

LA MARQUISE, à Humbert.

Restons, et donnez-moi le bras.

Elle l'amène sur le devant du théâtre.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, HUMBERT, lui donnant le bras.

LA MARQUISE.

C'est le salaire
D'un premier mouvement dompté pour me complaire.

HUMBERT.

Pourquoi m'avoir contraint...?

LA MARQUISE.

Parce qu'il ne faut pas
Qu'avec un muscadin vous ayez des débats;
Parce qu'il a raison, et qu'il me serait triste
De voir en vous l'appui du parti terroriste.

HUMBERT.

Mais sous ce nom...

LA MARQUISE.

Peut-être ai-je voulu savoir,

Simplement, si j'avais sur vous quelque pouvoir.

HUMBERT.

Hélas! l'essai, madame, était bien inutile,
Car il n'est plus en moi de vous être indocile;
Je ne sais quels souhaits vous pourriez inventer
Que je ne prisse pas plaisir à contenter.
Je ne puis plus longtemps me cacher à moi-même
Que je subis en plein votre empire suprême;
Et je crains bien déjà de ne jamais trouver
La force dont j'aurais besoin pour le braver.

LA MARQUISE.

Eh! pourquoi donc braver une autorité douce,
Qui vous plie au pardon et vers le bien vous pousse?
Dans ces chocs où, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs,
Même les généreux s'emportent aux rigueurs,
Est-ce un mal qu'arrêtant leur fougue irréfléchie,
L'amitié les ramène à l'équité franchie?
L'attachement naissant fait juger sa valeur
Selon qu'on y devient ou moins bon ou meilleur,
Et vous pouvez subir celui qui vous incline
Vers la concorde humaine et vers la loi divine.

Le faisant asseoir sur le sofa, dans le boudoir, et lui tendant la main.

Nous sommes des amis, n'est-ce pas? tout de bon.
Des amis dévoués et dignes de ce nom?
Vous acceptez le joug où ma main vous attelle?

HUMBERT.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien donc, faites preuves de zèle :
— Mon beau-frère...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE VAUGRIS.

LE VICOMTE, s'approchant de la marquise, et la saluant.

Marquise...

LA MARQUISE.

Eh! monsieur de Vaugris!
D'où venez-vous? Comment êtes-vous à Paris?
Pourquoi dans ce salon?

LE VICOMTE.

Oh! l'histoire est jolie;
Je vous la conterai plus tard.

LA MARQUISE.

Quelque folie;
A moins que les périls où vous avez passé
N'aient eu ce rare effet de vous rendre sensé.

Deux représentants se sont approchés d'Humbert et causent avec lui.

LE VICOMTE.

Bon! qu'est-ce que le sens? est-ce faire la moue,
Nouer de longs projets qu'un accident dénoue?
Toujours prévoir, toujours appréhender? Ma foi,
Ce dont on pleure ailleurs me met en gaîté, moi;
Je me livre au hasard qui me mène à sa guise,
Et chevauche, joyeux, de surprise en surprise.
Les faits, et non pas moi, sont des extravagants,
Témoin ceux qu'on a vus depuis tantôt cinq ans.
Voilà, vous l'avoûrez, de l'incompréhensible;
Ce serait monstrueux, si ce n'était risible.

Des bourgeois souverains, des rustres généraux,
Des bottiers, des tailleurs, qui battent des héros,
Tandis que des marquis, par la contraire chance,
Se font maîtres d'escrime ou professeurs de danse,
C'est absurde, à tel point que c'est divertissant.

Lui montrant un de ceux qui passent dans le salon voisin.

Voyez-vous ce monsieur, d'or tout resplendissant?
Il fut de mes fermiers; avec l'argent d'un terme,
Il acheta les biens dont il avait la ferme;
Il a des millions; moi, je n'ai plus un sou;
Je trouve cela drôle, et j'en ris comme un fou.
Bref, depuis quinze jours que j'y suis, j'étudie
Paris, et chaque instant m'offre la comédie.

LA MARQUISE.

C'est pour ce passe-temps que vous êtes rentré?

LE VICOMTE.

Pas tout à fait; je suis d'ailleurs fort affairé.
Je conspire.

LA MARQUISE.

Eh! paix donc!

Les représentants qui causaient avec Humbert s'éloignent. — Humbert, resté seul, écoute, assis sur le sofa, et feuilletant une brochure posée sur le guéridon.

LE VICOMTE.

Qu'importe qu'on le sache!
On conspire partout; personne ne s'en cache.
Il paraît que l'orgie approche de sa fin;
Les affamés font peur à ceux qui n'ont plus faim.
Tant qu'il ne s'agissait que de faire main basse
Sur le banquet friand où nous seuls avions place,

Les bourgeois pleins d'ardeur invoquaient à grand bruit
Les principes, le droit, et tout ce qui s'ensuit;
Mais, sitôt qu'ils ont vu qu'accourant en sous-ordre,
A leur propre gâteau le peuple voulait mordre,
Leur feu pour la justice et pour l'égalité
S'est éteint dans l'amour de la sécurité.
Les fatiguer de plus en plus, par nos tactiques,
De l'orage qui bat les flots démocratiques
Entretenir toujours une agitation,
Brouiller les sections et la Convention,
Hâter les électeurs et manœuvrer de sorte
Que l'on mette au plus tôt l'Assemblée à la porte,
Rappeler que son sein a vomi la terreur,
Et qu'il est temps enfin qu'après tant de fureur,
Cette vieille mégère aille cuver dans l'ombre
Tout le sang qu'engloutit sa dictature sombre,
Voilà notre mot d'ordre; il m'amuse beaucoup;
Je siffle, j'applaudis, je hurle avec le loup :
« Vive la République! » et je trouve des charmes
A la tuer chez elle avec ses propres armes.

LA MARQUISE, regardant Humbert.

Je doute fort, à voir l'un de ses assassins,
Qu'elle ait à s'alarmer beaucoup de leurs desseins.
Enfin d'où sortez-vous?

LE VICOMTE.

Des brouillards; j'en échappe,
Et j'ai vu votre père à ma dernière étape.

LA MARQUISE.

Eh! parlez donc! — Comment est-il?

LE VICOMTE.

Plein de vigueur.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?

LE VICOMTE.

Il m'a percé le cœur.
— Marquise, vous savez que mon sort déplorable
Est de vous adorer, encor qu'inexorable.

LA MARQUISE.

Passons, je sais cela; je vous tiens, en retour,
Pour le parfait miroir du véritable amour.

LE VICOMTE.

Eh bien, un dernier coup, si j'en crois votre père,
Terrasse ma constance et défend que j'espère.
— Un rival est vainqueur.

HUMBERT, *à part, se levant.*

Que dit-il!

LE VICOMTE.

En un mot,
Vous êtes mariée, ou le serez bientôt.

HUMBERT, *à part.*

O Dieu!

LE VICOMTE.

Votre beau-frère a su rendre sensible
Un cœur que mes soupirs trouvent inaccessible.

HUMBERT, *de même.*

Son beau-frère!

LA MARQUISE.

Quittez ce ton hors de saison;
Celui dont vous parlez, vicomte, est en prison.

LE VICOMTE.

En prison? Pourquoi donc n'en pas ouvrir la porte?
Il ne tient qu'à vos yeux, marquise, qu'il en sorte.
Le comité se prend facilement, dit-on,
A l'appât féminin dont il est très-glouton.
— Vous froncez le sourcil! Auriez-vous des scrupules
A cajoler un peu nos tyrans ridicules?
Ah bah! il n'y faut pas regarder de si près;
Servez-vous-en d'abord, vous en rirez après.

HUMBERT, s'approchant.

Oui, monsieur a raison; c'est une bonne ruse;
C'est avec ces gens-là comme il faut qu'on en use.
D'un scrupule vulgaire à quoi bon se piquer?
On leur fait trop d'honneur en daignant s'en moquer.

LE VICOMTE.

Justement!

LA MARQUISE, au vicomte, avec colère.

Taisez-vous!

A Humbert.

Et vous...

Quelques personnes se montrent au fond du salon. Le vicomte s'approche de deux dames et cause avec elles.

HUMBERT.

D'ailleurs, madame,
Ces monstres sont encore enfants au fond de l'âme;
Et sous leur âpre écorce et leur rigidité

Ils ont des profondeurs de sensibilité;
On y peut aisément remuer la tendresse,
Et, pour se jouer d'eux, il faut bien peu d'adresse.
Ils n'ont pas le secret des fines trahisons
Où le régime ancien formait ses nourrissons.
Ah! le régime ancien, c'était le temps prospère!

Montrant le vicomte.

Monsieur et ses amis nous le rendront, j'espère.
Ce sera beaucoup mieux, alors : on n'aura plus,
A l'endroit des vilains, ces semblants superflus;

Élevant de plus en plus la voix.

On fera par ses gens, sur l'une et l'autre épaule,
Bâtonner ceux qu'il faut qu'aujourd'hui l'on cajole!

Attirés par le bruit, les invités entrent dans le salon.

LA MARQUISE, *vite, et à demi-voix.*

Un mot de plus vous brouille à jamais avec moi.
Vous êtes fou. Pourquoi m'accusez-vous? En quoi
Suis-je fausse? Envers vous, à quoi suis-je engagée
Qu'à la pure amitié, par vous seul outragée?
Éloignez-vous. Déjà sur nous, de toutes parts,
L'éclat de votre ton attire les regards.

On s'est rapproché d'Humbert et de la marquise, en les regardant curieusement.

HUMBERT, *éclatant tout à fait.*

Oui, je m'en vais; je sors, pour n'y plus reparaître,
D'un salon dans lequel je ne devrais pas être.
Plût à Dieu que mon pied se fût plutôt séché
Devant ce seuil fatal, que de l'avoir touché!
Oui, je sors, mais non pas sans relever l'insulte

Que l'on ose jeter à l'objet de mon culte.
Ah! la réaction est ici dans son camp!
Le royalisme y règne et s'y fait provocant!
Il croit abattre, avec ses petites manœuvres,
La Révolution, ses hommes et ses œuvres!
Il croit qu'on laissera, par un lâche abandon,
Sur les pieds du titan grimper le mirmidon!
— Savez-vous, muscadins, vous qui fouettez les femmes,
Ce qu'ont fait, l'an dernier, ces montagnards infâmes?
Il fallait affronter bien d'autres gens que vous;
L'Europe se ruait tout entière sur nous;
Ils ont fait se dresser, juste au mois où nous sommes,
Quatorze corps d'armée et douze cent mille hommes,
Qui, la pique à la main, en haillons, sans souliers,
Ont repoussé l'assaut de dix rois alliés.
Ces héros, muscadins, bravant les carabines,
Battaient des Prussiens et non des jacobines;
Ces nobles va-nu-pieds, agioteurs repus,
S'élançaient vers la gloire et non vers les écus;
Ces Français, émigrés, défendaient la patrie
Par vous et l'étranger envahie et meurtrie.
Est-ce un souffle puissant qui pousse ces vainqueurs,
Et court en un instant dans des milliers de cœurs
A lutter contre lui vous sentez-vous de taille,
Et ne seriez-vous pas tous broyés comme paille?
— Allez! assaillez-nous d'injures, évoquez
Le souvenir d'excès par vous seuls provoqués;
Vous qu'un rugissement faisait rentrer sous terre,
Agacez aujourd'hui le lion débonnaire;
La Convention peut, comme l'ancien Romain,
Sur l'autel attesté posant sa forte main,
Répondre fièrement, alors qu'on l'injurie :

« Je jure que, tel jour, j'ai sauvé la patrie! »

Il sort. — Les portes de la salle à manger sont ouvertes à deux battants par des laquais.

LE VICOMTE, présentant le bras à la marquise.

Çà, qu'est ce diable d'homme? En quel antre mignon
Avez-vous déniché ce gentil compagnon?

MADAME TALLIEN, donnant le bras à Barras, et passant devant la marquise.

Mais c'est un ouragan, chère; je vous exhorte,
S'il fond jamais chez vous, à fermer votre porte.

Tout le monde entre dans la salle à manger.

ACTE TROISIÈME

L'appartement de la marquise de Maupas. Appartement élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE DE MAUPAS, MADAME TALLIEN.

MADAME TALLIEN, arrangeant le costume de la marquise, habillée à la grecque.

Faisons flotter ces plis, et découvrons encor
Ce beau bras frémissant sous son bracelet d'or.
— C'est bien. Et maintenant qu'Alcibiade vienne :
« Oh! Dieu, s'écrîrait-il, la belle Athénienne! »
Vous ne me croyez pas? — Regardez-vous.

Elle la mène devant une psyché. La marquise s'y regarde un instant, puis détourne les yeux avec embarras.

Mon Dieu!
Qu'est-ce donc? vous voilà rouge comme du feu.
Quelle enfant!

LA MARQUISE.

Cela semble une étrange toilette,
Et j'ai quelque embarras à me voir ainsi faite.

MADAME TALLIEN.

Est-ce que le ciseau du Phidias divin
Sur un vivant chef-d'œuvre a dû courir en vain?

En a-t-il dessiné l'harmonieuse forme
Pour que vous l'étouffiez sous un habit difforme?
Et quel mal est-ce donc que d'avoir emprunté
Au pays poétique, où nâquit la beauté,
Ce souple et fin tissu qui descend avec grâce
Et suit, en les voilant, les contours qu'il embrasse?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE VAUGRIS.

LE VICOMTE.

Par Minerve aux yeux bleus et la blonde Vénus,
Par la nymphe qui danse au bord de l'Ilissus,
Voilà, par les dieux grecs et leur maître suprême,
Des révolutions telles que je les aime.
— A bas la poudre! à bas jupe et paniers! à bas
Et satins à ramage, et velours, et damas!
Arrière Pompadour! place à vous, Aspasie!
Vivent sur un beau corps les laines de l'Asie!
Verse le vin de Chypre, esclave, verse à flots;
Et toi, blanc messager du chantre de Téos,
Colombe, ombrage-moi de ton aile, et dépose
Le myrte sur mon front, dans ma coupe la rose.

MADAME TALLIEN, à la marquise.

Ma calèche est en bas. Venez.

LA MARQUISE.

Pardonnez-moi;
Mais vraiment je répugne à sortir.

MADAME TALLIEN.

Et pourquoi?

LA MARQUISE.

Que sais-je? Je deviens fantasque, insupportable,
Extravagante; un rien me rend tout irritable;
J'ai des caprices, moi qui n'en avais jamais;
Je veux de l'inconnu; je hais ce que j'aimais.
C'est ainsi que, cherchant, par l'ennui suffoquée,
Quelque chose de neuf dont je fusse piquée,
J'ai mis l'habillement que vous avez voulu,
Et me suis arrangée ainsi qu'il vous a plu;
Mais, à présent, riez de mon enfantillage,
Je n'ose me montrer en pareil équipage.

Elle va s'asseoir sur un canapé.

J'ai fait cette débauche à huis clos, sans témoin,
Pour vous seule; il suffit. Laissez-moi dans mon coin.
Aussi bien j'ai l'humeur grognon, l'esprit malade;
Et l'on reste chez soi quand on est si maussade.

MADAME TALLIEN, allant s'asseoir auprès d'elle.

Voyons, voyons : je veux savoir d'où cet ennui.

LA MARQUISE.

De mon père. Je suis inquiète de lui.
Il ne vient pas.

MADAME TALLIEN, au vicomte.

Voyez si ma voiture est prête,
Cher vicomte.

Le vicomte s'incline et sort.

A la marquise.

Avez-vous revu l'homme-tempête,
Jupiter Tonnant?

LA MARQUISE.

Non.

MADAME TALLIEN.

N'a-t-il plus bougé?

LA MARQUISE.

Si.

J'ai reçu des billets qui demandaient merci.

MADAME TALLIEN.

Qu'avez-vous répondu?

LA MARQUISE.

J'ai, selon ma sentence,
Laissé le criminel subir sa pénitence.

LE VICOMTE, rentrant, à madame Tallien.

Votre voiture attend, madame.

LA MARQUISE, au vicomte, penché sur le dossier du canapé entre elle et madame Tallien.

Allez un peu,
Vicomte, à la fenêtre admirer le ciel bleu.

Madame Tallien lui fait également signe d'aller à la fenêtre.

LE VICOMTE, faisant la moue et se dirigeant lentement vers la fenêtre.

Il est gris.

LA MARQUISE.

Regardez si la rue est vivante,
Ou lisez la gazette : elle est fort émouvante.

LE VICOMTE, avec humeur.

N'est-il point de poupée à quoi me divertir?

LA MARQUISE.

Choisissez de rester là-bas, ou de sortir.

LE VICOMTE, avec un geste de docilité empressée.

Je reste.

Il va vers la fenêtre et disparaît un moment sur le balcon.

LA MARQUISE, à madame Tallien.

Cependant, plus de cent fois peut-être,
L'ayant vu tristement errer sous ma fenêtre,
Une pitié m'a prise, et j'ai, dès hier soir,
Mandé par un billet qu'on peut venir me voir.

MADAME TALLIEN.

Et vous le reverrez sans trop de répugnance?

LA MARQUISE.

Mon Dieu, que vous dirai-je?... Est-ce instinct de vengeance?
Est-ce pour savourer le trouble et le respect
Que chez un démocrate éveille mon aspect,
Pour courber un de ceux que ce prestige irrite
Sous le vieil ascendant de ma race proscrite?
Est-ce orgueil féminin de vaincre un révolté,
Et d'entrer la première en un cœur indompté?
Le fait est qu'il m'occupe et m'attache, et que j'aime
A lire mieux que lui dans le fond de lui-même.
J'observe en souriant ses mouvements naïfs
Dont nul ne se dérobe à mes yeux attentifs.
Cette étude est pour moi, quand je n'ai rien à faire,
Une distraction... Voilà toute l'affaire.

MADAME TALLIEN, souriant.

Eh bien, étudiez. C'est un amusement
Que je me donne aussi sur vous, en ce moment.
Cependant, quels que soient ses penchants ou les vôtres,
En l'étudiant, lui, n'oubliez pas les autres.
J'ai travaillé pour vous, chère; mais sachez bien
Que devant son véto nous ne pouvons plus rien,
Que dans le comité lui seul nous est contraire,
Et qu'on eût élargi, sans lui, votre beau-frère.

LA MARQUISE.

Quoi !

MADAME TALLIEN.

Peut-être, après tout, n'est-il pas fort pressé
De vous rendre, ma belle, un heureux fiancé.

LA MARQUISE, *vivement.*

Non. L'on vous a trompée, et c'est lui faire outrage.
Non. Il peut éclater comme un soudain orage;
Mais ou bien mon instinct n'est plus que fausseté,
Ou je l'affirme pur de cette lâcheté.

LE VICOMTE, *vers la fenêtre.*

Marquise, si, sans trop de désobéissance,
Je puis d'ouvrir la bouche implorer la licence,
Je vois venir Brutus-Coclès-Publicola.

LA MARQUISE.

Qui donc?

LE VICOMTE.

Je ne sais pas le nom de ces gens-là;
C'est votre gracieux ami, le camarade
Qui nous fit, l'autre jour, cette belle algarade.

La marquise se lève.

Ah! il s'arrête; il fait encore un ou deux pas;
Il revient; il hésite; il entre; il n'entre pas;
Il entre. S'il y va toujours de cette sorte,
Il lui faudra du temps pour sonner à la porte.

MADAME TALLIEN, *à la marquise.*

Au revoir.

Au vicomte.

Votre bras, s'il vous plaît.

LE VICOMTE, à la marquise.

Je reviens,
Marquise.

MADAME TALLIEN.

Point du tout, monsieur. Je vous retiens.

LA MARQUISE, au vicomte.

Allez. Je vous permets de changer d'esclavage.

LE VICOMTE, bas, à la marquise.

Y songez-vous! rester seule avec ce sauvage!
Mais il vous mangera.

LA MARQUISE.

Bah! Orphée, entouré
D'animaux carnassiers, n'en fut pas dévoré.

LE VICOMTE, pendant que madame Tallien s'arrange.

Ah! marquise, marquise! ah! vous me faites peine.
Vous vous encanaillez, la chose est trop certaine.
Si c'était pour berner des croquants, rien de mieux;
Mais non, dans tout ceci je sens du sérieux.
— Il faut par un grand coup vous sauver de vous-même :
Aimez-moi! prenez-moi comme un remède extrême;
Par cet acte héroïque, ô marquise, restez
Fidèle à ce que veut le sang dont vous sortez...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur Humbert.

MADAME TALLIEN, à la marquise.

Adieu.

LA MARQUISE, entraînant madame Tallien vers sa chambre à coucher.

Je me trouve trop nue.

A la femme de chambre.

Un manteau!

Elle entre rapidement dans sa chambre, suivie de madame Tallien.

MADAME TALLIEN, au vicomte, du seuil de la chambre.

Recevez.

SCÈNE IV.

HUMBERT, LE VICOMTE DE VAUGRIS.

LE VICOMTE, assis commodément, et prenant ses aises. Il regarde un moment, sans se déranger, Humbert étonné; puis, inclinant légèrement la tête.

Monsieur, je vous salue.
Veuillez vous asseoir.

HUMBERT.

Mais... je ne m'explique pas...
Je croyais être chez madame de Maupas.

LE VICOMTE, gracieusement.

En effet.

HUMBERT.

Mais alors, monsieur...

LE VICOMTE.

Je la remplace,
Aussi bien que je puis, quoique avec moins de grâce.

S'il vous plaît me donner quelque éclaircissement,
Je le lui transmettrai, monsieur, fidèlement.

HUMBERT, s'asseyant.

J'aime mieux, s'il vous plaît, me passer d'interprète.

LE VICOMTE.

La marquise est encor, monsieur, à sa toilette.
Les femmes, vous savez, sont lentes sur ce point;
Il peut vous ennuyer d'attendre longtemps.

HUMBERT.

Point.

LE VICOMTE.

D'autant plus qu'elle essaye une parure neuve :
Ses habits de noce.

HUMBERT.

Ah!

Il se lève.

LE VICOMTE.

On ne peut rester veuve
A vingt ans, n'est-ce pas? — Vous semblez trépigner?
Je vois bien que l'ennui commence à vous gagner.

HUMBERT.

Non.

LE VICOMTE.

Mais je crains que si.

HUMBERT.

Non, non, non.

LE VICOMTE.

La marquise,
Avouez-le, monsieur, est une femme exquise.

Le comte est un heureux mortel, ventre-saint-gris !
N'est-il pas vrai ?

La marquise rentre, à demi enveloppée dans un manteau.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE, MADAME TALLIEN.

MADAME TALLIEN, allant vers la porte.

Venez, cher monsieur de Vaugris.

LE VICOMTE, à part, regardant Humbert.

Va, sans-culotte, va ; je te cède la place,
Mais non pas sans t'avoir fait faire la grimace.

Il se lève, va vers la marquise, et lui prend la main, qu'il baise tendrement.

Adieu, marquise !

Il revient, et lui baise encore la main.

Adieu, marquise !

LA MARQUISE, retirant sa main.

Assez d'adieux.

Le vicomte sort, donnant le bras à madame Tallien, et, avant de sortir, envoie encore un geste d'adieu à la marquise.

HUMBERT, le suivant des yeux.

Qu'un soufflet irait bien sur ce fat odieux !

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, HUMBERT.

Moment de silence.

LA MARQUISE, assise, à Humbert debout.

Êtes-vous repentant... du profond de votre âme?

HUMBERT.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Êtes-vous bien confus?

HUMBERT.

Oui, madame.
Je suis ce qu'il vous plaît que je sois.

LA MARQUISE.

Ainsi donc,
Vous sentez votre faute et demandez pardon.

HUMBERT.

Je sens que je ne puis vivre avec votre haine.

LA MARQUISE, le faisant asseoir.

Venez là. — D'où naquit cette fureur soudaine?

HUMBERT.

C'est que...

LA MARQUISE.

Quoi?

HUMBERT.

Je croyais, et vous m'aviez permis
De croire...

LA MARQUISE.

Quoi? Parlez.

HUMBERT.

Que nous serions amis.

LA MARQUISE.

Eh bien?

HUMBERT.

Le brusque avis de votre mariage
Comme un coup de tonnerre a rompu ce mirage.

LA MARQUISE.

Vous avais-je rien dit, en nos deux entretiens,
Qui me fît supposer libre de tous liens?

HUMBERT.

Non.

LA MARQUISE.

Pour savoir de moi si j'étais engagée,
Vous-même, m'avez-vous alors interrogée?

HUMBERT.

Non.

LA MARQUISE.

Eh bien, dites-moi, pourquoi vous fâchez-vous?

HUMBERT, se levant.

Parce que je vous aime, et que je suis jaloux!
— Pardonnez à ce cri de douleur; je vous jure
Qu'il exprime, madame, une rude torture.
Je ne suis pas de ceux qui parlent galamment,
Et pour qui ces aveux sont un amusement.
Je suis un fils du peuple et j'en ai la furie;
J'exècre à la mort, j'aime avec idolâtrie;

Et j'aime d'autant plus que je n'ai pas aimé,
Qu'à cette passion j'ai cru mon cœur fermé,
Que je la méprisais, avant d'en faire épreuve,
Et qu'elle a pris d'assaut une âme toute neuve.
Ah! comme mes regards ont bien bu le poison!
Comme il faut peu de temps pour perdre la raison!
Si vous saviez combien mes volontés contraires
Ont roulé de projets, lâches ou téméraires!
Combien de fois je suis sorti, je suis rentré,
Courant et m'arrêtant comme un homme égaré;
Quel dégoût j'ai de tout, quelle fièvre me chasse
De partout, et me fait errer de place en place!
— Que viens-je faire ici? quelle ardeur de souffrir
Au-devant des douleurs me fait encor m'offrir?
Car ne supposez pas qu'aucun espoir m'abuse
Et me fasse entrevoir une lueur confuse.
Je n'espère, n'attends et ne demande rien.
Je n'en ai pas le droit, d'ailleurs; je le sais bien.
Tout nous sépare : esprit, mœurs, langage, origine;
Non que devant la race un vieux respect m'incline;
Je tiens que désormais nos titres sont conquis,
Et qu'un représentant vaut au moins un marquis;
Mais l'éducation dont vous fûtes nourrie,
Contre ce droit nouveau malgré vous se récrie.
Je sais cela; je sais que, maîtresse de vous,
Vous pouviez librement faire choix d'un époux.
Oui, c'est vrai; mais je suis jaloux jusqu'à la rage;
Mais tout en moi frémit de votre mariage;
Mais, rien que d'y penser, rien que d'imaginer
Qu'il est un homme à qui vous allez vous donner,
Cette image, malgré ma soumission vaine,
Fait courir des bouillons de fureur dans ma veine.

— Je suis jaloux de tout : ce fat s'est avisé
De vous baiser la main; je l'aurais écrasé.
Pourquoi supportez-vous son audace profane?
— Pourquoi cet habit grec, ce tissu diaphane
Qui laisse dévorer par le regard ardent
Des lignes que trahit un voile accommodant!
Laissez ces modes, vous que la pudeur décore,
A celles dont jamais le front ne se colore.
Quoi! d'autres vous ont vue!

Mouvement de la marquise.

Ah! pardonnez! Mais quoi!
Sais-je ce que je dis? Je ne suis plus à moi.
Moi, soldat endurci par le métier des armes,
Peu s'en faut à vos pieds que je ne fonde en larmes.

LA MARQUISE, émue, se lève et va vers lui.

Allons! ne pleurez pas! Voyons! On vous défend
D'être si malheureux. Vous êtes un enfant.
Vous me serez un frère; est-ce pas quelque chose
Qu'une gentille sœur avec laquelle on cause,
Qui vous ouvre son âme, entre dans vos secrets,
Et vous gronde d'abord pour vous sourire après?
Si, m'étant enchaînée avant de vous connaître,
De se donner à vous mon cœur n'est plus le maître,
Tout autre sentiment doit-il s'évanouir?
Ne peut-on qu'épouser les femmes ou les fuir?

Elle lui prend la main et le fait asseoir à côté d'elle.

Du courage, ami. — La! causons avec sagesse;
Éclaircissons un point où l'honneur s'intéresse.
On m'a dit — j'ai bien loin rejeté ce soupçon! —
Que vous seul reteniez mon beau-frère en prison,
Et que le comité, tout d'abord favorable,
N'a trouvé que chez vous un vote inexorable.

Ce rapport, n'est-ce pas, vous a calomnié,
Et je n'ai pas besoin, vraiment, qu'il soit nié?

HUMBERT, se levant.

Ce rapport est exact.

LA MARQUISE, tressaillant.

Comment!

HUMBERT.

Votre beau-frère
Aux Anglais, en Vendée, a servi d'émissaire.
J'en ai la preuve en main. J'aurais trahi l'État
Si, mandataire, j'eusse abusé du mandat
Au point de dérober un crime à la justice,
Et de rendre aux Bourbons un dangereux complice.

LA MARQUISE.

Et ne craignez-vous pas qu'on ne puisse entrevoir
La vengeance assouvie à l'ombre du devoir?
Voulez-vous, dans un duel que le bourreau termine,
Combattre vos rivaux à coups de guillotine?

HUMBERT.

Armez-vous d'un poignard, de grâce, et tuez-moi;
Ce sera moins cruel que ces insultes. Quoi!
Je me vois accusé d'une vengeance lâche
Si je ne trahis pas les devoirs de ma tâche,
Quoi! je dois les trahir, étrange dévoûment!
Pour jeter dans vos bras, moi-même, votre amant!

LA MARQUISE.

Oui, l'effort que je veux n'est pas d'un cœur vulgaire,
Et tous ne feraient pas ce que vous devez faire;
Mais, vous mettant plus haut que le niveau commun,

J'attendais plus de vous qu'on n'attendrait d'aucun.
— Croyez-moi, croyez-en l'instinct sûr d'une femme,
N'écoutez en ceci que votre grandeur d'âme,
Et, par cette raison que vous êtes jaloux,
Délivrez le rival qui sera mon époux.
Inconnu, vous deviez l'abandonner au juge;
Ennemi, c'est chez vous qu'il doit trouver refuge,
Et je vous le demande, en grâce, avec ferveur,
Pour son salut — et pour la gloire du sauveur.

HUMBERT.

Vous l'aimez?

LA MARQUISE.

Il se peut. Admettez que je l'aime.
Qu'importe! Sauvez-le, par respect pour vous-même.

HUMBERT.

Vous l'épouserez?

LA MARQUISE, le regardant fixement.

Oui. — Mais, de mon cœur exclus,
En le laissant périr vous me perdrez bien plus.
Songez, si vous m'aimez, que de votre conduite
Dépendra mon estime augmentée ou détruite;
Que votre attachement, selon qu'il doit agir,
Va me glorifier ou me faire rougir,
Et qu'il peut être doux, ne m'ayant pas pour femme,
De me laisser du moins quelque regret dans l'âme.

HUMBERT.

Eh bien, madame, eh bien!... vos vœux seront comblés.
J'y consens : qu'il soit fait comme vous le voulez.
Membre du comité, de mon seing responsable,
Je ne puis pas signer la grâce d'un coupable,

Mais je puis déposer, et je vais, de ce pas,
Déposer le mandat que je n'enfreindrais pas.
Mes collègues alors, libres par ma retraite,
Pourront suivre la pente où, seul, je les arrête,
Et leur sceau complaisant délivrera demain
Le prisonnier qu'attend le don de votre main.

LA MARQUISE.

Vous le ferez?

HUMBERT.

C'est fait. — Adieu, soyez heureuse.
Vous revoir me serait chose trop douloureuse;
Adieu. Je m'en vais, seul, et d'ombre enveloppé,
Cacher le coup mortel dont vous m'avez frappé.

LA MARQUISE, *toujours assise.*

Restez encore un peu.

HUMBERT.

Non. Je vous ai trop vue.
Pour Dieu! laissez-moi fuir votre aspect qui me tue.

LA MARQUISE.

Restez. — Je ne suis pas enchaînée à tel point,
Peut-être, que ma foi ne se dégage point.

HUMBERT.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Peut-être, en s'en donnant la peine,
Trouverait-on moyen de rompre cette chaîne.

HUMBERT.

Grand Dieu! dites-vous vrai? ne vous raillez-vous pas?

LA MARQUISE, *affectueusement, en se levant.*

Non. D'un œil anxieux j'ai suivi vos combats,

Flottant entre l'espoir de vous voir magnanime,
Et la peur qu'il fallût vous ôter mon estime.
Vous sortez, Dieu merci, de la lutte en vainqueur,
Et ce trait, je l'avoue, est puissant sur mon cœur.
Je crois que, si ma main est au comte ravie,
Je me rachète assez en lui sauvant la vie,
Et qu'à d'autres desseins je me pourrais plier,
Si je trouvais quelqu'un qui m'en voulût prier.

HUMBERT.

Puissances du ciel! qui? moi! je puis, sans folie,
Prétendre...?

LA MARQUISE.

Oh! ce n'est pas une chose accomplie.
Si bonnes qu'envers vous soient mes intentions,
Encore y faut-il bien quelques conditions.
Il existe, ce semble, un assez bel abîme
De vous, la République, à moi, l'ancien régime,
Pour entrer pas à pas dans ce fossé profond,
Et ne pas le sauter, tout d'un coup, d'un seul bond.
— Je suis ambitieuse, et la gloire où j'aspire,
C'est d'être une Égérie au bienfaisant empire.
Vous êtes éloquent; un passé respecté,
Toujours ferme en sa ligne et pur de cruauté,
D'un crédit légitime armant votre parole,
Dans la Convention vous a fait un grand rôle,
Et vous valut l'honneur d'avoir plus d'une fois
Attaché votre nom à d'importantes lois;
Il me plaît désormais que, sous mon influence,
Vous l'attachiez aux lois que veut la conscience.
Par exemple : jamais je ne m'engagerai
Dans un nœud que l'autel n'aura pas consacré;

C'est un point résolu chez moi, car je confesse
N'être pas philosophe et tenir à la messe.
Si donc auprès de moi vous avez le dessein
De vous agenouiller sur le même coussin,
Selon que vos ardeurs ont plus ou moins de flamme,
Hâtez-vous ou tardez de rouvrir Notre-Dame.

HUMBERT.

Ah! tout ce qu'une force humaine peut tenter,
Un esprit concevoir, un bras exécuter,
Tout ce que n'exclut pas ma foi républicaine,
Tout sera fait; en tout vous serez souveraine.

Respirant longuement.

Ah! Dieu! sur l'échaufaud, le pâle criminel,
Quand il reçoit sa grâce au lieu du coup mortel,
Haletant, effaré, d'un poumon moins avide
Aspire l'air qui rentre en sa bouche livide.
— Oh! que vous êtes belle! oh! l'habit bien choisi!
Que vous avez bien fait de vous parer ainsi!
— Vous pourriez être à moi! vous!

LA MARQUISE, prenant un médaillon et le lui donnant.

Cette miniature
Reproduit, me dit-on, assez bien ma figure.
Prenez; et, devant elle en contemplation,
Refaites, s'il se peut, votre éducation.
Dès que vous sentirez un accès de colère,
Regardez-la.

Humbert prend le médaillon et couvre de baisers la main de la marquise.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE D'ARS.

LE COMTE, entrant précipitamment.

Ma fille!

LA MARQUISE.

Ah!

LE COMTE.

Ma fille!

LA MARQUISE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon père!

Pendant qu'ils se tiennent embrassés, Humbert se retire; arrivé devant eux, il salue le comte, et s'incline devant la marquise, qu'il regarde tendrement. — Il sort.

LE COMTE, suivant des yeux Humbert.

Bonjour, ma chère enfant!

LA MARQUISE.

Enfin, je vous revois!

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel estcet homme?

LA MARQUISE.

C'est un représentant.

LE COMTE.

Quoi!
Vous avec ces bandits! chez vous un pareil hôte!

LA MARQUISE.

Mon père, c'est Humbert, — notre compatriote,
— Le fils du tonnelier, — dont vous aviez jadis
Protégé l'esprit vif et les instincts hardis.

LE COMTE, s'asseyant.

Oui, oui, développez l'esprit chez cette engeance,
Voilà ce qu'ils feront de leur intelligence!
— Et pourquoi, s'il vous plaît, par quel goût singulier,
Vous voit-on accueillir le fils d'un tonnelier?

LA MARQUISE.

Mais si vous êtes là, mais si je vous embrasse,
Mon père, c'est à lui que j'en dois rendre grâce;
Si, n'étant plus inscrit parmi les émigrés,
Vous rentrez aujourd'hui dans vos biens séquestrés,
C'est au représentant, à l'homme sans naissance,
C'est à lui que revient notre reconnaissance.

LE COMTE.

Comment?

LA MARQUISE.

N'avez-vous pas reçu mes lettres?

LE COMTE.

Non.

LA MARQUISE.

De la liste proscrite on ôte votre nom.

LE COMTE, se levant.

Je refuse. Ne plaise à Dieu que je descende
A devoir un service à quelqu'un de leur bande!

Je traverse la France en inconnu; j'entend
Rester proscrit; je vais où mon drapeau m'attend.
Quant aux biens confisqués, la journée est prochaine
Où mon épée aura reconquis mon domaine;
Sinon, je finirai par un coup de fusil,
Ou prendrai de nouveau le chemin de l'exil.

LA MARQUISE.

Ah! que m'annoncez-vous! quel désastre s'apprête!
Dans quel acte imprudent jouez-vous votre tête!
Comment espérez-vous, instruit par le passé,
Relever un parti tant de fois terrassé?
Comment des fugitifs se flattent-ils d'abattre
Ceux que l'Europe en vain essaya de combattre?

LE COMTE.

Sachez que, cette fois, tout conspire pour nous,
Et qu'on n'aura jamais frappé de si grands coups.
Puisaye est notre chef; un prince l'accompagne;
L'Angleterre fournit ses vaisseaux; la Bretagne
Est en armes; Stofflet s'ébranle; en un moment,
De cités en cités courra l'embrasement.
Rendez-vous est donné sur la plage bretonne
Aux émigrés du Rhin, de Londre et de Vérone.
Honte à tout gentilhomme, indigne de ce nom,
Qui manque, jeune ou vieux, à l'appel du canon!
J'y vole. — Mais, avant que je tire l'épée,
Otez-moi d'un souci dont j'ai l'âme occupée :
Ai-je mal vu? J'ai cru voir ce républicain,
Cet Humbert, s'inclinant et vous baisant la main?

LA MARQUISE.

C'est vrai, je le confesse, et je suis trop sincère
Pour ne pas compléter un aveu nécessaire :

J'ai trouvé dans Humbert un cœur digne de moi;
Quand vous êtes entré, je lui donnais ma foi.

LE COMTE.

Vous donniez votre foi ! qui? vous ! à cette espèce !

LA MARQUISE.

Et je n'estime pas que ce choix me rabaisse.
Vous venez de l'exil, où n'a pas pénétré
Le profond changement par cinq ans opéré;
Cinq siècles eussent fait moins de métamorphoses,
Et moins bouleversé l'ancien état des choses.
On est entré, mon père, en un âge nouveau;
L'égalité sur tous a posé son niveau;
Une seule hauteur aujourd'hui le dépasse :
Elle est dans le mérite, et non plus dans la race.
— Croyez-m'en; la misère a mûri ma raison;
J'ai regardé plus loin que le vieil horizon;
L'humble nécessité de travailler pour vivre
Des vapeurs de l'orgueil bientôt nous désenivre.
J'ai compris clairement qu'entre un monde fini,
Que d'impuissants regrets n'auraient pas rajeuni,
Et l'invincible essor d'un monde qui commence
Et prend possession de l'avenir immense,
Si l'on sent quelque chose en soi d'un peu vivant,
Il faut aller vers ceux qui marchent en avant;
Et, comme je n'ai pas reculé d'épouvante,
Quand la faim a changé l'ex-marquise en servante,
Je ne vois rien non plus qui soit à faire peur,
Parce qu'une ex-servante épouse un orateur.

LE COMTE.

Qu'entends-je! où sommes-nous? Est-ce bien là ma fille?
La peste populaire est-elle en ma famille?

Se peut-il qu'à ce point vous ayez méconnu
Ce que vous vous deviez et ce qui m'était dû?
Faut-il que, surpassant la fortune ennemie,
Ma fille à nos revers ajoute l'infamie!
— Ah! malheureuse enfant! Je ne vous parle pas
De tout ce que ce choix a d'ignoble et de bas :
Briser notre blason, et traîner dans la boue
Les portraits des aïeux souffletés sur la joue;
Donner pour héritière à tous ces fiers barons
Une madame Humbert, bru de leurs vignerons;
Vous, le dernier rameau de cette souche illustre,
Sur leur arbre héraldique enter le nom d'un rustre,
Ce n'est un crime au moins qu'envers notre maison,
Et ce n'est pas encor la pire trahison.
Le comble de l'horreur et de l'ignominie,
Envers notre parti, c'est votre félonie,
C'est d'avoir déserté des vaincus aux vainqueurs,
Et du camp des martyrs au camp des égorgeurs.
Oubliez-vous quel fleuve, entre vous et ces hommes,
Coule chargé du sang des meilleurs gentilshommes,
Du sang de votre époux qui mourut pour sa foi,
Et, pour dire bien plus, du sang de votre roi!
— O Dieu! qui me l'eût dit, qu'après ce parricide,
Ma fille deviendrait femme d'un régicide!

LA MARQUISE.

Il ne l'est pas, mon père; il était vers le Rhin;
S'il fit couler le sang, c'est l'épée à la main.

LE COMTE.

Qu'il ait ou non trempé dans l'affreux sacrifice,
Siégeant chez les bourreaux, il s'est fait leur complice.
— Certes, j'aimerais mieux à présent même, ici,
Vous voir morte à mes pieds, que mariée ainsi.

Mais, si je ne puis pas vous reprendre la vie,
C'est à moi, sachez-le, que vous l'aurez ravie.
Allez, et livrez-vous à vos feux insensés!
J'atteste Dieu, vengeur des pères offensés,
Que ce ne sera pas moi vivant que ma race
Recevra sur mon chef l'affront qui la menace.
Que si mes droits sacrés ne vous retiennent pas
Et si pour fuir la honte il n'est que le trépas,
J'irai, sollicitant ce refuge suprême,
Aux brigands, vos amis, me dénoncer moi-même;
Je leur révélerai mon rôle instigateur,
Mes appels incessants au bras libérateur,
Et, quand sur l'échafaud j'aurai porté ma tête,
Vous pourrez de l'hymen faire apprêter la fête;
Vous frayant sur mon corps un chemin vers l'autel,
Vous pourrez...

Il se dirige vers la porte.

LA MARQUISE, lui barrant le passage.

Ah! cessez ce langage cruel.
Je connais mes devoirs; pour que j'y satisfasse,
Il n'était pas besoin d'une telle menace.
— J'ai cru, je l'avoûrai, les courroux amortis,
Et qu'un traité de paix, rapprochant les partis,
Dans une réciproque et juste tolérance
Confondrait les enfants de la nouvelle France:
Mais, si j'ai mal jugé, si nul enseignement
Ne fléchit la roideur de votre sentiment,
Si contre mon hymen votre arrêt se prononce,
Il suffit; j'obéis, mon père, et j'y renonce.

LE COMTE.

Je retrouve ma fille. Embrassez-moi.

Après l'avoir embrassée, il la conduit vers un siége.

C'est bien.
Achevez, assurez votre honneur et le mien.
Je vais combattre et puis subir le sort des armes;
Ce qui suivra ma mort m'est un sujet d'alarmes;
Je tremble qu'après moi, libre de tout respect,
Vous ne vous rengagiez dans un lien abject.
N'emportez pas sur vous une demi-victoire;
Otez-vous le pouvoir d'avilir ma mémoire.
— Celui que pour époux vous aviez accepté,
Le comte de Maupas, est-il en liberté?

LA MARQUISE.

Oui, d'aujourd'hui.

LE COMTE.

Tenez votre ancienne promesse;
De cet acte pieux honorez ma vieillesse;
S'il faut m'agenouiller pour l'obtenir de vous,
O ma fille, voyez votre père à genoux!

LA MARQUISE, l'arrêtant au moment où il fléchit le genou.

De grâce!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE VICOMTE DE VAUGRIS.

LE VICOMTE, à la marquise.

J'ai rompu mon attache, et je monte...

Reconnaissant le comte.

Eh! c'est vous!

Lui serrant la main.

Vous voilà revenu, mon cher comte!

LE COMTE.

Pour m'en aller.

LE VICOMTE.

Où donc?

LE COMTE.

En Bretagne. — Vaugris,
Votre place est là-bas, et non plus à Paris.
On s'y bat.

LE VICOMTE.

On s'y bat?

LE COMTE.

Suivez-moi.

LE VICOMTE.

Quoi! sur l'heure?

LE COMTE.

Sur l'heure. Laissez là l'intrigue intérieure;
L'arme du gentilhomme, en ces occasions,
C'est l'épée, et non pas les machinations.

LE VICOMTE.

Parbleu! c'est bien parler. — Foin des sectionnaires!
Au diable leurs patois révolutionnaires!
Pouah! — En Bretagne donc! Ne partez pas sans moi!
En Bretagne!

Ils se donnent la main.

LE COMTE.

Et que Dieu combatte pour le roi!

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement d'Humbert. — Comme au premier acte, mais orné de fleurs, de verdure et de statues.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUMBERT, à un domestique qui apporte des vases et des statues.

Là ces marbres. — Ces fleurs sous cette cheminée.
Le domestique sort après avoir posé les fleurs.
— Fais-toi belle, à cette heure, et tâche d'être ornée,
O chambre austère! Apprends que tes murs délabrés
D'un rayon de ses yeux vont se voir éclairés.
Relisant un billet.
« Soyez ce soir chez vous. »
Il baise le billet.
Cher messager! — J'écoute,
Palpitant, tous les bruits.
Il écoute à la porte et va vers la fenêtre.
Rien. Par moments je doute.
Mais non; elle viendra, ce billet en fait foi.
Que je le lise encore! — Est-il possible! quoi!
Son pied effleurera ces dalles que je touche!
L'air qu'on respire ici passera par sa bouche!
Elle, ici! Dieu! je crois que j'en deviendrai fou.

J'ai besoin de marcher, d'aller je ne sais où.

Il arpente la chambre à grands pas; puis tirant le médaillon que lui a donné la marquise.

La voilà! — Ses regards, les voilà! — C'est bien elle.
Je puise en ce portrait comme une âme nouvelle;
Je sens frémir en moi la jeunesse; je sens
Vers d'étranges bonheurs des essors tout-puissants;
Je bois à pleins poumons un air chargé de séves:
Je me repais d'espoirs, je m'enivre de rêves,
Et la vie entre à flots dans mon sein, dilaté
Au point de contenir toute une immensité.

SCÈNE II.

HUMBERT, ARISTIDE, CÉRÈS.

Aristide s'avance vers Humbert, Cérès reste sur le seuil.

HUMBERT.

Ah! tu me reviens donç, citoyen Aristide?

ARISTIDE.

Oui; malgré moi. Le cours des choses m'y décide.
J'ai besoin de toi.

HUMBERT.

Dis. Cela se trouve bien:
J'ai trop de joie au cœur pour te refuser rien.

ARISTIDE, allant vers Cérès, qui est restée vers le seuil, et l'amenant par la main.

Voici Cérès. — Comment la trouves-tu?

HUMBERT.

Charmante.

ARISTIDE, solennellement.

C'est ma femme.

HUMBERT.

Permets que je te complimente.

ARISTIDE.

Elle était sur la brèche, au quatorze juillet,
Un sabre à la ceinture, au poing un pistolet.
L'éloquence des clubs a soufflé dans son âme;
Elle a fait deux discours sur les droits de la femme.

HUMBERT.

Voilà qui te promet un ménage fort doux,
Et tu ne peux manquer d'être un heureux époux.

ARISTIDE.

Elle a représenté, du haut d'un char agreste,
La déesse Raison, en manteau bleu céleste.

HUMBERT.

En vérité!

ARISTIDE.

J'ai mis la main droite en sa main,
Et c'est ainsi qu'hier fut conclu notre hymen.
La Nature eut nos vœux; le Ciel fut notre temple.

HUMBERT.

C'est fort bien fait.

ARISTIDE.

Eh bien, profite de l'exemple.
Va-moi dans les faubourgs prendre une bonne enfant,
Comme elle, et plante là toutes tes ci-devant.

HUMBERT.

Veux-tu pas m'employer? Que faut-il que je fasse?

ARISTIDE.

Nous y viendrons. — D'abord, sais-tu ce qui se passe?

HUMBERT.

Quoi? que se passe-t-il?

ARISTIDE.

Oh! peu de chose; rien :
Nous sommes massacrés, voilà tout.

Se rapprochant d'Humbert.

Sais-tu bien
Qu'on assomme à Paris, qu'à Lyon on égorge,
Que Tarascon, Marseille, Aix, sont des coupe-gorge?
Sais-tu qu'un régiment d'infâmes muscadins
A dispersé le club, hier, à coups de gourdins,
Et que les comités, vendus au royalisme,
Ont aujourd'hui fermé ce foyer du civisme?
Sais-tu que de Billaud on instruit le procès,
Que la réaction n'attend que ce succès
Pour immoler tous ceux qui, dans toutes les sphères,
Jusqu'au neuf thermidor ont pris part aux affaires?
Si tu ne le sais pas, comment l'ignores-tu?
A quoi, si tu le sais, s'amuse ta vertu?
Sous la main qui te tient en laisse triomphale,
Montre aux boudoirs Hercule énervé par Omphale;
Va, va sacrifier aux dieux que tu bravais,
Et brûle, renégat, les dieux que tu servais.
— Moi, je pars. Ce qu'on voit m'échauffe trop la bile
Pour que j'en reste ici le témoin immobile.
Tu n'as pas su, Paris, tête des nations,
Garder le feu sacré des révolutions;
Les thermidoriens te souillent : je secoue

Mes souliers contre toi, Babylone, Capoue!
— Parle à Hoche de moi; dis-lui...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HOCHE.

HUMBERT.

Tiens, parle-lui
Toi-même.

ARISTIDE.

Général, tu vas en Bretagne?

HOCHE.

Oui.

ARISTIDE.

Si tu veux dans tes rangs un grenadier solide
Qui ne boudera pas au feu, prends Aristide.

HUMBERT, à Aristide.

Bravo! noble projet!

A Hoche.

Prends-le; je t'en réponds.

Bas.

C'est un esprit grossier, mais les instincts sont bons.

ARISTIDE, présentant Cérès à Hoche.

Pour Cérès, ne pouvant pas être grenadière,
Elle s'offre à servir en simple vivandière.
— N'est-il pas vrai, Cérès?

CÉRÈS, d'une voix forte.

Vive la nation!

ARISTIDE.

Hein! comme elle a poussé cette exclamation!
Quel accent!

HOCHE.

Accordé.

ARISTIDE.

Merci.

Contemplant Cérès avec admiration.

Mort de ma vie!
Aura-t-elle bon air à verser l'eau-de-vie!

CÉRÈS, *allant à Hoche et lui frappant sur l'épaule.*

Merci, Lazare! — Va, l'on a cœur au travail.

Montrant ses bras.

Vois ça : ça ne sait pas jouer de l'éventail;
Mais faut-il dégager et pousser une roue,
Les bras dans le cambouis et les pieds dans la boue?
C'est pour la République : à l'ouvrage! — Un exprès?
En selle! — Un tirailleur?

Faisant mine de mettre en joue.

Pif! paf!

ARISTIDE, *l'emmenant.*

Allons, Cérès!

Il sort avec elle. Cérès, avant de sortir, fait à Hoche et à Humbert le salut militaire.

SCÈNE IV.

HUMBERT, HOCHE.

HOCHE, *serrant la main de Humbert.*

Bonne nouvelle, Humbert : tu vas être des nôtres.
Mes plans sont adoptés : j'ai pleins pouvoirs, entre autres

Le choix des généraux qui commandent sous moi.
J'emmène un adjudant; cet adjudant, c'est toi.

HUMBERT.

Moi!

HOCHE.

Beaucoup prétendaient au poste où je t'appelle;
Mais je t'ai réservé cette gloire nouvelle.
— Sois prêt demain.

HUMBERT.

Demain!

HOCHE.

Eh quoi! balances-tu?

HUMBERT.

Demain!

HOCHE.

Par quel obstacle as-tu l'air combattu?

HUMBERT.

Écoute : accorde-moi vingt jours, un délai moindre :
Dix jours, — cinq seulement, et je cours te rejoindre.

HOCHE.

Crois-tu donc que l'Anglais attendra ton loisir,
Et qu'on ne se battra que sous ton bon plaisir?
Veux-tu courir le risque, en perdant des journées,
De n'arriver qu'après les batailles données?
Quoi! tu n'accueilles pas avec plus de chaleur
La belle occasion offerte à ta valeur,
Et faut-il que ce soit Cérès, la vivandière,
Qui te donne à toi-même une leçon guerrière?
— Viens demain en Bretagne, ou plus tard ne viens pas.
C'est à prendre ou laisser.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Maupas.

HUMBERT.

Juste ciel!

HOCHE.

Je comprends.

HUMBERT, allant ouvrir la porte à droite, pour faire sortir Hoche.

Va-t'en vite!

HOCHE.

Une femme!
Voilà ce qui t'enlève au camp qui te réclame!

HUMBERT, d'un ton suppliant.

Va-t'en!

HOCHE.

Je voulais bien t'apprivoiser un peu;
Mais à ce point-là, non. Ceci passe le jeu.

HUMBERT, lui faisant signe de sortir.

Par pitié!

HOCHE.

Par pitié, je reviens tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE V.

HUMBERT, LA MARQUISE, entrant par la porte à gauche.

HUMBERT, introduisant la marquise.

Soyez la bienvenue en ma pauvre demeure!
Que je vous attendais! que de fois j'ai rouvert,
J'ai relu ce billet, de mes baisers couvert!

LA MARQUISE.

Contre les coups du sort faites votre âme forte,
Ce n'est pas le bonheur, c'est le deuil que j'apporte.

HUMBERT.

Vous me glacez le sang. — Que s'est-il donc passé?
Est-ce dans mon espoir que je suis menacé?
Notre hymen...

LA MARQUISE.

Est rompu.

HUMBERT.

Quoi! par qui?

LA MARQUISE.

Par mon père.

HUMBERT.

Et vous obéissez?

LA MARQUISE.

Ce qu'on peut dire et faire
Je l'ai dit, je l'ai fait. Ma résolution
N'a fléchi que devant la malédiction.

HUMBERT.

Oh!

LA MARQUISE.

Me donner à vous, c'était le parricide.

HUMBERT.

Oh!

LA MARQUISE.

Humbert!

HUMBERT.

Malheureux que je suis!

Avec rage.

Ah! perfide!

Froidement.

Et pour mieux couronner votre manque de foi,
Vous épousez le comte?

LA MARQUISE, *tombant assise.*

Ayez pitié de moi!

HUMBERT.

Oh! tranquillisez-vous, et n'ayez nulle crainte;
Vous n'entendrez de moi ni reproche ni plainte;
Non, je n'offrirai pas, marquise, à vos beaux yeux
Le spectacle bourgeois d'un amant furieux.
Je vous aimais sans doute, — oui, d'une amour profonde;
A ce point d'oublier la patrie et le monde;
J'ai cru trouver une âme où n'était qu'un blason;
Je m'applaudis d'avoir reçu cette leçon,
Et vois, en souriant, quelle erreur fut la mienne
Qui prit pour une femme une patricienne.
Détrompé, grâce à Dieu, je brise vos liens
Aussi docilement que vous brisez les miens,
Et rends avec transport à la chose publique
Les soins qu'envahissait votre pensée unique.

La marquise salue et s'éloigne lentement. Elle est retenue par le cri d'Humbert.

Mort et furie! après qu'elle m'a présenté
Tous les ravissements de la félicité,
Quand l'ordre d'espérer est sorti de sa bouche,
Que le bonheur est là, devant moi, que j'y touche,
Elle arrache la coupe à mes doigts plus ardents,
Et me brise soudain l'ivresse entre les dents!
Que n'avez-vous d'abord, ç'aurait été clémence,
Du poids de vos dédains écrasé ma démence!

Si, quand je m'enfuyais, vous m'eussiez laissé fuir,
Je n'aurais pas le droit que j'ai de vous haïr;
Mais me faire passer des douleurs à la joie,
De la joie aux douleurs qui rattrapent leur proie,
Me meurtrir, me guérir avant de m'égorger,
Me tirer du néant pour mieux m'y replonger,
C'est l'œuvre d'un bourreau, c'est méchant, c'est féroce,
C'est un raffinement de barbarie atroce.
— O Dieu! moi qui l'aimais comme l'on n'aime pas!
— Trop! — mon honneur confus se l'avouait tout bas.
J'ai, de ma conscience étouffant le reproche,
Pour elle supporté l'étonnement de Hoche;
J'ai vu ceux dont je fus le constant compagnon
Se déshabituer de prononcer mon nom;
Haines, cultes, travaux, génie, œuvre immortelle,
Tout enfin, tout avait disparu devant elle.
— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse à présent?
Comment ranimerai-je un zèle agonisant?
Si vous voulez me rendre aux soins de la patrie,
Rendez-moi donc l'ardeur que vous avez tarie,
Rendez-moi mes élans, ma verve, mes courroux,
Et le pouvoir d'aimer autre chose que vous.
Effacez votre image, et faites-moi renaître
Tel que j'étais, madame, avant de vous connaître!

Se laissant tomber sur une chaise, la tête entre les mains.

Abîme! désespoir! anéantissement!

LA MARQUISE, lui secouant les mains.

Humbert! regardez-moi. Ne fût-ce qu'un moment
Regardez; je le veux. — Est-ce que mon visage
D'une vive douleur ne porte pas l'image?
Et l'altération qui fait trembler ma voix

Ne vous dit-elle pas le coup que je reçois?
Un mot vous le dira mieux que tout : Je vous aime.
Je suis frappée au cœur aussi bien que vous-même;
Contrainte de subir une implacable loi,
En m'arrachant à vous, je vous emporte en moi,
Et, de votre pensée à jamais poursuivie,
En d'éternels regrets je passerai ma vie.
— Oui, je vous aime. En vain un contraire devoir
M'ordonnait de cacher ce que je fais savoir;
La raison m'engageait en vain à vous écrire;
J'ai voulu vous revoir, Humbert, et tout vous dire;
Je suis venue à vous, croyant que ces aveux
Vous laisseraient peut-être un peu moins malheureux.
Et qu'en l'épanchement de cette confidence
Je puiserais moi-même un peu plus de constance.
— Et maintenant, adieu.

Elle veut sortir. Humbert la retient par le bras.

HUMBERT.

Vous m'aimez!

LA MARQUISE.

Oui.

HUMBERT.

Eh bien,
Laissez là votre monde, ainsi que moi le mien,
Repoussons tous les deux la mémoire importune,
Et vous, de votre père, et moi, de la tribune!
Soyons tout l'un pour l'autre; allons cacher au loin,
Dans quelque endroit perdu, nos amours sans témoin!
Venez! si vous m'aimez, qu'importe tout le reste!

Il la saisit.

LA MARQUISE, se dégageant.

Laissez-moi!

Elle va vers la porte.

HUMBERT.

Vous m'aimez! fausseté manifeste!
Mensonge!

Allant vers elle.

Sois maudite, ou suis-moi!

LA MARQUISE, *de la porte.*

Je ne puis.
Devant Dieu qui m'entend, je t'aime — et je te fuis.

Elle sort précipitamment.

SCÈNE VI.

HUMBERT, *seul.*

Moment de silence. — Il va comme un homme égaré; puis, jetant contre terre le médaillon de la marquise.

Sois broyé, médaillon donné par l'infidèle!

Brisant les vases et les statues.

Périssez, ornements que j'apprêtai pour elle!
Volez en mille éclats! soyez pulvérisés!
Disparaissez, ainsi que mes rêves brisés!
Que ne puis-je saisir mon cœur dans ma poitrine,
L'écraser contre terre, et fouler sa ruine!

SCÈNE VII.

HUMBERT, HOCHE.

HOCHE.

Quel massacre! Holà!

HUMBERT.

C'est toi. Dieu soit loué!
Tu veux bien, n'est-ce pas, d'un second dévoué?

HOCHE.

Oui, mais partons demain.

HUMBERT.

Demain! c'est trop d'attente.
Pourquoi pas aujourd'hui? Demain! l'heure est si lente!
Marchons! ne veux-tu pas surprendre les Anglais!
Partons aujourd'hui même, à l'instant, sans délais!

HOCHE.

A la bonne heure donc! voilà comme il faut être.
A ce feu généreux j'aime à te reconnaître.

HUMBERT, *à part.*

Que je souffre, mon Dieu!

HOCHE.

Par quel revirement,
Ayant paru si froid, es-tu si véhément?

HUMBERT.

Eh! comment supporter, sans entrer en furie,
L'orgueil des émigrés et leur effronterie!
Ivres déjà d'espoir, ils nous voient à leurs pieds
Confessant nos méfaits, contrits et châtiés;
Déjà le droit divin sort du pays des ombres;
La féodalité ramasse ses décombres;
Messieurs de la noblesse et messieurs du clergé
Vont rajustant le bât dont le Tiers fut chargé.
Tout beau! pour arriver au cœur de nos doctrines,
Il faut, nobles seigneurs, traverser nos poitrines.

— Oh! vois-tu, je me sens de carnage altéré;
Je veux baigner mes mains dans un sang exécré;
J'appelle les clairons, la charge à coups de sabre,
Et sur les corps foulés le cheval qui se cabre.
Partons!

HOCHE.

Au point du jour il faut être en chemin.

HUMBERT.

Va, tu n'attendras pas.

HOCHE.

A demain.

HUMBERT.

A demain.

ACTE CINQUIÈME.

La place publique d'Auray. — Au fond de la place, l'église gardée par des soldats; à gauche, une auberge, des bancs et une table devant la porte; à droite, une maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIKEL, MARGAIT, IVONE, HOMMES et FEMMES,
rassemblés sur la place, devant la maison de Margait.
D'autres groupes se forment sur la place. — On voit passer des soldats dans le fond.

IVONE.

Que de soldats, bon Dieu! Pourquoi ce mouvement?

MARGAIT.

Vous ne savez donc pas le grand événement?

IVONE.

Non.

MIKEL.

L'on s'est rudement fusillé sur la plage.

IVONE.

Quand donc?

MIKEL.

Cette nuit même, au plus fort de l'orage.

IVONE, joignant les mains.

Choisir un temps pareil pour se battre!

MIKEL.

Les flots
Sautaient en furieux par-dessus les îlots;
C'est alors que les bleus ont tenté l'aventure,
Et sont entrés dans l'eau jusques à la ceinture.
Quels enragés! il faut que ces républicains
Aient l'aile des pétrels ou la peau des requins.

MARGAIT.

Il ne reste, dit-on, sur toute la falaise
Pas un chouan; en mer, pas une voile anglaise.

MIKEL.

Non; l'on n'a jamais vu de désastre pareil.
Quiberon était vide au coucher du soleil;
Poussés, l'épée aux reins, dans l'eau qui les submerge,
Vingt mille hommes noyés ou captifs!

IVONE, *joignant les mains.*

Sainte Vierge!

MARGAIT.

Je sentais un malheur : hier, dans l'ouragan
Nous avons entendu siffler le Corrigan;
Des feux follets couraient à travers les ténèbres,
Et les oiseaux de mer jetaient des cris funèbres.

MIKEL.

Moi, j'ai vu ce matin entrer les régiments;
L'eau de mer découlait encor des vêtements.

MARGAIT.

Et moi, j'ai vu passer, entre une double haie
De fusils reluisants dont la lueur effraie,
Les prisonniers, serrés comme un troupeau de bœufs.
C'était navrant, Mikel.

MIKEL.

Pauvres gens!

MARGAIT.

Derrière eux
Des femmes, qui pleuraient, se traînaient sur la route:
Les femmes des captifs ou leurs filles sans doute.

En ce moment, de nouveaux soldats traversent le théâtre.
Les groupes se dispersent en silence.

MIKEL.

Regardez donc, Gaït, cette femme qui vient.
Comme elle paraît lasse! à peine elle se tient.

MARGAIT.

Ah! je la reconnais. Elle est jeune et jolie;
Mais c'est pitié de voir sa figure pâlie.
La pauvre créature était là, ce matin,
Accompagnant son père, un grand vieillard hautain.

MIKEL.

On dirait qu'elle veut nous aborder.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE MAUPAS.

LA MARQUISE.

De grâce,
O jeune fille, un peu de lait dans une tasse!
Je me meurs.

Elle tombe sur un banc.

MARGAIT, la soutenant.

Doux Jésus! elle se meurt de faim!

Vite, Mikel, du lait, du fromage, du pain

Mikel entre dans la maison. — A la marquise.

Du courage! on vous sert.

Mikel revient avec des provisions. Margaït présente une jatte de lait à la marquise.

Tenez, ma chère dame :
Buvez, mangez; cela va vous remettre l'âme.

LA MARQUISE, après avoir bu.

Ah!

Rendant la jatte à Margaït.

Merci. Vous avez bon cœur, ma belle enfant.
Que Dieu vous récompense!

Elle essaye de se lever et retombe sur le banc.

Oh! l'air est étouffant.
— Mon Dieu! que je suis lasse!

MARGAIT.

Oh! oui, vous devez l'être.
Vous arrivez à pied de Quiberon, peut-être?

LA MARQUISE.

En effet. — C'est bien loin. Je ne sais pas comment
J'ai pu ne pas tomber vingt fois d'épuisement.
Hélas! si ce n'était que la fatigue encore!
Mais où vont les captifs? L'angoisse me dévore.
Quelle journée, après quelle nuit! juste Dieu!

MARGAIT.

Espérez. Que sait-on? — Restaurez-vous un peu;
Mangez.

La marquise fait un signe de tête négatif, et repousse les aliments.

Si fait. — Mikel, mettez la nappe blanche,
Avec la venaison et le vin du dimanche.

Elle prend la marquise par le bras, en voyant des soldats s'attabler devant l'auberge.

Et nous, rentrons. Venez au foyer vous asseoir,
Loin de tous ces soldats qui vous font peine à voir.

Elle rentre avec la marquise.

SCÈNE III.

SOLDATS RÉPUBLICAINS, s'asseyant sur les bancs de l'auberge; autour de la table, ARISTIDE, en grenadier; CÉRÈS, en vivandière, L'AUBERGISTE.

ARISTIDE, à l'aubergiste.

Du cidre, citoyen! Le meilleur de tes caves!

L'aubergiste apporte du cidre et en verse aux soldats.

CÉRÈS, à l'aubergiste, en lui tendant son panier de vivandière, où sont des bouteilles vides.

Tiens, remplis mon panier.

PREMIER SOLDAT, se levant, le verre en main.

Au brave entre les braves,
Au chef toujours vainqueur, du Rhin à l'Océan,
Qui battit l'Autrichien et qui bat le chouan,
Au preux républicain, sans peur et sans reproche,
A la santé de Hoche!

TOUS.

A la santé de Hoche!

Ils boivent.

CÉRÈS.

Puissions-nous avec lui nous embarquer un jour,
Et sur les bords anglais descendre à notre tour!

ARISTIDE, remplissant de nouveau son verre.

Ce petit cidre pique assez gaîment la lèvre.

Debout et le verre en main.

Grenadiers, à celui qui prit le fort Penthièvre :
Vive Humbert !

TOUS.

Vive Humbert !

Ils boivent.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE, à la fenêtre de la maison où elle est entrée.

LA MARQUISE.

Quel nom vient me frapper !

PREMIER SOLDAT.

Le fait est qu'il s'entend joliment à grimper.

DEUXIÈME SOLDAT, à Aristide.

Tu le connais, dis-tu ?

ARISTIDE.

Mais un peu, camarade ;
Humbert et moi, c'est comme Oreste avec Pylade.
C'est moi qui gronde quand il ne marche pas droit.
Certain écart a mis entre nous quelque froid ;
Mais il a médité ma parole rigide
Et su reconquérir l'amitié d'Aristide.
— Je ne l'ai pas quitté dans l'affaire d'hier.

PREMIER SOLDAT.

Tu fus donc des trois cents qui marchaient dans la mer?

ARISTIDE.

Oui.

PREMIER SOLDAT.

Conte-nous ça.

ARISTIDE, figurant avec le doigt sur la table les lieux qu'il désigne.

Tiens : voici la terre ferme;
C'est ici la presqu'île, où l'ennemi s'enferme;
Là, le fort qui la couvre, et, derrière le fort,
Le banc de sable étroit qui la rattache au bord.
— Il fallait emporter ce fort inaccessible.
Franchir le banc de sable, en plein jour, impossible;
Des deux côtés le feu des bâtiments anglais
En balayait le sol, labouré de boulets.
Donc, pour risquer l'assaut qu'il roulait dans sa tête,
Le général attend la nuit et la tempête.
L'orage ayant crevé, le ciel étant bien noir,
Le voilà qui s'ébranle à dix heures du soir.
Sur la langue de sable il fait filer dans l'ombre
Trois lignes...

PREMIER SOLDAT.

J'en étais, et, malgré la nuit sombre,
Les canonniers anglais nous ayant entrevus,
Les boulets, par ma foi, pleuvaient serrés et drus.

ARISTIDE.

A l'adjudant Humbert il donne trois cents hommes.
Nous entrons dans la vague, armés comme nous sommes.

CÉRÈS, montrant un point sur la table.

Ici.

ARISTIDE.

La lame roule et nous fouette les yeux;
Plus d'un tombe, emporté par le flot furieux,
Et, pour ne rien trahir, retient son cri suprême;
Aveuglés, suffoqués, nous marchons tout de même.
Cérès marchait aussi, bravement, sans broncher,
Sauf qu'une fois ou deux j'ai dû la repêcher.

CÉRÈS.

Vive-Dieu! quand la mer serait une chaudière,
J'y suivrais mon drapeau.

TOUS.

Bravo, la vivandière!

CÉRÈS, montrant un autre point sur la table.

Là, nous tournons le roc où le fort est construit;
Nous grimpons au sommet, en rampant dans la nuit,
En nous pendant des mains aux roches inégales,
Et le corps balancé dans l'air par les rafales.
A mi-chemin, l'alarme est au fort; ils avaient
Aperçu sur le roc des points qui se mouvaient;
La fusillade éclate, et la balle ricoche;
Bah! nous montons plus vite; où l'on peut l'on s'accroche.
Enfin nous arrivons aux créneaux mal gardés;
En moins d'une minute ils sont escaladés;
La garnison se rend, et notre chef arbore
Au lieu du drapeau blanc le drapeau tricolore.
— Voilà.

ARISTIDE.

Voilà.

TOUS.

Bravo!

PREMIER SOLDAT.

Je vois encor d'ici
Flotter les trois couleurs dans le ciel éclairci.
Le soleil se levait justement, et nos troupes
Commençaient à plier sous le feu des chaloupes.
« En avant, nous dit Hoche, en avant, mes enfants!
Regardez sur le fort nos drapeaux triomphants! »
Hourra! l'air retentit de cris; la charge sonne;
Au bout de la presqu'île on nous lance en colonne,
Et les chouans, rompus, culbutés et traqués,
Entre la baïonnette et l'Océan bloqués,
Enferrés par devant ou noyés par derrière,
Sont pris comme des rats dans une souricière.

DEUXIÈME SOLDAT.

Sais-tu ce qu'on fera des captifs?

ARISTIDE.

Les chouans
Vont être relâchés et rendus à leurs champs.

DEUXIÈME SOLDAT.

Et les émigrés?

ARISTIDE.

Ah! leur affaire est mauvaise;
Pris les armes en main sur la terre française :
Fusillés.

Mouvement.

Que veux-tu! c'est la loi.

DEUXIÈME SOLDAT.

Cependant

Ils ont capitulé, dit-on, en se rendant.

ARISTIDE.

Ah bah! capitulé! tu te moques, sans doute.
Est-ce qu'on traite avec une armée en déroute?
Est-ce que le décret de la Convention
Permet qu'on les reçoive à composition?
Et n'as-tu donc pas lu l'ordre affiché naguère
Qui défend de les prendre en prisonniers de guerre?

DEUXIÈME SOLDAT.

Je dis ce qu'on m'a dit, moi; c'est le bruit qui court.

ARISTIDE.

Et qui donc eût osé braver l'ordre du jour?
Devant quel officier, indigne de son grade,
A-t-on capitulé? Nomme-le, camarade.

DEUXIÈME SOLDAT.

Devant Humbert.

ARISTIDE, *se levant.*

Mensonge! et qui le soutiendra,
Morbleu! c'est avec moi qu'il s'en expliquera.

Il regarde ses camarades, qui restent muets.

Payons et rentrons.

Tous se lèvent et se disposent à partir.

CÉRÈS, *à Aristide, en lui montrant Hoche et Humbert, qui arrivent sur la place.*

Vois Humbert et Hoche ensemble.

Les soldats saluent les généraux et sortent. Aristide donne, en passant, une poignée de main à Humbert.

SCÈNE V.

HOCHE, HUMBERT, sur la place; LA MARQUISE, sur la porte de la maison.

LA MARQUISE.

Ciel! Humbert! Au moment de l'aborder, je tremble.

Elle reste appuyée contre le mur.

HOCHE, à Humbert.

Je suis content de toi; c'est agir vaillamment;
Et voilà qui vaut mieux qu'un lâche abattement.
— N'est-ce pas, cher ami, que l'odeur du salpêtre
Guérit tout désespoir, si profond qu'il puisse être?

HUMBERT, secouant la tête.

Non.

HOCHE.

Tu l'aimes toujours?

HUMBERT.

Plus que jamais. — D'abord
Je ne cherchais au feu qu'une honorable mort...

HOCHE.

Allons donc!

HUMBERT.

Il est vrai que l'instinct militaire,
Le vieux patriotisme et l'orgueil de bien faire,
Se réveillant soudain pendant l'engagement,
Ont dominé chez moi tout autre sentiment;

Frappant sa poitrine.

Mais la blessure est là, toujours; elle est mortelle.

HOCHE.

Bah! nous t'enverrons prendre une autre citadelle.

HUMBERT, apercevant la marquise.

Dieu! que vois-je!

La marquise, se voyant reconnue, s'avance lentement vers Humbert.

LA MARQUISE.

Humbert!

HUMBERT.

Quoi! vous ici! dans Auray!

Hoche s'éloigne un peu pour les laisser ensemble. Il va s'asseoir à quelques pas, sur un des bancs de l'auberge, et ouvre des dépêches qu'il déploie sur la table.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, HUMBERT.

LA MARQUISE.

Savez-vous que mon père est captif?

HUMBERT.

Est-il vrai!
Éloignez-vous, alors! Fuyez ces lieux sinistres
Où siégeront demain les lois et leurs ministres.

LA MARQUISE, avec anxiété.

Humbert, les prisonniers invoquent votre foi :
Ils ont capitulé devant vous.

HUMBERT.

Devant moi!
C'est faux.

LA MARQUISE, avec désespoir.

C'est faux!

Elle reste un moment accablée, puis avec force en revenant vers Humbert, et en lui montrant l'église.

Mon père est là; sauvez sa tête.
Acceptez l'acte humain qu'un bruit public vous prête.
Votre bras en frappant s'est assez signalé;
Accordez aux vaincus d'avoir capitulé.

HUMBERT.

Moi, mentir!

LA MARQUISE, *tombant à genoux.*

Grâce, Humbert!

HUMBERT, *la relevant.*

Que faites-vous, madame?

LA MARQUISE, *résistant.*

J'embrasse vos genoux!

HUMBERT, *la relevant de force.*

Vous me déchirez l'âme.

LA MARQUISE.

Dites que les captifs ont capitulé!

HUMBERT.

Moi,
Du code militaire avoir enfreint la loi!
Parlementer, au lieu d'achever la victoire
Ravir au général la moitié de sa gloire!
Indigne lieutenant, misérable soldat,
Désobéir au chef sur le champ du combat!
Je serais bafoué par tous mes frères d'armes,
Et c'est mon déshonneur que demandent vos larmes.

LA MARQUISE, *avec emportement.*

Je veux mon père, moi; je ne sais pas quels sont
Tous ces faux points d'honneur que les soldats se font;
Je sais qu'un mot suffit pour sauver cent victimes,
Et que les plus humains sont les plus magnanimes.

Avec effusion.

Par tous les souvenirs qu'a si bien rajeunis
Le premier entretien qui nous a réunis,
Par votre mère, Humbert, qui, de mes pleurs touchée,
Vous implore pour moi, sur votre front penchée,
Par l'amour qu'exhalait votre parole en feu,
Par celui dont vous-même avez reçu l'aveu,
Dites le mot sauveur, le mot auquel j'aspire!

HUMBERT.

Vous me mépriseriez si je le pouvais dire.

LA MARQUISE.

Oh! grand Dieu! non. Oh! non.—Pour vous prouver que non,
Je m'offre sur-le-champ à porter votre nom.

HUMBERT.

Vous le pouvez encor?

LA MARQUISE.

Je le peux. Sur mon âme,
Faites ce que je veux, et voici votre femme.

HUMBERT, *la main sur son cœur.*

Ah! si vous pouviez voir ce qui se passe là!
La force de souffrir ne va pas au delà.
Votre main, cette main que vous m'aviez promise,
Qui me fut aussitôt accordée et reprise,
Ce don du ciel que j'eusse à tout prix acheté,
Pour qui j'eusse tout fait, hors une lâcheté,
Cette cruelle main, vous venez me la rendre
A des conditions où je ne puis la prendre.
— Vous savez si jamais je vous refusai rien;
Fut-il un dévouement plus entier que le mien?
De mes transports jaloux domptant la frénésie,

Je vous sacrifiai jusqu'à ma jalousie;
Et plût au ciel encor que je pusse aujourd'hui
Racheter votre père en m'immolant pour lui!
Mais l'honneur du soldat ne souffre aucune atteinte;
On ne transige pas sur cette chose sainte.
Demandez à quiconque a tiré le canon,
Si j'ai pu composer; il vous répondra : « Non. »
Votre père, appelé lui-même en témoignage,
Ne tiendrait, j'en suis sûr, pas un autre langage;
A vos commandements lorsque j'aurais cédé,
Je ne vous offrirais qu'un mari dégradé,
Et, si c'est à ce prix que vous m'êtes rendue,
J'en mourrai de douleur, mais je vous ai perdue.

Hoche, qui écoute, tout en paraissant lire ses dépêches, donne un ordre à un soldat. Le soldat se dirige vers l'église.

LA MARQUISE.

C'en est donc fait, et rien n'a su vous émouvoir!
Mes sanglots, mon amour, ma main, sont sans pouvoir.
— Allez! n'écoutez plus qu'un honneur sanguinaire,
Et donnez le signal aux bourreaux de mon père.
Tout couvert de son sang, vous ne présumez pas
Que je revoie en vous l'auteur de son trépas.
Un abîme éternel désormais nous sépare;
S'il me souvient de vous, c'est comme d'un barbare,
Et mes yeux, attachés sur mes habits de deuil,
Dans son œuvre y verront votre exécrable orgueil.
— Adieu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HOCHE, venant vers eux.

HOCHE, à la marquise.

Veuillez ne pas vous éloigner, madame.

A Humbert en lui tendant une lettre.

Ce billet est signé *De Sombreuil;* il réclame
Ta parole. — Tiens, lis.

HUMBERT.

Capitulation!

HOCHE.

Que faut-il que je mande à la Convention?

La marquise regarde Humbert avec anxiété.

HUMBERT.

Qu'il se trompe.

HOCHE.

Fais bien appel à ta mémoire.
La parole donnée est chose obligatoire.

HUMBERT.

J'atteste sur l'honneur que, se voyant perdus,
C'est sans capituler que tous se sont rendus.

HOCHE, frappant sur l'épaule d'Humbert.

Assez.

A la marquise.

Ne lui gardez nulle pensée amère,
Madame; il n'eût pu faire autrement sans forfaire.
En matière pareille ayant quelque crédit,
Je confirme ici, moi, tout ce qu'il vous a dit.

LA MARQUISE, douloureusement.

O mon père!

HOCHE.

Cessez de gémir. Je découvre

Montrant Humbert.

Un moyen de salut que lui-même nous ouvre.
— Monsieur d'Ars, grâce à lui, n'est plus un émigré.

HUMBERT.

C'est vrai!

LA MARQUISE.

C'est vrai! Dieu bon! quel jour inespéré!

HOCHE.

La loi ne doit donc plus le frapper à ce titre;
C'est un simple vaincu dont je deviens l'arbitre.
J'ai fait grâce aux chouans; qu'il soit libre comme eux.

LA MARQUISE, lui baisant la main.

O notre sauveur!

HUMBERT, lui serrant l'autre main,

Noble ami! cœur généreux!

HOCHE.

J'ai dit qu'on nous l'amène; il va bientôt paraître.
— Ce sera bien matière aux reproches peut-être;
On trouvera que j'use un peu trop largement
Du droit restreint que j'ai de me montrer clément,
Et qu'un noble, accouru pour nous faire la guerre,
Est un autre ennemi que le chouan vulgaire.
Mais bah! je crois avoir assez servi l'État
Pour commettre envers lui ce léger attentat;
Quoi qu'il en soit d'ailleurs, dût-on m'en faire un crime,
Il me plaît d'obliger un ami que j'estime.
— Voici le prisonnier.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE D'ARS, amené par deux soldats.

HOCHE.

Retirez-vous, soldats.

Au comte.

Monsieur, vous êtes libre.

LA MARQUISE, *embrassant son père.*

Oui, libre, et dans mes bras!

HOCHE.

La République attend, après cette clémence,
Que vous vous repentiez d'un acte de démence,
Et qu'enfin éclairé, vous laissiez en repos
Votre patrie, où tout repousse vos drapeaux.

LE COMTE.

Monsieur, je ne puis pas accepter cette clause;
Ma vie est jusqu'au bout dévouée à ma cause.
Je puis être captif ou libre, à votre gré;
Mais je vous avertis qu'une fois délivré
J'irai partout, tenant en main le lis antique,
Chercher des ennemis à votre République.

HOCHE, *haussant les épaules, à Humbert.*

Rien ne les instruira.

Au comte.

Soit. Vous pouvez partir.
L'État n'a pas besoin de votre repentir.
Si vous ne voyez pas que votre cause est morte,
Tant pis pour vous, monsieur. Pour nous, peu nous importe.
— Allez.

LE COMTE, *à la marquise.*

Venez, ma fille.

LA MARQUISE.

Où?

LE COMTE.

Chez les Anglais.

LA MARQUISE.

Non.

Montrant Humbert.

De mon sort désormais voici le compagnon.

LE COMTE.

Quoi!

LA MARQUISE.

Cette volonté me peut être permise;
Je me suis jusqu'ici montrée assez soumise.
Cédant aux préjugés qui n'étaient pas en moi,
A l'homme que j'aimais j'ai retiré ma foi;
J'ai fait plus, j'ai promis d'en épouser un autre,
Et j'ai brisé mon cœur pour contenter le vôtre;
Puis je vous ai suivis, vous et ce fiancé,
Dans les mille hasards d'un projet insensé;
Il ne vit plus; il est tombé sur ce rivage,
Avant le jour qui dut fixer mon esclavage;
Je suis quitte envers vous. Vous m'avez par deux fois,
Ne consultant que vous, imposé votre choix;
Souffrez que, sans pousser plus loin le sacrifice,
Me consultant moi-même à mon tour, je choisisse
Et qu'après l'ouragan, à peine radouci,
Qui m'aura si longtemps roulée à sa merci,
Opulente, indigente, élevée, abaissée,
Et marquise, et servante, et veuve, et fiancée,
De tant de sorts divers j'écoute la leçon,
Et sois tout bonnement heureuse à ma façon.

Regardant Humbert.

C'est lui que je choisis; c'est à lui que je fie
Le soin de me créer une plus douce vie.
Je l'ai trouvé toujours tout noble et tout loyal,

Soit quand il m'accordait le salut d'un rival,
Soit, et ce dernier trait l'emporte encor sur l'autre,
Quand il a refusé de m'accorder le vôtre.
Cette noblesse-là vaut tous nos écussons;
Il commence une race et nous la finissons;
Et le nom que se fit notre premier ancêtre,
Lui-même se le fait pour les âges à naître.
— Mon père, au nom du ciel! mon père, apaisez-vous!
Restez vers nous! vivez pour être aimé de nous!
Ne recommencez plus une impuissante lutte;
Ce désastre écrasant consomme votre chute.
Voyez, sur quelque point que vous tourniez les yeux,
Les vôtres terrassés, les leurs victorieux,
Et, dans le monde entier projetant son idée,
La Révolution, grande, forte et fondée.
Bénissez un hymen où l'on verra s'unir
Les noms de l'ancien temps et ceux de l'avenir!

LE COMTE.

Jamais. Si le destin trahit la cause auguste,
Je ne me ploîrai pas sous son arrêt injuste;
S'il m'ôte biens, patrie et famille, enfin tout,
Seul, pauvre et vagabond, je resterai debout.

A la marquise.

— Je ne vous connais plus.

Il s'éloigne sans prendre garde aux gestes suppliants de la marquise qui s'efforce de le retenir.

HOCHE, à la marquise éplorée.

Vous aurez votre père,
Plus tard. Laissez le temps adoucir sa colère.

LA MARQUISE, regardant son père qui disparaît, et faisant un mouvement pour le rejoindre.

Il s'en va pour toujours!

HUMBERT.

Je le ramènerai.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, hors LE COMTE;
LE VICOMTE DE VAUGRIS, amené par des soldats.

HOCHE, à un des soldats.

Qui m'amènes-tu là, toi?

LE SOLDAT.

C'est un émigré,
Repris en s'évadant.

HOCHE, avec humeur, aux soldats.

Et pourquoi le reprendre,
Maladroits?

Au premier soldat.

Laisse-nous. Aux geôliers va le rendre.

LA MARQUISE, s'avançant vers Hoche.

Général!...

HOCHE, avec tristesse.

Je comprends. — C'est hors de mon pouvoir.

LE VICOMTE, à la marquise.

Mille grâces! — Veuillez ne pas vous émouvoir,
Marquise. Au sort gaîment toujours je m'abandonne,
Et la fin d'un soldat n'a rien dont je m'étonne.

J'aime les dénoûments impromptu; j'ai trouvé
Mon fait.

Allant vers Hoche, et d'une voix calme et grave, en se découvrant.

Vive le roi!

Allant vers la marquise.

Votre père?

LA MARQUISE.

Sauvé.

LE VICOMTE.

Bon! je m'en réjouis. — Adieu, belle inhumaine;
Jusqu'au dernier soupir j'ai porté votre chaîne.

Il s'éloigne, emmené par les soldats, et, se retournant, avant de sortir.

Ah! un conseil : mettez l'habit athénien;
C'est un galant costume et qui vous sied fort bien.

Il sort.

HOCHE, le suivant des yeux.

Toujours légers! la mort ne peut les rendre graves.
N'importe : ils meurent bien; ce sont aussi des braves;
Quand pourrons-nous, cherchant de moins tristes succès,
Sous les mêmes drapeaux ranger tous les Français!

FIN DU LION AMOUREUX.

GALILÉE

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉ
POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS
LE 7 MARS 1867.

A SON ALTESSE IMPÉRIALE

MONSEIGNEUR LE PRINCE NAPOLÉON

Monseigneur,

Votre Altesse a bien voulu accepter la dédicace de GALILÉE *il y a deux ans, quand la pièce n'était pas destinée au théâtre; j'espère que la représentation ne l'a pas rendue indigne de vous être offerte.*

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de ma respectueuse et déjà bien ancienne affection.

FRANÇOIS PONSARD.

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES ROLES
GALILÉE.	MM. GEFFROY.
TADDEO.	DELAUNAY.
LE GRAND-DUC DE TOSCANE.	LEROUX.
VIVIAN.	COQUELIN.
LE COMMISSAIRE DU SAINT-OFFICE.	MAUBANT.
LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL.	CHÉRY.
LE PROFESSEUR POMPÉE.	BARRÉ.
ALBERT.	SÉNÉCHAL.
UN MOINE.	GIBEAU.
UN HUISSIER DE L'INQUISITION.	SEVESTE.
NICCOLINI, ambassadeur du grand-duc.	GARRAUD.
UN PAYSAN.	E. PROVOST.
UN ÉTUDIANT.	E. COQUELIN.
ANTONIA, fille de Galilée.	M[mes] FAVART.
LIVIE, femme de Galilée.	ÉMILIE GUYON.
UNE JEUNE FILLE.	PONSIN.

INQUISITEURS, ÉTUDIANTS, PEUPLE, ETC.

Les deux premiers actes à Florence, le troisième à Rome.

GALILÉE

ACTE PREMIER.

Une rue à Florence. — La maison de Galilée. — Dans le fond, une tour.

SCÈNE PREMIÈRE.

TADDEO, ANTONIA.

Antonia sort de la maison de Galilée, et fait quelques pas dans la rue. Taddeo, embusqué derrière l'angle d'une maison, se présente à elle.

TADDEO.

Ah ! chère Antonia ! quel bonheur ! vous voici !
Enfin !

ANTONIA.

D'où sortez-vous ?

TADDEO, montrant l'angle où il était caché.

Je vous guettais d'ici.

ANTONIA.

Et pourquoi ?

TADDEO.

Pour vous voir. — Pourquoi ? quelle demande !
Se passe-t-il une heure où je ne vous attende ?

Nuit et jour je m'embusque, espérant un coup d'œil,
Et, banni du foyer, je rôde autour du seuil.

ANTONIA.

Il faut bien vous bannir, puisque votre famille
Croit mon père hérétique et repousse sa fille;
Il ne nous sied donc plus de recevoir chez nous
L'amant qui ne doit pas devenir un époux.

TADDEO.

Ah! savants et dévots, soyez maudits ensemble,
Vous tous qui séparez ce que le cœur assemble!
Mais l'amour est plus fort que les inimitiés :
Conservez-moi la foi que vous me promettiez,
Et, qu'on le veuille ou non, je jure sur mon âme,
O douce Antonia, que vous serez ma femme.

ANTONIA.

Plaise au ciel, Taddeo! — Quoi qu'on fasse de nous,
Je jure de n'avoir d'autre mari que vous.
— Et maintenant, adieu.

TADDEO.

Déjà! Qu'allez-vous faire?
Puis-je vous suivre?

ANTONIA.

Non. Je vais chercher mon père;
Il s'attarde, ce soir, à contempler le ciel;
Ma mère gronde; — ainsi, laissez-moi.

TADDEO, *la retenant par la main.*

C'est cruel!
— Ne m'ôtez pas vos mains si doucement étreintes!
— Parlons de nos amours.

ANTONIA.

C'est trop long.

TADDEO.

De nos craintes.

ANTONIA.

C'est trop triste.

TADDEO.

Parlons... de votre père. — Ah! oui :
Quatre mondes nouveaux ont été vus par lui;
Est-ce vrai?

ANTONIA.

C'est très-vrai. — Quel étonnant mystère!
Il les croit habités tout comme cette terre.
Croyez-vous, Taddeo?

TADDEO.

Je ne sais pas. Je sais
Que vous, vous habitez sous ce toit; c'est assez.
Votre maison pour moi renferme tous les êtres;
La lumière qu'on voit, le soir, à vos fenêtres,
Brille d'un tel éclat, qu'elle efface à mes yeux
Tout ce qu'on peut compter d'étoiles dans les cieux.

ANTONIA, s'asseyant sur un banc de pierre, et rêvant.

Dans ces mondes lointains, peut-être, à l'instant même,
Un amant s'entretient avec celle qu'il aime.

TADDEO.

Assurément. Pourquoi Dieu les aurait-il faits,
Sinon pour y loger des amants satisfaits?

ANTONIA.

Ce qu'ils disent entre eux, je voudrais bien l'entendre.

TADDEO.

Je l'entends; dans mon cœur il suffit de descendre.
L'amoureux dit là-haut ce qu'ici-bas je dis :
Qu'elle passe en beauté l'ange du paradis;
Ses yeux sont deux soleils; son doux regard enivre,
Brûle et donne un frisson, fait mourir et fait vivre;
Elle apporte l'aurore; elle vient, tout reluit;
Elle part, tout est morne et rentre dans la nuit;
Elle arrive trop tard; elle s'en va trop vite;
Il l'attend vainement, se plaint qu'elle l'évite,
Ne peut jamais la voir assez pour la bien voir,
Et la contemplerait du matin jusqu'au soir;
Les siècles finiraient plutôt que son extase;
Mais, elle absente, alors le poids du temps l'écrase;
Rien ne l'émeut, sinon l'entrevue à venir;
Il vit par cet espoir et par le souvenir;
Il a toujours de loin cent choses à lui dire;
Mais, près d'elle, il se trouble et sa parole expire.

ANTONIA.

Et comment répond-elle?

TADDEO.

Ah! je l'ignore.

ANTONIA.

Eh bien,
Je le sais, moi.

TADDEO, ardemment.

Parlez! que dit-elle?

ANTONIA.

Rien.

TADDEO.

Rien!

ANTONIA, se levant.

Mais elle lui sourit et sur son bras s'appuie,
Et se sent tout émue et tout épanouie.
— Bonsoir, mon Taddeo; prenons garde aux passants;
Séparons-nous. J'ai peur des propos médisants.

TADDEO, avec un soupir.

Amants aériens, peut-être qu'où vous êtes
Il n'est point de fâcheux pour déranger vos fêtes!
Nul théologien ne vient vous désoler;
Vous pouvez librement vous voir et vous parler.

ANTONIA.

Oh! s'il est vrai, montons où le bonheur habite!
Dans un rayon d'étoile emporte-moi bien vite!
Viens; cherchons cet Éden, soit vers les régions
Où l'œil de Sirius lance de bleus rayons,
Soit vers la Lyre d'or, soit aux rives où nage,
Parmi les flots Lactés, le Cygne au blanc plumage!
Et vous, accueillez-nous, soyez-nous bienveillants,
Hôtes mystérieux de ces mondes brillants!
Sans doute on voit chez vous tant et tant de merveilles,
Qu'à peine dans un songe on en voit de pareilles :
Des cercles de rubis ceignent vos horizons;
Des oiseaux inconnus chantent sous vos buissons;
Un vent frais, murmurant dans les nuits échauffées,
Fait frémir les roseaux où chuchotent des fées;
La lune, toujours pleine en un ciel toujours pur,
Change en frissons d'argent les plis des lacs d'azur;
Une langueur descend des cimes vaporeuses;
Le silence du soir prend des voix amoureuses;
L'air enivre; la source exhale des soupirs;
Et dans les creux vallons, hantés par les zéphyrs,

Des parfums, des clartés molles, des harmonies
Enveloppent l'hymen de deux âmes unies.
— Quel rêve, Taddeo! quel malheur, n'est-ce pas,
Qu'il referme son aile et retombe ici-bas?
Ah! la réalité nous entoure et nous presse;
Les groupes plus nombreux se rapprochent sans cesse.
Adieu, mon bien-aimé.

Elle sort.

TADDEO, la suivant des yeux.

Va, ma chérie! Adieu!
Que la Vierge et les saints te suivent en tout lieu!
Tu pars, en me laissant un bien-être céleste;
Le soleil disparaît; le crépuscule reste;
L'endroit où tu n'es plus est encor plein de toi;
Je garde ton image et ton accent en moi,
Et je veux me plonger en moi-même et m'y clore,
Pour n'y voir que toi seule et t'écouter encore.

Il va s'asseoir sur le banc.

SCÈNE II.

TADDEO, absorbé dans sa rêverie; VIVIAN, ALBERT, GROUPES, au bout de la rue.

ALBERT, allant à Vivian, qui est arrêté dans la rue.

Que fais-tu, Vivian, et dans ce carrefour
Que font tous ces gens-là?

VIVIAN, montrant la tour au fond du théâtre.

Nous regardons la tour.

ALBERT.

Qu'y voit-on?

VIVIAN.

Un spectacle auguste : Galilée
Plongeant son télescope en la nuit étoilée.

ALBERT.

Bah! ce n'est qu'un morceau de verre, un hochet vain.

VIVIAN.

C'est un tube magique, Albert, un œil divin
Qui, dans les profondeurs des cieux inaccessibles,
Révèle aux yeux humains les mondes invisibles.
Sache que la lueur des astres découverts
Éclaire d'un vrai jour l'ordre de l'univers :
Jupiter nous instruit; ses lois nous sont communes;
Comme autour du Soleil il tourne avec ses lunes,
Notre Terre, qu'emporte un mouvement pareil,
Avec sa Lune aussi tourne autour du soleil.

ALBERT.

Mais Aristote affirme...

VIVIAN.

Eh! qu'importe Aristote?
Faut-il jurer par lui, même quand il radote?
Il pensait librement; faisons donc comme lui,
Et voyons par nos yeux, non par les yeux d'autrui.

ALBERT.

Ami, sur ces hauteurs je n'ose pas te suivre;
J'y crains cet air trop vif dont ton poumon s'enivre;
Où ton esprit s'exalte un vertige me prend,
Et pour mes faibles yeux l'horizon est trop grand.
Prends garde, en t'élevant par-dessus toute chose,
De franchir les confins que l'autorité pose,

Et songe, retenant ton bras déjà tendu,
Qu'à l'arbre du savoir pend le fruit défendu.
— De tout homme pieux Galilée a le blâme.

VIVIAN.

Tout homme intelligent à ses leçons prend flamme.

ALBERT.

Tous les vieux professeurs se liguent contre lui.

VIVIAN.

De tous les jeunes gens il a l'ardent appui.
Prends au hasard :

Cherchant autour de lui et arrêtant Taddeo.

Voici Taddeo; qu'il prononce.

Allant vers Taddeo.

Taddeo! Taddeo!

Secouant le bras de Taddeo, qui n'entend pas.

Holà! fais-nous réponse.
Nous parlons, Taddeo, de Galilée.

TADDEO, toujours absorbé.

Hélas!
Qu'il est heureux! Il voit ce que je ne vois pas.

VIVIAN.

Les étoiles?

TADDEO, se levant.

Oui, oui, mon astre, mon étoile!
— Que fais-tu loin de moi, dans la nuit qui te voile?
As-tu quelque rayon tourné vers mon exil?
Suis je dans ta pensée?

Il sort, sans prendre garde à Vivian.

VIVIAN.

A qui diantre en a-t-il?

L'appelant.

Hé!

ALBERT.

Laisse-le; sa tête est ailleurs occupée.
— Adressons-nous plutôt au professeur Pompée.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PROFESSEUR POMPÉE.

POMPÉE, regardant les groupes en haussant les épaules.

Fi! les sots! les badauds!

ALBERT.

Bonjour, seigneur docteur.

POMPÉE, s'adressant toujours aux groupes.

Fi!

VIVIAN.

Salut au seigneur Pompée.

POMPÉE.

Ah! serviteur.
— En vérité, ce peuple est pire que la brute.

ALBERT.

Sur certain point, docteur, nous sommes en dispute,
Et voudrions savoir ce que vous en pensez.

POMPÉE.

Il sied de demander conseil aux gens sensés.
— Çà, de quoi s'agit-il?

VIVIAN.

De quatre satellites
Autour de Jupiter décrivant leurs orbites.

POMPÉE.

Ils n'existent pas.

VIVIAN.

Mais...

POMPÉE.

Ne sauraient exister.

VIVIAN.

On peut les voir pourtant et l'on peut les compter.

POMPÉE.

On ne peut les compter, puisqu'ils ne sauraient être.

ALBERT.

Tu l'entends, Vivian?

VIVIAN, à Pompée.

Et pourquoi cela, maître?

POMPÉE.

Parce que, soutenir que Dieu peut avoir fait
Quatre globes en sus des sept globes qu'on sait
Est un propos méchant, un thème chimérique,
Antireligieux, antiphilosophique.

VIVIAN.

Pourquoi, seigneur Pompée, est-ce un méchant propos?

POMPÉE.

Parce que la nature abhorre ce chaos,
Et que c'est outrager d'une façon horrible
L'immutabilité du ciel incorruptible.

VIVIAN.

Daignez prendre en pitié mon humble entendement,
Maître, et vous expliquer un peu plus clairement.

POMPÉE.

N'est-il pas vrai que l'homme et la plupart des êtres
Au-devant de leur chef ont comme sept fenêtres,
Savoir : la double ouïe, une bouche, deux yeux,
Deux narines, par où l'air, pénétrant chez eux,
Porte au reste du corps, selon chaque ouverture,
La lumière, le son, l'odeur, la nourriture,
Et qui sont les sept points les plus intéressants
Du *microcosme* ou monde abrégé?

VIVIAN.

J'y consens.

POMPÉE.

De même, — notez bien l'identité profonde, —
De même dans le ciel, *macrocosme* ou grand monde,
Sept planètes en tout composent l'appareil :
Deux luminaires, c'est la Lune et le Soleil;
Deux astres ennemis, d'influence maligne :
Mars et Saturne; deux, d'influence bénigne :
Jupiter et Vénus; puis, Mercure indécis.
— De ces faits, comme encor d'autres non moins précis,
Soit que l'ordre profane offre les témoignages
Des sept métaux, des sept merveilles, des sept sages,
Soit que l'ordre sacré nous montre sept flambeaux,
Sept psaumes pénitents, sept péchés capitaux,
Nous devons recueillir ces conséquences nettes :
Que le nombre de sept est celui des planètes,
Que c'est tout justement le nombre qu'il leur faut.

Sans qu'il puisse jamais être plus ni moins haut,
Et qu'ainsi Jupiter n'a point de satellites,
Puisqu'ils ajouteraient des nombres illicites.

VIVIAN.

Cependant...

POMPÉE.

Et, de plus, observez que toujours
On a distribué la semaine en sept jours,
Et qu'on les a nommés du nom des corps célestes,
Lesquels, soit bienfaisants, soit douteux, soit funestes,
Exercent tour à tour leur domination
Sur l'heure attribuée à leur rang d'action.
Si donc nous augmentions le nombre des planètes,
N'augmentant pas celui des heures leurs sujettes,
Nous bouleverserions jusqu'en son fondement
La régularité de cet arrangement,
Ce qui mettrait partout un désordre incroyable.

VIVIAN.

Il est vrai; ce serait une chose effroyable.
Tenez ferme : haro sur les nouveaux venus!
Il faut dire leur fait à ces quatre inconnus,
A ces perturbateurs, à ces vagabonds d'astres,
Qui plongent la science en de si grands désastres.
Oui, chassez-moi du ciel ces intrus sans aveu:
De quoi se mêlent-ils, je le demande un peu,
De venir après coup, quand les places sont prises,
Déranger brusquement les planètes assises?
C'est une impertinence, une incongruité,
Et j'approuve beaucoup votre sévérité.

ALBERT, regardant au fond et écoutant.

Des cris!

VIVIAN.

C'est Galilée, — oui, c'est lui qu'on acclame.

POMPÉE, regardant les étudiants qui escortent Galilée.

Gobe-mouches niais! et charlatan infâme!

ALBERT, à Vivian, pendant que Pompée fait des gestes de colère contre les groupes.

Tu vois que le docteur Pompée est contre toi.

VIVIAN.

Tant mieux pour la doctrine en laquelle j'ai foi;
De toute vérité la marche naturelle,
C'est d'ameuter d'abord tous les pédants contre elle.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GALILÉE, ANTONIA, TADDEO, Étudiants, Peuple, un Paysan, une Paysanne, un Moine.

VOIX, dans le fond du théâtre.

Vive Galilée !

POMPÉE.

Hon!

A Vivian.

Moi, je professe aussi.

VIVIAN.

Oui.

POMPÉE.

M'a-t-on fait l'accueil qu'on fait à celui-ci?

VIVIAN.

Non.

POMPÉE.

M'a-t-on applaudi?

VIVIAN.

Non.

POMPÉE.

La ville attroupée
Cria-t-elle jamais : « Vive, vive Pompée? »

VIVIAN.

Jamais.

POMPÉE.

Jugez par là combien les bons esprits
Doivent au goût public attacher peu de prix,
Et sachez comme moi dédaigner un hommage
Qu'on offre à l'imposteur et qu'on refuse au sage.

VIVIAN.

J'entre, seigneur Pompée, en vos justes courroux;
Mais aussi vous avez votre estime pour vous,
Un bien qui vous est propre, où nul ne vous dérange,
Et dont vous jouissez, cher docteur, sans mélange.

PLUSIEURS ÉTUDIANTS, arrivant sur la scène.

Vive Galilée !

TOUS.

Oui !

UN ÉTUDIANT.

Vive le grand docteur !

UN AUTRE ÉTUDIANT.

L'astronome immortel ! le sublime inventeur !

POMPÉE.

Bêlez, moutons, bêlez !

Galilée paraît dans le fond, appuyé sur sa fille, et saluant. — Il descend lentement sur le devant de la scène.

VIVIAN, à Albert, en lui montrant Galilée.

Quelle majesté brille
Sur son front! Qu'il est beau, s'appuyant sur sa fille!

Allant à Galilée.

Salut, ô Galilée, ô maître glorieux,
Prince de la science, explorateur des cieux,
Honneur de ta patrie et lumière du monde!
La terre de Saturne, en demi-dieux féconde,
La mère des héros et des grands écrivains
S'applaudit de t'avoir fourni ses flancs divins;
La nouvelle Italie, échappée aux ténèbres,
T'inscrit au premier rang de ses enfants célèbres;
Le genre humain t'adopte, et la postérité
S'inclinera devant son aïeul respecté.

TOUS.

Honneur à Galilée!

VIVIAN, à Antonia.

Et vous, soyez bénie,
Vous, gracieux appui de l'austère génie,
Jeune fille! On croirait voir, en vous contemplant,
Autour d'un marbre antique un lierre s'enroulant;
Dans ce groupe sacré, l'un rayonne sur l'autre;
Vous recevez un lustre et vous prêtez le vôtre :
Sur vous descend sa gloire, et, par vous rafraîchis,
Votre jeunesse monte à ses cheveux blanchis.

ANTONIA, à Galilée.

O père bien-aimé, que je me sens émue!
Que cette ovation doucement me remue!

GALILÉE, à Vivian et aux étudiants.

Merci, cher Vivian; mes bons amis, merci!

Mais c'est assez; Dieu seul doit triompher ici;
Je ne suis qu'un héraut de ses lois souveraines,
Dont Copernic d'abord découvrit les domaines.
Gardez donc votre hommage au grand ordonnateur.

UN PAYSAN, *tirant Galilée par son habit.*

Docteur, voici ma main.

UNE JEUNE FILLE, *le tirant de l'autre côté.*

Voici ma main, docteur.

GALILÉE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LE PAYSAN.

Pour savoir, Excellence,
Si contre Filipo je puis avoir sentence.

LA JEUNE FILLE.

Et moi, c'est pour savoir quand je me marîrai.

LE PAYSAN.

Je vous paîrai bien.

LA JEUNE FILLE.

Moi, je vous embrasserai.

GALILÉE.

Mes enfants, je ne puis vous répondre; j'ignore
Comment arrivera ce qui n'est pas encore.

LE PAYSAN.

Eh! vous n'êtes donc pas sorcier?

GALILÉE.

Pas plus que toi.

LA JEUNE FILLE.

Mais que savez-vous donc?

GALILÉE.

Je sais ce que je voi.

LA JEUNE FILLE.

Pardi ! c'est bien malin.

LE PAYSAN.

Et que pouvez-vous faire,
Si vous n'êtes sorcier, de vos grands yeux de verre?

LA JEUNE FILLE.

Que sert de regarder les astres, chaque soir,
Si vous n'y trouvez pas ce qu'on voudrait savoir ?

POMPÉE, au paysan et à la jeune fille.

Suivez-moi; vous aurez réponse à toute chose.

LE PAYSAN.

Vous me direz comment on jugera ma cause?

LA JEUNE FILLE.

Je saurai si je dois me marier bientôt?

POMPÉE.

Je vous puis là-dessus renseigner comme il faut,
D'après votre naissance, et le thème céleste,
Et la conjonction des astres, et le reste.

Un groupe se forme autour de Pompée pour l'écouter.

Je possède Zaël, Maginus, Bonatus,
Pythagore, Avicenne, Agrippa, Duretus;
L'alphabet sidéral est pour moi sans mystère,
Et je connais le ciel aussi bien que la terre.
Rien ne m'est étranger, ni les Douze Maisons,
Ni les Almochodens et Catabibazons,
Ni les signes heureux et les signes hostiles,
Sous leurs aspects conjoints, ternaires et sextiles,

Ni les degrés divers, ni la nativité
Calculée *ab horis*, ou par triplicité.

LE PAYSAN, avec admiration.

A la bonne heure donc! Il parle comme un livre.

LA JEUNE FILLE.

C'est le vrai savant, ça; c'est celui qu'il faut suivre.

Ils sortent avec Pompée.

UN MOINE, monté sur le banc de pierre dans un autre groupe.

Écoutez ce que dit l'Apôtre : *Dans les cieux,*
Pourquoi, Galiléens, promenez-vous vos yeux?
C'est ainsi que d'avance il lançait l'anathème
Contre toi, Galilée, et contre ton système.
Nous-mêmes, aujourd'hui, nous voyons clairement
En quelle horreur le ciel a cet enseignement,
Et l'Arno débordé, la grêle sur nos vignes,
Sont du courroux divin les lamentables signes.
— Mes frères, méprisez ces mensonges grossiers;
Pour que la terre marche, est-ce qu'elle a des pieds?
Si la lune se meut, c'est qu'un ange la guide;
Car à chaque planète un conducteur préside;
Mais la terre, où serait son ange? — Sur les monts?
On l'y verrait. — Au centre? Il loge les démons.

UNE VOIX, dans le groupe.

C'est vrai.

LE MOINE.

Si nous tournions, l'hirondelle qui plane
Ne retrouverait plus son nid sous la cabane;
Et les traits qu'en avant on aurait décochés
Tomberaient, loin du but, derrière les archers.

VOIX, dans le groupe.

Évidemment.

GALILÉE, à Vivian.

Voilà les raisons qu'on m'oppose!

HOMMES DU PEUPLE.

Vive le moine!

ÉTUDIANTS.

A bas le moine!

ANTONIA, effrayée, à Galilée.

Il est nuit close;
Rentrons.

LE MOINE, allant à Galilée.

Maître, aux devins tu n'ajoutes pas foi?

GALILÉE.

Non.

LE MOINE.

J'essaîrai pourtant leur science sur toi.

Il lui prend la main.

Montre ta main. — J'y vois le trait triangulaire :
C'est la ligne du feu. Prends garde au bûcher.

Il sort.

ANTONIA, emmenant Galilée.

Père,
Rentrons, au nom du ciel! Ma mère attend.

GALILÉE, aux étudiants.

Bonsoir,
Mes amis.

TADDEO, à Antonia.

Au revoir, ma chère âme! au revoir!

VIVIAN, se retirant avec les autres étudiants.

Vive Galilée!

Tout le monde sort, excepté Galilée et Antonia.

SCÈNE V.

GALILÉE, ANTONIA, puis LIVIE.

Galilée frappe à la porte de sa maison. — Livie vient ouvrir.

LIVIE, sur le seuil.

Ah! c'est vous! — Que signifie,
S'il vous plaît, ce sabbat dont on nous gratifie?

GALILÉE.

Bon, bon, ne grondons pas. Quelques étudiants
Me témoignaient ainsi leurs vœux un peu bruyants.

LIVIE.

Eh! qu'ils restent chez eux, sans hurler à ma porte!
Quel besoin avez-vous que l'on vous fasse escorte?

Descendant du seuil dans la rue.

A quoi bon, quand il court tant de bruits alarmants,
Irriter les soupçons par ces rassemblements?

GALILÉE.

C'est malgré moi...

LIVIE.

Pourquoi chauffez-vous les cervelles,
En débitant un tas de maximes nouvelles?
Toutes ces nouveautés sont, pour trancher le mot,
Inventions du diable et sentent le fagot;
A la façon déjà dont chacun vous regarde,
Cela finira mal, si vous n'y prenez garde.
Ah! que n'imitez-vous ces dignes professeurs
Qui disent ce qu'ont dit tous leurs prédécesseurs?
Voilà des gens chez qui l'ordre et le bon sens règnent :

Ils enseignent sans bruit ce qu'on veut qu'ils enseignent,
Et, sans se travailler à débattre en public
S'il faut croire Aristote ou croire Copernic,
Ils tiennent sagement que l'opinion vraie
Doit être celle-là pour laquelle on les paie,
Et que, puisque Aristote ouvre le coffre-fort,
Aristote a raison et Copernic a tort.
Aussi ne se font-ils d'affaire avec personne;
Ils emboursent en paix les florins qu'on leur donne;
Ils prospèrent; ils sont bien logés, bien nourris;
Leurs filles ont des dots et trouvent des maris;
Leur auditoire est doux et jamais ne s'attroupe;
Ils rentrent au logis aux heures où l'on soupe;
Mais vous, vous faites rage, et l'on vous applaudit,
Et, pendant ce temps-là, le dîner refroidit.

GALILÉE.

Eh bien, un dîner froid est encor supportable.

LIVIE, à Antonia.

Va-t'en dire à Beppa de remettre sur table.

Antonia entre dans la maison.

A Galilée.

Dîner si tard! vit-on dérèglement pareil!

GALILÉE, s'appuyant sur le banc.

Je voulais observer les taches du Soleil.

LIVIE.

Pourquoi? — Le vouliez-vous débarbouiller?

GALILÉE, sans l'entendre, et comme se parlant à lui-même.

La tache
Apparaît quinze jours, puis quinze jours se cache;
Elle est visible au bord de l'astre étincelant,
Comme une tache d'encre au bord d'un papier blanc.

LIVIE.

Le soleil est couché depuis longtemps.

GALILÉE.

Sans doute;
— Mais c'était pleine Lune.

LIVIE, avec un geste d'extrême impatience.

Ah!

GALILÉE, s'animant de plus en plus.

Quel spectacle! — Écoute :
La Lune a des volcans, des plaines, des rochers,
Et des pics orgueilleux et des vallons cachés,
Et l'on peut mesurer par la longueur des ombres
Ses faîtes lumineux ou ses profondeurs sombres.
— L'aube éclaire d'abord le sommet rougissant,
Puis le jour par degrés dans les gouffres descend,
Si bien que, quand la Lune...

LIVIE, poussée à bout, se levant.

Au diantre soit la Lune!
Monterez-vous là-haut pour y chercher fortune,
Quand vous vous trouverez — ce qui tardera peu —
N'avoir plus ici-bas ni pain, ni feu, ni lieu?
— Notre terme est échu; l'argent manque; de sorte
Qu'on nous a menacés de nous mettre à la porte.

GALILÉE, se levant.

Bah! ne patrons-nous pas avec mon traitement?
— Il n'en reste plus rien, de vrai, pour le moment;
Mais...

LIVIE.

Oui, oui, nous savons où passent les recettes;
Vous engloutissez tout au fond de vos lunettes.

Est-ce donc d'un bon père? est-ce agir comme il faut?
Vous avez une fille à marier tantôt;
Mais, au lieu d'amasser sa dot livre par livre,
Vous en fondez l'argent dans un tuyau de cuivre!
— Ah! pauvre enfant!

GALILÉE.

Va, va, je lui cherche un mari.

ANTONIA, sortant de la maison.

Ma mère, tout est prêt.

GALILÉE, la baisant au front.

Viens, mon enfant chéri.
Je te garde une dot que n'a nulle princesse.

ANTONIA.

J'ai ton affection, père, c'est ma richesse.

LIVIE.

Voilà de beaux mots creux!

A Galilée.

Quelle dot?

GALILÉE.

Un joyau
Splendide, inestimable, un diamant si beau,
Qu'il éclipse rubis, et saphirs et topazes.

LIVIE.

Mais quoi?

GALILÉE.

L'astre du soir, Vénus avec ses phases,
— Oui, la reine de Chypre, émule de Phœbé,
Porte à son front, comme elle, un croissant recourbé,
Et ce riche fleuron, ma grande découverte,
Ornera la corbeille à l'épousée offerte.

LIVIE.

Ah! Seigneur, il est fou! Quel désastre nouveau!

Le Soleil et la Lune ont troublé son cerveau ;
Il est fou.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN HUISSIER DE L'INQUISITION, escorté de DEUX HOMMES portant des torches.

GALILÉE, apercevant l'huissier arrêté devant la porte.

Chut! voyons ce que nous veut cet homme.

A l'huissier.

Qui cherchez-vous, l'ami?

L'HUISSIER.

N'est-ce pas vous qu'on nomme
Galilée?

GALILÉE.

Oui, c'est moi.

L'HUISSIER.

J'ai reçu mission
De remettre en vos mains cette citation.

Il lit.

Au nom de Leurs éminentissimes et révérendissimes Seigneuries, les inquisiteurs généraux contre le crime d'hérésie dans l'université de la république chrétienne, spécialement délégués par le saint-siége, vous, Galilée, fils de Vincent Galilée, de Florence, vous êtes sommé de comparaître devant le saint-office siégeant à Rome, le 12 avril de la présente année 1633, afin d'y répondre aux accusations de fausses doctrines, contraires au véritable sens et à l'autorité de l'Écriture sainte, ainsi qu'aux accusations d'hérésie dont vous êtes véhémentement soupçonné.

La présente citation, donnée à Rome le 1er mars 1633, a été signifiée, aujourd'hui 15 mars de la même année, à vous, Galilée, en votre domicile, à Florence, par moi, Lotario Sarsi, huissier de l'inquisition.

GALILÉE, prenant la citation.

C'est bien; mais je ne sais à quel titre on me somme;
Je ne relève pas des tribunaux de Rome,
Et j'appartiens, ce semble, étant sujet toscan,
Aux juges de Florence, et non du Vatican.

L'HUISSIER.

D'autres éclairciront mieux que moi votre doute.
J'ai rempli mon mandat, et me remets en route.

Il sort.

SCÈNE VII.

GALILÉE, LIVIE, ANTONIA.

ANTONIA, se jetant au cou de son père en pleurant.

Ah! mon père!

LIVIE.

Grand Dieu!

ANTONIA.

Je ne te quitte pas.
Qu'ils viennent, les bourreaux, t'arracher de mes bras!

LIVIE.

Oh! l'inquisition! Les tortures, les chaînes,
Le bûcher; — Tout mon sang se glace dans mes veines.

Éclatant en sanglots.

Ah! mon pauvre mari! mon bon vieux compagnon!

Elle l'embrasse.

ANTONIA.

Partons, père, fuyons!

LIVIE.

Oui, fuyons vite!

GALILÉE.

Non.

Fuir est d'un criminel. De quoi qu'on me menace,
A mes accusateurs je prétends faire face.

LIVIE.

Sainte Vierge! c'est fait de nous.

ANTONIA.

Ah! ciel!

GALILÉE.

Voyons;

Modérons, s'il vous plaît, ces lamentations.
Ne pleure plus, enfant; cesse tes sanglots, femme;
Le danger n'est pas tel qu'il faille qu'on se pâme.
J'ai foi dans le grand-duc; il saura protéger
Un de ses serviteurs contre un glaive étranger;
Puis, dût-il me livrer aux rigueurs du saint-siége,
Je compte des amis dans le sacré collége,
Et je me défendrai de ce tón convaincu
Par qui plus d'une fois le bon droit a vaincu.

LIVIE.

Ah! je l'avais bien dit! Ah! méchantes lunettes!
Fussiez-vous dans l'Arno, vous, avec les planètes!
Que ne me croyait-on! Que ne s'est-on soumis!
Pourquoi parler si haut, quand ce n'est pas permis?

Pourquoi contrarier les croyances publiques?
Pourquoi faire imprimer des livres diaboliques?
Pourquoi...?

GALILÉE

Rentrons; vos cris assemblent les passants.
Allons dîner en paix, comme d'honnêtes gens.
J'ai fait en tout ceci selon ma conscience,
Et ma libre parole est due à la science.

LIVIE, avant de rentrer.

Quand on pense, monsieur, de si haute façon,
On ne fait pas d'enfant et l'on reste garçon.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Galilée, à Florence.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALILÉE, seul.

Non, les temps ne sont plus où, reine solitaire,
Sur son trône immobile on asseyait la Terre;
Non, le rapide char, portant l'astre du jour,
De l'aurore au couchant ne décrit plus son tour;
Le firmament n'est plus la voûte cristalline
Qui, comme un plafond bleu, de lustres s'illumine;
Ce n'est plus pour nous seuls que Dieu fit l'univers;
Mais, loin de nous tenir abaissés, soyons fiers!
Car, si nous abdiquons une royauté fausse,
Jusqu'au règne du vrai la science nous hausse;
Plus le corps s'amoindrit, plus l'esprit devient grand;
Notre noblesse croît où décroît notre rang;
Il est plus beau pour l'homme, infime créature,
De saisir les secrets voilés par la nature,
Et d'oser embrasser dans sa conception
L'universelle loi de la création,
Que d'être, comme aux jours d'un vaniteux mensonge,
Roi d'une illusion et possesseur d'un songe,

Centre ignorant d'un tout qu'il croyait fait pour lui,
Et que par la pensée il conquiert aujourd'hui.
Soleil, globe de feu, gigantesque fournaise,
Chaos incandescent où bout une genèse,
Océan furieux où flottent éperdus
Les liquides granits et les métaux fondus,
Heurtant, brisant, mêlant leurs vagues enflammées
Sous de noirs ouragans tout chargés de fumées,
Houle ardente, où parfois nage un îlot vermeil,
Tache aujourd'hui, demain écorce du Soleil;
Autour de toi se meut, ô fécond incendie,
La Terre, notre mère, à peine refroidie,
Et, refroidis comme elle et comme elle habités,
Mars sanglant, et Vénus, l'astre aux blanches clartés,
Dans tes proches splendeurs Mercure qui se baigne,
Et Saturne en exil aux confins de ton règne,
Et par Dieu, puis par moi, couronné dans l'éther
D'un quadruple bandeau de lunes, Jupiter.
Mais, astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus,
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Oh! oui, vous êtes mieux que des lampes nocturnes
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes,
Innombrables lueurs, étoiles qui poudrez
De votre sable d'or les chemins azurés;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers, où notre œil ne voit qu'une étincelle.

Montons, montons encor. D'autres cieux fécondés
Sont, par delà nos cieux, d'étoiles inondés.
Franchissant notre azur, mon hardi télescope
De notre amas stellaire a percé l'enveloppe;
Hors de ce tourbillon monstrueux de soleils,
J'ai vu l'infini plein de tourbillons pareils;
Oui, dans ces gouffres bleus, dans ces profondeurs sombres
Dont la distance échappe au langage des nombres,
Il est — je les ai vus — des nuages laiteux,
Des gouttes de lumière aux rayons si douteux,
Qu'un ver luisant, caché dans l'herbe de nos routes,
Jette assez de lueur pour les éclipser toutes;
La lentille, abordant ces archipels lointains,
Résout leur blancheur vague en mille astres distincts,
Puis entrevoit encore, ascension sans borne!
D'autres fourmillements dans l'immensité morne.
Et quand, le télescope étant vaincu, mon œil
Du vide et de la nuit croit atteindre le seuil,
Au regard impuissant succède la pensée,
Qui, d'espace en espace éperdument lancée,
Ne cesse de sonder l'infini lumineux
Que prise, en le sondant, d'effroi vertigineux.
Et partout l'action, le mouvement et l'âme!
Partout, roulant autour de leurs centres en flamme,
Des globes habités, dont les hôtes pensants
Vivent comme je vis, sentent ce que je sens,
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être!
Que c'est grand! que c'est beau! Dans quel culte profond
L'esprit, plein de stupeur, s'abîme et se confond!
Inépuisable Auteur, que ta toute-puissance
S'y montre dans sa gloire et sa magnificence!

Que la vie, épanchée à flots dans l'infini,
Proclame vastement ton nom partout béni!
    Allez, persécuteurs! lancez vos anathèmes!
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.
Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers;
Pour moi sur tous les points l'œuvre divine éclate;
Vous la rétrécissez, et, moi, je la dilate;
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur.
— Science, amour du vrai, flamme pure et sacrée,
Sublime passion par Dieu même inspirée,
Contre tous les périls arme-moi, soutiens-moi;
Élève ma constance au niveau de ma foi!
Et puisse le bûcher expier mon génie
Avant que ton amant, Vérité, te renie!
En étouffant ma voix, on n'étouffera pas
Mon vif enseignement, grandi par mon trépas;
Il vole, il est dans l'air, conquérant invisible;
Il est dans les esprits, ce temple inaccessible.
La lumière a pour tous jailli de mon cerveau:
Vous n'arrêterez plus, tyrans, ce jour nouveau.
Je lègue à l'avenir mon âme tout entière,
Et fais l'humanité de mon œuvre héritière.
— Qui vient?

SCÈNE II.

GALILÉE, L'INQUISITEUR COMMISSAIRE DU SAINT-OFFICE.

L'INQUISITEUR.

Un délégué de l'inquisition.

S'asseyant.

Écoute, Galilée, avec attention;
Pèse bien chaque mot : la sainte compagnie,
En blâmant tes erreurs, reconnaît ton génie;
C'est un présent de Dieu qu'elle sait voir en toi,
Mais dont elle est contrainte à condamner l'emploi,
Car ton ingratitude à Dieu lui-même oppose
Le don qu'il t'avait fait pour défendre sa cause.
Désirant allier à l'intérêt chrétien
Les égards que mérite un nom comme le tien,
Et frappant à regret, de sa main paternelle,
Le fils trompé plutôt que le sujet rebelle,
Le saint-office, envers tes offenses clément,
Veut bien ne t'infliger qu'un léger châtiment,
Si, par un désaveu dans la forme authentique,
Tu détestes d'abord ta doctrine hérétique.

Il lui tend un parchemin.

Le voici; prends et lis. — Tu n'auras, devant nous,
Après l'avoir signé, qu'à le lire à genoux;

Se levant.

Mais, si dans ses erreurs ton orgueil persévère,
Redoute, Galilée, un châtiment sévère.
Quant à croire échapper au sacré tribunal

En te réfugiant sous le manteau ducal,
C'est folie ; en eût-il le désir sacrilége,
Le duc n'est pas de taille à braver le saint-siége.
Enfin, songe à Bruno ; rappelle-toi sa mort,
Et, trente ans après lui, prends garde au même sort.

GALILÉE, après avoir parcouru des yeux la rétractation.

Je rends très-humblement grâce à Leurs Éminences,
Et je voudrais agir suivant leurs convenances ;
Mais quoi ! sans outrager Dieu que j'attesterais,
Puis-je déclarer faux les points que je crois vrais?

L'INQUISITEUR.

Il n'est de vérité que dans les Écritures;
Tout le reste est erreur, visions, impostures;
Ce qu'on croit de contraire à leur enseignement
N'est pas une clarté, c'est un aveuglement.

GALILÉE.

Oui, la foi du chrétien par leur règle est régie ;
Leur seule autorité règne en théologie,
Et l'adoration doit courber nos esprits
Sous les dogmes divins que l'on y voit inscrits;
Mais le monde physique échappe à leur domaine ;
Dieu le livre en entier à la dispute humaine;
Comme il s'agit d'objets qui tombent sous les sens,
Les sens et la raison s'y montrent tout-puissants;
L'autorité se tait; nul ordre ne peut faire
Des rayons inégaux au centre de la sphère,
Nul ne peut d'hérésie accuser le compas,
Ni décréter qu'un corps tournant ne tourne pas.
L'œil est juge, en un mot, de l'univers visible.
Si le dogme immuable est fixé par la Bible,
La science répugne à l'immobilité,

Et, mourant dans les fers, vit par la liberté.
Il lui faut le grand jour, l'espace et l'aventure;
Marcher, toujours marcher, ainsi veut sa nature;
Chaque siècle la pousse et la lègue au suivant,
Qui la prend avancée et la porte en avant.
Et, nous qui recevons son antique héritage
Enrichi des progrès accomplis d'âge en âge,
Devons-nous pas aussi, nous, pour nos successeurs
Accroître ce dépôt de nos prédécesseurs?

L'INQUISITEUR.

Non, si l'impiété doit y puiser une arme;
Car le progrès s'arrête où le culte s'alarme.
Laisse la vanité de tes distinctions,
Cet art de colorer les insurrections;
Tu veux pour la science une liberté fausse,
Abondante en périls, et d'impiétés grosse.
Non, la science en rien n'est libre de la foi,
Et n'a jamais sa règle uniquement en soi;
En mille égarements la jette un tel divorce;
C'est sa soumission qui fait toute sa force;
Elle va d'un pas sûr, tant qu'elle suit de l'œil
L'étoile qui la guide et lui marque l'écueil;
Mais, dès qu'elle a perdu sa gardienne sublime,
Elle est comme un homme ivre et roule dans l'abîme.
— Qu'un seul savant s'égare à lui-même livré,
Soit; mais ravir à Dieu tout un peuple égaré,
Et sécher la croyance en la troupe innocente
Qui paît parmi nos prés une herbe nourrissante,
C'est ce qu'il ne saurait accomplir en repos
Devant nous, vigilants pasteurs de nos troupeaux.
Or, ne vois-tu donc pas que ton nouveau système,

Troublant l'astronomie, ébranle la foi même?
L'erreur matérielle, admise sur un point,
Dans tout le Testament rend suspect le témoin;
Qui peut avoir failli n'est donc plus infaillible;
Le doute est donc permis, l'examen est possible,
Et l'on conclut bientôt, dès qu'on ose juger,
De la fausse physique au dogme mensonger.

GALILÉE.

Mais à la Bible, enfin, je ne suis pas contraire;
Josué se ployait au langage vulgaire.

L'INQUISITEUR.

Non. Ceci n'est encor qu'un affront travesti :
Sous l'apparent respect, on voit le démenti.
Non, non; le livre saint, foudroyant qui l'accuse,
Demande qu'on le croie et non pas qu'on l'excuse.
— Et, quand il serait vrai, comme ta loi le veut,
Que le Soleil est fixe et la Terre se meut,
Par quel besoin faut-il divulguer un mystère
Qu'un intérêt sacré te commandait de taire?
Dans ce champ où s'ébat la docte vanité,
Rien, en somme, n'importe à notre humanité;
Qu'ont les hommes à faire avec les lois d'un globe
Qu'à leur courte action sa distance dérobe?
Mais il importe à nous, que le Seigneur a mis
Sur la terre, d'y vivre à sa règle soumis.
Nul ne souffre ici-bas d'une erreur des sciences;
Un doute sur la foi tûrait les consciences,
Et déshériterait les peuples pervertis
Du remords des forfaits, du frein des appétits.
— Que si d'en bas je monte à la vie éternelle,
Combien plus ton audace apparaît criminelle!

Quoi! ne frémis-tu pas, en osant te charger
Des âmes dont tu mets le salut en danger?

GALILÉE.

Moi, détruire la foi, quand j'agrandis le culte!
Montrer Dieu dans son œuvre, est-ce lui faire insulte?
Ah! la comprendre mieux, c'est la mieux adorer,
Et c'est l'honorer mal que la défigurer.
Les cieux, selon la Bible en qui nous de ons croire,
Les cieux de leur auteur nous racontent la gloire;
Eh bien, j'ai mieux qu'un autre écouté leur récit,
Et je l'ai répété comme les cieux l'ont dit.
— Par quel besoin? dit-on. Par un besoin auguste :
La soif du vrai, l'horreur du faux, l'amour du juste.
Dieu mit dans tous les cœurs ces instincts généreux,
Et les fit si puissants, que l'on mourrait pour eux;
C'est là qu'est la grandeur, et la force et la vie;
Qui les sert est pieux, qui les étouffe, impie.
D'ailleurs, est-ce qu'on peut jamais les étouffer,
Et, pour m'avoir vaincu, croirez-vous triompher?
Peut-on barrer le cours d'une vérité neuve?
Arrêter une goutte, est-ce arrêter un fleuve?
Croyez-moi, respectez ces aspirations,
Elles ont trop d'élans et trop d'expansions
Pour souffrir qu'un geôlier les tienne prisonnières;
Laissez-leur le champ libre, ou malheur aux barrières!
— Ah! Rome, aux premiers jours de ton culte proscrit,
Tu disais n'opposer au glaive que l'esprit;
N'as-tu donc triomphé que pour changer de rôle,
Et toi-même opposer le glaive à la parole?

L'INQUISITEUR.

Ton nom, ô Galilée, est la rébellion.

GALILÉE.

Non. Je suis l'examen, et vous, l'oppression.

L'INQUISITEUR.

Insensé, ne cours pas à ta ruine! Abjure.

GALILÉE.

Je ne puis.

L'INQUISITEUR, montrant la rétractation.

Cet écrit attend ta signature.
— Abjure, dis-je.

GALILÉE.

Non.

L'INQUISITEUR.

Je te laisse y rêver.
Quant à moi, j'en ai fait assez pour te sauver.
Je ne redirai pas tes propos détestables;
On a brûlé pour moins des milliers de coupables.
— Au revoir. Jusque-là, garde ce parchemin,
Et songe que ta vie est dans ta seule main.

Il sort.

GALILÉE, seul, relisant le parchemin et le rejetant.

Jamais!

SCÈNE III[1].

GALILÉE, le Grand-Duc FERDINAND.

LE GRAND-DUC.

Maître, bonjour.

1. Cette scène est supprimée à la représentation.

GALILÉE.

Quoi! chez moi, Votre Altesse!

LE GRAND-DUC.

Oui, j'apporte un message, et non pas sans tristesse.

GALILÉE.

J'écoute, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Il est temps de partir,
Galilée; averti, je viens vous avertir :
On accuse déjà vos lenteurs; je crains même
Qu'on ne prenne envers vous quelque mesure extrême.
— J'ai mis une litière à vos ordres; demain,
Il faut qu'au point du jour vous soyez en chemin;
J'ai d'ailleurs obtenu que vous, vieux et malade,
Vous pourriez tout d'abord loger à l'ambassade;
Vous n'irez aux prisons qu'au moment du procès.
Plût à Dieu que mon zèle eût eu son plein succès,
Et qu'ayant cet honneur d'abriter un grand homme.
Florence l'eût sauvé des atteintes de Rome!
J'ai fait ce que j'ai pu : j'ai lutté, protesté,
Revendiquant les droits de l'hospitalité,
Réclamant mon sujet; mais la lutte inégale
Ébranlait sur mon front la couronne ducale,
Se brouiller avec Rome est un jeu hasardeux :
Je ne vous sauvais pas; nous périssions tous deux:
— J'ai cédé.

GALILÉE.

J'en gémis, Altesse; non pas, certe,
Pour moi, dont pèse peu le salut ou la perte,
Mais pour la liberté des lettres, qui bientôt

N'auront plus un asile où pouvoir parler haut...
Pour vous, pour votre nom, pour votre droit suprême
Que le coup qui me frappe atteint comme moi-même...
Que nous veut Rome ici? Comment et depuis quand
Peut-elle emprisonner un professeur toscan?
Par quel code nouveau m'impute-t-elle à crime
Un livre qu'à Florence un Florentin imprime?
Pardonnez, monseigneur, à d'imprudents discours :
Je ne suis pas versé dans les secrets des cours;
J'entends mal quand il faut qu'on résiste ou qu'on cède;
Vous avez fait au mieux pour me venir en aide;
Je ne puis m'empêcher pourtant d'imaginer
Que c'était un spectacle assez grand à donner,
Qu'un prince et qu'un docteur, d'une égale vaillance,
Défendant, l'un son sceptre, et l'autre, la science.

LE GRAND-DUC.

Tu ne sais pas, vieillard, avec quel bras d'airain
Rome dompte les chefs indociles au frein,
Que de ressorts secrets à ce centre aboutissent,
Et par combien d'échos ses foudres retentissent.
Ce que n'oseraient pas, en de vastes États,
Les rois, les empereurs, les plus grands potentats,
Moi, petit souverain, veux-tu donc que je l'ose?
Fais plutôt, fais sur toi l'effort que je m'impose :
Quelque orgueil qui s'insurge et qui frémisse en toi,
Sous la nécessité courbe-le, comme moi;
Comprime tout élan de ton âme indignée;
A toute injonction montre-la résignée;
N'objecte rien; selon qu'on l'aura décrété,
Tiens le vrai pour erreur, le faux pour vérité;
Il y va de la vie, et j'ai plus d'un indice

Qu'on irait jusqu'au bout du sanglant sacrifice.
— Méditez mes conseils, maître, et partez demain.
Mon appui vous suivra près du juge romain.

Il sort, après avoir tendu la main à Galilée, qui s'incline.

GALILÉE.

Ne vous confiez pas aux puissants de la terre!
— O Venise, sol libre, aux travaux salutaire,
Où j'enseignais en paix, où, de tous applaudi,
Je pris possession de l'espace agrandi,
Ah! tu n'eusses pas, toi, de mes bourreaux complice,
Livré servilement sa proie au saint-office!
Amorcé par un prince, ébloui par la cour,
J'ai fui pour cet appât mon tranquille séjour;
Je ne vis pas alors que, pour l'homme qui pense,
Nulle haute faveur ne vaut l'indépendance,
Et reçois aujourd'hui le prix bien mérité
De mon ingratitude et de ma vanité.

SCÈNE IV.

GALILÉE, ANTONIA.

GALILÉE, à Antonia, qui s'arrête un moment pour voir si elle ne le dérange pas.

Viens, ma chère enfant, viens, — dis : As-tu du courage?

ANTONIA.

Oui, père. J'ai de toi reçu cet héritage.

GALILÉE.

Eh bien, l'heure est venue où tu dois le montrer.

On engage ton père à se déshonorer;
A ce prix, j'ai ma grâce.

ANTONIA.

A ce prix!

GALILÉE.

Si j'abjure,
On m'absout du génie en faveur du parjure.

ANTONIA, après un silence.

Si ton honneur s'oppose à de tels désaveux,
Fais selon ton honneur, et non selon nos vœux.

GALILÉE.

Bien. — Tu sais, chère enfant, que leur moindre vengeance
Sera l'exil, la vie errante, et l'indigence.

ANTONIA.

Voici ton Antigone. Oui, mon amour pieux
Conduira le proscrit, vainqueur du sphinx des cieux.
Dirigeant ton bâton de vallée en vallée,
Je dirai : « Donnez-moi du pain pour Galilée,
Pour celui qui, privé d'un toit par des chrétiens,
Aurait eu des autels chez les peuples païens. »

GALILÉE.

Ce sera la prison — éternelle, sans doute.

ANTONIA.

J'y passerai ma vie, assise sous la voûte.

GALILÉE.

Ce sera pis encor peut-être.

ANTONIA.

Dieu puissant!
O mon père! mon père!

GALILÉE.

Ah! pauvre être innocent!
Que vas-tu devenir sans appui, sans asile,
Fille d'un réprouvé pour le peuple imbécile?

ANTONIA.

Il s'agit bien de moi, quand tu vas à la mort!
— Quoi! ne peux-tu sans honte obéir au plus fort?

GALILÉE.

Comment nommerais-tu la sentinelle indigne
Qui devant l'ennemi trahirait sa consigne?
Écoute, mon enfant : en face du combat,
Une seule terreur me tourmente et m'abat;
Je ne puis pas songer, sans angoisse profonde,
Que tu resteras pauvre et seule dans le monde.
Veux-tu m'ôter ce trouble et me rendre la paix?
Jure-moi d'obéir à mes derniers souhaits.
— Vivian, noble cœur, intelligence vive,
En laquelle il se peut que ma gloire revive,
Vivian, mon disciple, en homme généreux,
A demandé ta main, nous voyant malheureux.
Je sais que Taddeo briguait cette alliance;
Mais, puisque ses parents, pris d'une défaillance,
Ont, au premier péril, rompu l'engagement,
Que peut-on en attendre après mon jugement?
Accepte Vivian, et, si j'ai ta promesse,
Content du protecteur qu'après-moi je te laisse,

Et retrempant ma force en ton bonheur certain,
Tranquille et souriant, j'attendrai mon destin.

ANTONIA.

Oh! ne me contrains pas à ce serment. J'espère
Ne pas survivre au coup qui frappera mon père.

GALILÉE.

Que dis-tu?

ANTONIA.

Mais, dussé-je y survivre, en ce cas,
Du sort qui m'est gardé ne t'inquiète pas.
Si je puis supporter l'événement funeste,
Après ce désespoir, peu m'importe le reste;
Je ne tiens pas de toi ton sang et ta fierté
Pour gémir de l'exil ou de la pauvreté.

GALILÉE.

Elle aime Taddeo!

ANTONIA.

C'est vrai, c'est lui que j'aime,
— Ou que j'aimais, avant de n'être qu'à toi-même.
Juge donc si je puis à Vivian trompé
Offrir un cœur déjà par un autre occupé.

GALILÉE.

Ah! Dieu! tout mon espoir détruit!

SCÈNE V.

LES MÊMES, TADDEO.

TADDEO.

Daignez m'entendre,
Docteur, et puissiez-vous à nos désirs vous rendre!
Rome attache un tel prix à votre désaveu,
Qu'on met pour l'obtenir tous les moyens en jeu :
Mon père, dirigé par un haut personnage,
Si vous vous rétractez, consent au mariage.
Pour votre Antonia, de grâce, au nom du ciel,
Sacrifiez l'orgueil à l'amour paternel!
Résignez-vous! Songez que l'arrêt qui s'apprête,
En éclatant sur vous, retombe sur sa tête!
Ah! que n'ai-je le don de parler assez bien
Pour faire en votre esprit passer l'ardeur du mien,
Et pour y faire entrer cette claire lumière
Que la loi naturelle est la règle première,
Qu'on est père avant tout, et qu'à l'œuvre qui vit
On se doit bien plutôt qu'à l'œuvre de l'esprit.
Laissez, au gré de Dieu, laissez errer les mondes;
S'il couvrit leur secret de ténèbres profondes,
Si pendant cinq mille ans nul œil ne l'a vaincu,
On peut bien vivre encor ainsi qu'on a vécu.
Quand il en sera temps, le maître des étoiles,
Comme il sut les baisser, saura lever les voiles;
Ne prenez pas un soin que Dieu s'est ménagé,
Et veillez sur l'enfant dont il vous a chargé;
Quoi! vous avez chez vous ce charme, cette grâce,

Et vous vous souciez des choses de l'espace!
Ah! plutôt qu'une larme obscurcisse ses yeux,
S'éteigne le soleil et s'écroulent les cieux!

ANTONIA.

C'est assez, Taddeo; n'accusez pas mon père;
Il se doit à son nom et fait ce qu'il faut faire;
Ou, si vous l'accusez, condamnez-moi d'abord,
Car je suis sa complice et nous marchons d'accord.
— Va, mon cher Taddeo, va; suis ta destinée,
Et laisse-nous la nôtre à l'honneur enchaînée.
Nous étions deux enfants, mon ami, qui, tous deux,
Suivions ingénument la pente de nos vœux;
Nous ignorions alors qu'on n'est pas sur la terre
Pour le rêve attrayant, mais pour la lutte austère.
Il m'aurait été doux, Taddeo, d'être à toi;
La fortune en ordonne autrement; mais, crois-moi,

Elle lui tend la main.

Cette main n'ira pas dans celle d'un autre homme.
Adieu. Sois courageux. — Et nous, mon père, à Rome!

TADDEO, à Antonia.

Quoi! de ce coup mortel vous frappez nos amours!
Vous!

A Galilée, après avoir attentivement regardé Antonia.

Voyez sa pâleur, qui dément ses discours!
Elle se sacrifie! Ah! cœur trop magnanime!

A Galilée.

Osez-vous accepter, cruel, cette victime!

GALILÉE.

Qu'il est heureux, celui qui voit le droit sentier,
Et peut au devoir clair offrir un sang altier!

Dieu! quels rudes combats il faut que je me livre!
Mis entre deux devoirs, quel des deux faut-il suivre?
Je ne puis me tourner vers l'une ou l'autre loi,
Sans blesser la nature ou sans trahir ma foi:
Ma fille d'un côté, la vérité de l'autre,
Me font ou mauvais père ou déloyal apôtre.

A Taddeo et à Antonia.

J'ai besoin de silence et de recueillement;
Laissez-moi, mes enfants; allez.

Suivant des yeux Taddeo et Antonia, qui sortent.

Couple charmant!
O fête de l'aïeul, témoin de leur tendresse,
Qui verrait sous son toit rire cette jeunesse!

ACTE TROISIÈME

Le château de l'Inquisition, à Rome. — Une salle servant de prison à Galilée; elle est fermée par des rideaux, et ouvre sur la grande salle où siége le tribunal.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALILÉE, TADDEO,
VIVIAN, NICCOLINI, ambassadeur de Toscane
ANTONIA, LIVIE.

VIVIAN, embrassant Galilée.

Cher et vénéré maître!

GALILÉE.

Ainsi, vaillant jeune homme,
Pour me presser la main, vous venez jusqu'à Rome.

VIVIAN.

Oui, certe, et non pas seul; nous sommes tous ici,
Torricelli, Péri, Sagredo, Guiducci,
Nardi, nous tous enfin qui vous devons, ô maître,
Le bonheur de penser et l'orgueil de connaître.

GALILÉE.

Où sont-ils?

VIVIAN, étendant la main vers la fenêtre qui donne sur la rue.

Sous ces murs; — seul, j'ai pu pénétrer,

Montrant Niccolini.

Grâce à l'ambassadeur que je viens d'implorer.

NICCOLINI.

Tenez votre promesse, en retour.

GALILÉE, regardant la fenêtre.

Beau cortége
Du captif, que n'ont pas les puissants sur leur siége!
Qu'ils soient les bienvenus! Sans doute ils viennent voir
Si mon ferme maintien répond à leur espoir,
Et si je sais parler d'une voix aussi fière
Au pied de mon bûcher que du haut de ma chaire.

VIVIAN.

Maître, si nous étions à Florence : « C'est bien,
Dirais-je, résistez et ne rétractez rien. »
Là respire et palpite une jeunesse ardente;
L'enthousiasme habite en la terre de Dante;
J'ameuterais la foule, et tous, peuple, écoliers,
Nous vous arracherions à vos sombres geôliers.
Mais vous êtes dans Rome, où pèse leur main lourde;
Au bruit d'un nom fameux la multitude est sourde;
Les appels de l'esprit n'y trouvent point d'échos,
Et ce qui nous émeut la laisse en plein repos.
Que lui fait la pensée et ses nobles conquêtes?
Elle ne veut encor que du pain et des fêtes,
Et vous verrait périr sur le bûcher en feu,
En tombant à genoux et rendant grâce à Dieu.

GALILÉE.

Et qu'en concluez-vous?

VIVIAN.

Qu'il sied de vous soumettre.

GALILÉE.

Vous aussi, Vivian!

VIVIAN.

Dieu sait, glorieux maître,
Que votre honneur m'est cher, et qu'entre ses suivants
La science me compte au rang des plus fervents.
Si vos soumissions abattaient votre idée,
Si sa victoire était seulement retardée,
Croyez qu'entre elle et vous je n'hésiterais pas;
Pour elle le salut, et pour vous le trépas.
Mais vos leçons l'ont mise en lumière si vive,
Que la nuit n'y peut plus rentrer, quoi qu'il arrive;
Vos disciples nombreux en sont tout éblouis;
Elle rayonnera par eux en tout pays.
Vous pouvez abdiquer, ayant fait une race.
Acceptez le repos et laissez-nous l'audace,
Et comptez que bientôt, passant de main en main,
Votre flambeau fera le tour du genre humain.
Vivez donc; dérobez aux bourreaux leur victime,
Maître; épargnez à Rome un effroyable crime,
Au monde un cri d'horreur, aux vôtres un grand deuil.
Un martyre inutile est un excès d'orgueil,
Et, dans votre révolte ou votre obéissance,
L'amour-propre est en cause et non plus la science.
Mais l'amour-propre même est sauf, et tout l'affront
Est pour ceux devant qui vous courberez le front;
Oui, par ces désaveux, votre unique refuge,
Ce n'est pas l'accusé qu'on flétrit, c'est le juge.
— Voilà ce qu'avec moi disent tous nos amis;

Je m'acquitte envers eux du soin qu'ils m'ont commis;
Voilà ce qu'à genoux, de l'accent le plus tendre,
Nous vous supplions tous, ô maître, de comprendre.

NICCOLINI.

Écoutez-le, seigneur Galilée; il dit bien.
Sur l'honneur, son avis est en tout point le mien;
C'est aussi, c'est celui d'un puissant personnage :
Je reçois du grand-duc message sur message;
Il m'enjoint d'attaquer vôtre endurcissement,
De redoubler d'efforts jusqu'au dernier moment.
De mettre sous vos yeux qu'en pareil cas la peine,
C'est le feu; qu'on le sait d'une source certaine;
Un mot de vous l'allume, un mot de vous l'éteint.
L'heure sonne qui va fixer votre destin;

Il montre les rideaux.

Songez que là se tient le tribunal terrible
Qui rendra, dans une heure, un arrêt inflexible.

LIVIE.

Empêchez-le, mes bons seigneurs, au nom de Dieu!
Qu'on ne condamne pas son pauvre corps au feu!
Pourquoi? D'un grand forfait il est bien incapable;
C'est par simplicité qu'il s'est rendu coupable;
C'est un bonhomme, un vieux rêveur qu'en son chemin
Il faut, comme un enfant, conduire par la main.
Je promets qu'il fera tout ce qu'on veut qu'il fasse.

A Galilée, en lui montrant Niccolini et Vivian.

— N'est-ce pas? — Dites-leur que vous demandez grâce,
Et laissez-vous par eux entièrement régir;
Ils savent mieux que vous comme il vous faut agir.
Chassez-moi le malin esprit qui vous possède,
J'entends l'esprit savant.

Poursuivant Galilée, qui va s'asseoir.

Que Dieu vous soit en aide!
Est-ce que la science arrangera vos os
Tordus et disloqués par le poing des bourreaux?
Vous dérobera-t-elle au bûcher qui s'allume?
Beau dédommagement qu'une gloire posthume!
A quoi vous servira d'avoir enfin raison,
Quand on vous aura fait brûler comme un tison?
Quelque arrêt que sur vous l'avenir doive rendre,
La revanche vient tard à qui n'est plus que cendre.
N'allez pas affronter pour cet appât lointain
Un supplice effroyable, un opprobre certain;
Signez l'acte sauveur auquel on vous convie,
Et soyez une fois sensé dans votre vie.

GALILÉE, avec impatience.

Eh! madame...

ANTONIA.

Ah! cher père; ah! prends pitié de moi!
Je succombe aux douleurs, à l'angoisse, à l'effroi.
Cette exaltation est aujourd'hui calmée,
Qui d'intrépidité me fit paraître armée;
L'épreuve a jeté bas cet héroïsme faux.
Nous n'étions pas alors au pied des échafauds,
Et, regardé de loin, l'éclat du sacrifice
Illuminait la palme et voilait le supplice;
Mais, quand chaque heure apporte un étage au bûcher,
Quand il est là, du doigt que je puis le toucher,

Étendant la main vers les rideaux.

Que de la salle où siége un tribunal barbare
Cette mince barrière à peine me sépare,
La nature reprend ses droits avec fureur;

Je ne suis plus que fille et frissonne d'horreur;
Je ne vois que mon père expirant dans les flammes;
Ce tableau fait de moi la plus lâche des femmes.
Non, non, de ta vertu je n'ai pas hérité;
Non, n'espère de moi nul effort de fierté.
Je me jette, éplorée, à tes pieds que j'embrasse.
Abjure, père, abjure! Achète ainsi ta grâce!
Fais-le pour moi; sois-moi soumis comme autrefois,
Quand, pendue à ton cou, l'enfant dictait ses lois;
Fais-le pour ton tyran, dont la toute-puissance
N'a jamais rencontré ta désobéissance.

Galilée cache sa tête dans ses mains.

Tu ne me réponds pas! ton regard fuit le mien!

Elle se relève et va se jeter dans les bras de Taddeo.

— Je l'aime éperdument; je l'aime, entends-tu bien,
D'une amour sans égale, invincible, inouïe.
M'arracher Taddeo, c'est m'arracher la vie,
Et, quand par tes roideurs tu brises notre hymen,
Tu me frappes à mort, toi-même, de ta main.

GALILÉE, d'un ton de douleur et de reproche.

Oh! ma fille!

Taddeo s'agenouille devant Galilée, ainsi qu'Antonia.

TADDEO, agenouillé.

Cédez! — Devant Dieu que j'atteste,

Montrant Antonia.

Je jure le bonheur de cet être céleste.
Cédez, et bénissez, père, vos deux enfants,
Qui d'un pieux respect ceindront vos cheveux blancs!

VIVIAN, s'agenouillant.

Cédez, maître!

NICCOLINI.

Cédez !

LIVIE.

Êtes-vous donc de pierre,
Que vous ne soyez pas touché de leur prière !

GALILÉE, se levant.

Ah ! vous ne savez pas ce que vous exigez.
Quel principe vital en moi vous égorgez !
Ce qu'on demande est plus que mon sang ; c'est mon âme,
Ma force, ma raison d'être, ma foi, ma flamme.
Chaque vie a son but, et c'est pourquoi l'on vit ;
Tout ploie et croule en nous, dès qu'on nous le ravit.

A Niccolini.

Supposez votre duc détrôné par le pape ;

A Taddeo.

Suppose, Taddeo, qu'Antonia t'échappe ;
Eh bien, le déshonneur du souverain chassé,
Les transports furieux de l'amant remplacé,
Rage, déchirements, honte, angoisses suprêmes,
J'en ressens les effets autant et plus qu'eux-mêmes ;
J'ai comme eux ma maîtresse, et j'ai ma royauté :
La Science ! J'adore à genoux sa beauté,
Et vous pouvez juger de quel coup l'on me tue,
Quand on veut, Dieu puissant, que je la prostitue !
Comment, l'ayant vouée à ce public affront,
Oserai-je paraître et relever le front ?
Et dans quelle impudeur trouverai-je l'audace
D'aborder désormais mes disciples en face ?
« Le voilà, diront-ils, celui qui lâchement
Renia sa croyance et son enseignement,
Et qui, pour prolonger d'un jour son agonie,

Souilla ses cheveux blancs de cette félonie!
Le voilà l'apostat qui, des faveurs d'en haut
Tenant la vérité, vend ce sacré dépôt!
Par la honte attachée au gardien qui déserte
Il détruit tout l'honneur qu'obtint sa découverte.
Va te cacher, vieillard, de qui les derniers ans
Enseignent le parjure infâme aux jeunes gens! »
— Ils parleront ainsi; que pourrai-je répondre

Il montre l'acte d'abjuration.

Devant mon propre seing chargé de me confondre?
Connaissez-vous l'écrit qu'on m'oblige à signer?
Soupçonnez-vous à quoi je me dois résigner?

Lisant l'acte d'abjuration.

« Moi, Galilée... agenouillé devant vous... j'abjure, je maudis et je déteste les erreurs et hérésies susdites... »

Les erreurs! — Ces erreurs sont les secrets sublimes
Que je sus arracher aux célestes abîmes;
C'est l'ère du vrai, c'est l'immortel fondement
Où doit l'Astronomie asseoir son monument.

ANTONIA.

Pauvre père!

VIVIAN.

O tourments, pires que la torture!

GALILÉE.

C'est peu.

Lisant.

« ... et je jure que, si je viens à connaître quelque hérétique, je le dénoncerai à ce saint-office... »

Le délateur complète le parjure.
Fort bien; l'abaissement est encor plus profond;

En fait de déshonneur, ils savent ce qu'ils font!
Ils m'auront présenté la coupe bien remplie,
Et j'aurai bu la honte au moins jusqu'à la lie.

Il froisse la rétractation, et la jette sur une table près de laquelle il s'assied.

ANTONIA, à Galilée.

Courage! Songe à nous, pendant que tu liras.

A part.

Oh! je suis sur le point de crier : « Ne lis pas! »
— Mais le bûcher!

TADDEO, à Galilée.

Courage! Un jour, notre tendresse
Vous paîra longuement cet instant de détresse.

GALILÉE, se levant.

Qu'ai-je donc fait, grand Dieu! pour être ainsi traité?
N'est-ce pas une chose étrange, en vérité,
Qu'il faille que toujours on insulte, on diffame,
On poursuive à grands cris, par le fer, par la flamme,
On traque étroitement, comme un loup enragé,
Comme un affreux brigand d'homicides chargé,
L'homme qui, travaillant à la grandeur humaine,
Veut de l'intelligence élargir le domaine,
Et que des êtres doux et bons soient plus haïs,
Pour avoir par leur œuvre honoré leur pays,
Lui donnant leurs labeurs, leurs veilles, leurs fatigues,
Qu'un ennemi public en ses noires intrigues!
Insensé! quand il est commode et fructueux
D'envisager le faux d'un œil respectueux!

S'asseyant.

Que vous l'entendez mieux, natures routinières,
Qui des traditions habitez les ornières,

O médiocrités, toujours riches d'amis,
Doctes commentateurs des systèmes admis,
Pédants, qui dans un livre étudiez les mondes,
Et pour qui les erreurs sont en profits fécondes!

Se levant et allant vers Niccolini et Vivian.

— Soyez contents, amis! Oui, je commence à voir
Que deux et deux font cinq, et que le blanc est noir;
Je dirai désormais ce qu'on voudra; j'avoue
Que le Soleil est plat et grand comme une roue,
Que la Lune en son plein est un visage rond,
Où l'on voit clairement l'œil, la bouche et le front,
Et tient pour troublant l'ordre, empoisonnant les âmes,
Quiconque sur ce point se rit des bonnes femmes.
Soyez contents; c'est fait : le savant a vécu.
Il fut un Galilée, un homme convaincu;
Qu'en reste-t-il? Ce corps qui s'affaisse et se courbe,
Lampe éteinte, ressort détendu, langue fourbe.

Tombant à genoux.

Dieu, qui lis dans mon âme, et qui vois mes combats,
Tu sais que le bûcher ne m'épouvante pas,
Et que, si pour ta gloire il faut que je périsse,
J'irai sans chanceler au-devant du supplice;
Mais, contre les bourreaux solide et triomphant,
Je suis faible et vaincu sous les pleurs d'une enfant,
Et, par ces prompts retours que la nature opère,
Je cherche le héros et ne trouve qu'un père.
— Tu le sais, ô mon Dieu, j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais quoi! par certains chocs tout courage est rompu;
L'homme, qui se soutient tant que ton bras le mène,
Ne peut aller plus loin, seul, que la force humaine.
Donne-moi donc, seigneur, la puissance qu'il faut
Pour dompter la nature et vaincre son assaut,

Ou bien pardonne-moi si, faible créature,
Les pleurs de mon enfant me forcent au parjure.

SCÈNE II.

LES MÊMES,
L'INQUISITEUR COMMISSAIRE DU SAINT-OFFICE;
MOINES, escortant l'inquisiteur.

L'INQUISITEUR, à Galilée.

En te quittant, j'ai dit : « Au revoir! » — Me voici.
L'entretien précédent doit se conclure ici,
Et ta contrition ou ton impénitence
Du tribunal sacré va régler la sentence.

Il voit la formule d'abjuration posée sur la table.— La montrant à Galilée.

Abjures-tu?

GALILÉE.

J'abjure.

L'inquisiteur ordonne, d'un geste, à Galilée de signer l'abjuration ; Galilée signe; Antonia se précipite sur les mains de son père, et les couvre de baisers.

L'INQUISITEUR, à quelques-uns des moines, en étendant la main vers les rideaux.

Ouvrez!

A d'autres moines.

Et vous, allez
Ouvrir la grande porte aux chrétiens rassemblés!
Que tout le monde assiste au triomphe de Rome!

VIVIAN, à part, et pendant que le peuple commence à entrer.

Oui, venez voir comment elle traite un grand homme!

Par-devant l'avenir voyez-la se charger
D'un blâme dont mille ans ne pourront la purger!

Les rideaux s'ouvrent. — On voit la grande salle où siége le saint-office.

SCÈNE III.

Le tribunal de l'inquisition. — Les inquisiteurs sont assis, autour d'une table longue, sur une estrade au fond du théâtre. — Au-dessous, le public, contenu, à droite et à gauche, par des barrières; — au milieu, la salle vide.

GASPARD BORGIA; FRÈRE FÉLIX CENTINO, dit D'ASCOLI; GUIDO BENTIVOGLIO; FRÈRE DIDIER SCAGLIA, dit DE CRÉMONE; FRÈRE ANTOINE BARBERINO, dit DE SAINT-ONUPHRE; LOUIS ZACCHIA, dit DE SAINT-SIXTE; BERLINGERO GESSIO; FABRICE DE SAINT-LAURENT-AU-PAIN; VEROSPI, dit LE PRÊTRE; FRANÇOIS BARBERINO; MARTIN GINETTI; INQUISITEURS. — GALILÉE, TADDEO, VIVIAN, NICCOLINI, POMPÉE, ANTONIA, LIVIE.

ÉTUDIANTS DE FLORENCE, PEUPLE DE ROME, ETC. — Taddeo, Vivian, Niccolini, Pompée, Antonia, Livie, sont mêlés au peuple dans l'espace fermé par les barrières. — Galilée est au milieu de la salle, seul avec l'Inquisiteur.

L'Inquisiteur fait un signe à deux moines, qui s'approchent de Galilée et lui ôtent son pourpoint.

GALILÉE.

Adieu, travaux! adieu, magnifiques conquêtes!
Adieu, les beaux élans, la pensée et ses fêtes,
Coups d'ailes du génie, essors qui m'emportiez,
Presque dieu, repoussant la terre de mes pieds,
Illuminé d'éclairs, ivre de découvertes,

Dans les immensités que je m'étais ouvertes!
Adieu, rêves, espoirs, gloire! Adieu sans retour,
Œuvre de cinquante ans, brisée en un seul jour!

L'INQUISITEUR, à Galilée.

Suis-moi.

Il conduit Galilée au pied du tribunal, puis il monte vers le président, et lui remet l'acte d'abjuration.

POMPÉE, dans l'auditoire, écartant ses voisins.

Laissez-moi voir, bonnes gens!

VIVIAN.

Vous, à Rome,
Seigneur Pompée!

POMPÉE, se frottant les mains.

Eh! oui. — C'est un beau jour, jeune homme!
— Je puis mourir en paix; Aristote est vengé.

VIVIAN, avec un geste de menace qui n'est pas vu de Pompée.

Nous nous retrouverons, vieil oison enragé!

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL, à Galilée.

Approche. — Dis ton nom, le lieu de ta naissance.

GALILÉE.

Mon nom est Galilée, et mon pays, Florence.

LE PRÉSIDENT.

Dis ton âge.

GALILÉE.

Soixante et dix ans.

LE PRÉSIDENT.

Ton état?

GALILÉE.

Philosophe.

POMPÉE, dans l'auditoire.

Tu mens! Sophiste! scélérat!

LE PRÉSIDENT.

Ne professes-tu pas?

GALILÉE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

D'après quels systèmes?

GALILÉE.

D'après les faits. Je dis : « Observez par vous-mêmes;
Laissez les vieux cahiers; sous ses aspects divers
Contemplez la nature, et lisez l'univers. »

LE PRÉSIDENT, montrant un livre à Galilée.

Ce livre auquel s'attache une odieuse vogue,
Fait à Florence, ayant pour titre : *Dialogue*
De trois amis, touchant le système des cieux,
En connais-tu l'auteur?

GALILÉE.

Il est devant vos yeux.

POMPÉE, dans l'auditoire.

Je l'ai réfuté, moi, foudroyé, mis en pièces,
Ce livre infâme.

VIVIAN.

Paix! triple sot!

LE PRÉSIDENT.

Tu confesses
Avoir développé la thèse absurde en soi,

Fausse en philosophie, erronée en la foi,
Que la Terre, d'un cours contraire à l'Écriture,
Tourne autour du Soleil, centre de la nature?

GALILÉE.

Je le confesse.

LE PRÉSIDENT.

On vient de nous dire, pourtant,
Que la grâce est entrée en ton cœur repentant,
Si bien que tu maudis, à cette heure, et détestes,
Et promets d'abjurer ces doctrines funestes.
— Est-il vrai, Galilée?

Hésitation de Galilée.

ANTONIA, du milieu de l'auditoire, tendant les mains vers son père, et emportée par son émotion.

Oui!

GALILÉE.

C'est la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Sois donc jugé, pécheur, avec bénignité.

Il lit la sentence.

Nous, inquisiteurs généraux contre le crime d'hérésie dans toute la république chrétienne, spécialement délégués par le saint-siége;

Attendu que toi, Galilée, de Florence, âgé de soixante et dix ans, tu as été dénoncé au saint-office, comme tenant pour vraie cette doctrine : que le Soleil est au centre du monde et ne se meut pas d'orient en occident; que la Terre se meut et n'est pas le centre du monde, ce qui est une proposition absurde et fausse en philosophie, et formellement hérétique en tant qu'expressément contraire à l'Écriture sainte;

Attendu que, l'an dernier, parut à Florence un livre intitulé *Dialogues*, dont tu te reconnais l'auteur, et dans lequel tu as soutenu la susdite opinion, quoique en feignant de ne la regarder que comme probable, ce qui est également une très-grave erreur, puisqu'une opinion ne saurait être probable en aucune manière, quand elle a été déclarée contraire à l'Écriture sainte;

Par ces motifs, ayant vu et mûrement considéré les mérites de ta cause, en même temps que tes aveux et promesses de rétractation, nous disons, jugeons et déclarons que toi, Galilée, tu t'es rendu véhémentement suspect d'hérésie, en ce que tu as cru et soutenu les susdites doctrines; que tu as conséquemment encouru toutes les peines édictées et promulguées par les sacrés canons; desquelles peines il nous plaît de t'absoudre, à la condition que, d'un cœur sincère et d'une foi sans arrière-pensée, tu abjureras, maudiras et détesteras tes erreurs et hérésies, selon la formule que nous t'imposons.

Et, afin que ta pernicieuse erreur et ta grande transgression ne demeurent pas impunies, nous décrétons que le livre des *Dialogues* de Galilée soit prohibé par un édit public, et nous te condamnons à la prison de notre saint-office, nous réservant le pouvoir de diminuer, changer ou supprimer tout ou partie de cette punition.

POMPÉE, s'en allant désespéré.

Plus de bûcher! — Tout est perdu, si l'on ne brûle.

LE PRÉSIDENT, tendant l'acte d'abjuration à Galilée.

A genoux, Galilée! et lis cette formule.

Un huissier prend l'acte de la main du président et le porte à Galilée.

GALILÉE, lisant à genoux.

Moi, Galilée, traduit personnellement en jugement et agenouillé devant Vos éminentissimes et révérendissimes

Seigneuries, d'un cœur sincère et d'une foi sans arrière-pensée, j'abjure, je maudis et je déteste les erreurs et hérésies susnommées, et je jure qu'à l'avenir jamais je ne dirai ou n'affirmerai, verbalement ou par écrit, rien qui puisse motiver contre moi un pareil soupçon, et que, si je viens à connaître quelque hérétique ou suspect d'hérésie, je le...

Il s'arrête, comme ne pouvant continuer; il poursuit cependant, après un regard jeté sur sa fille.

... Je le dénoncerai à ce saint-office ou à l'inquisiteur du lieu où je me trouverai.

Que s'il m'arrive jamais, Dieu m'en garde! de contrevenir par quelques-unes de mes paroles à ces promesses, protestations et serments, je me soumets à toutes les peines et à tous les supplices qui ont été décrétés et promulgués par les sacrés canons; et qu'ainsi Dieu me soit en aide!

LE PRÉSIDENT, à Galilée.

La prison qu'on t'assigne est un cloître à Livourne.

ANTONIA, se jetant dans les bras de Galilée.

Va, nous t'y suivrons, père.

GALILÉE, à part, en se relevant et en frappant du pied la terre.

Et pourtant elle tourne!

FIN DE GALILÉE.

MOLIÈRE A VIENNE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

REPRÉSENTÉE

A VIENNE, LE 9 OCTOBRE 1851.

MOLIÈRE A VIENNE

En sortant de Vienne au nord, on suit un chemin bordé tour à tour de murs, de pierres sèches et de haies de buis. Par-dessus les murs et les haies, le regard découvre des jardins, des prés plantés d'arbres pareils à des vergers, des fermes blanchies à la chaux, aux toits de tuiles rouges. On monte une côte; on s'arrête devant une maison isolée.

Rien de modeste comme l'aspect de cette maison. Elle est petite, à un seul étage, assombrie par un couvert de tilleuls. Mais quelle admirable situation! A droite, un bouquet de bois couronne la colline; à gauche, entre deux montagnes, dans le lointain, le Rhône apparaît comme un ruban d'argent sur un fond bleu. La campagne est pleine de ruines et de souvenirs. C'est dans ce coin de la Gaule latine que Ponce-Pilate est venu mourir et l'on y voit son tombeau; un peu plus loin, un pan d'aqueduc s'effondre sous les feuilles; les pierres portent des inscriptions en chiffres romains; dans les champs, les laboureurs trou-

vent des médailles; dans les vergers, les abeilles murmurent comme au temps de Virgile.

Cette maison isolée s'appelle Mont-Salomon. Ponsard y est né; il y a écrit *Lucrèce* et *Molière à Vienne*. Chaque année, il venait y passer l'automne auprès de sa mère.

Au mois d'octobre 1851, la troupe du théâtre de Grenoble donnait des représentations à Vienne. Les directeurs, MM. Padrès et Viallard, apprenant la présence de Ponsard dans sa ville natale, eurent la pensée de monter une de ses tragédies, *Charlotte Corday*.

Ils trouvèrent le poëte à Mont-Salomon et lui firent part de leur intention. Ponsard, effrayé, leur demanda un peu de temps pour réfléchir. Le meilleur et le plus obligeant des hommes, il était aussi le plus exigeant lorsqu'il s'agissait de l'interprétation de ses pièces : « Une tragédie! à Vienne! par la troupe de Grenoble! Non, jamais je ne consentirai à cela! »

Et cependant comment répondre par un refus à la bonne volonté des directeurs de théâtre? Il pria son ami Alphonse Timon de lui servir d'intermédiaire auprès d'eux. — S'ils voulaient renoncer à la tragédie, Ponsard leur donnerait une petite pièce inédite dont l'action se passerait à Vienne.

Les directeurs acceptèrent avec empressement.

Ponsard adorait Molière et savait par cœur tout ce qui a trait à la vie du grand poëte comique. Il se souvint d'un passage de la *Vie de Pierre de Boissat*, de l'Académie française, écrite en latin par Nicolas Chorier :

« Jean-Baptiste Molière, y était-il dit, acteur distingué et auteur de comédies, était venu à Vienne. Boissat lui témoignait beaucoup d'estime. Il n'allait pas, comme certaines gens qui affectaient une sotte et orgueilleuse austérité, disant du mal de lui. Quelque pièce que Molière dût jouer, Boissat voulait se trouver au rang des spectateurs. Il voulait aussi que cet homme distingué dans son art prît place à sa table. Il lui donnait d'excellents repas et ne faisait point comme font certains fanatiques, ne le mettait point au rang des impies et des scélérats, quoiqu'il fût excommunié... »

Les représentations auxquelles assistait Pierre de Boissat avaient eu lieu en 1651; et, cette année-là précisément, un grand seigneur viennois, le comte de Maugiron, avait reçu dans son château d'Ampuis la visite du prince de Conti, le condisciple et le premier protecteur de Molière.

Quel plus charmant sujet trouver pour une pièce locale? Les originaux d'une petite ville de province au XVII[e] siècle, et, parcourant avec sa troupe les campagnes du Rhône, le jeune homme de génie qui devait être l'auteur du *Misanthrope!*

Il a trente ans et la charrette
Où vagit son art nouveau-né,
Par un clair jour d'avril s'arrête
Sur un coteau du Dauphiné.

Ce coteau du Dauphiné, c'était peut-être Mont-Salomon.

Et Ponsard écrivit sur la première page d'un de ces cahiers reliés qu'il portait toujours avec lui :

MOLIÈRE A VIENNE

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

La pièce fut composée en quatre jours, recopiée, distribuée et répétée en huit.

La première représentation eut lieu le 9 octobre 1851.

Le *Moniteur viennois* nous a conservé la distribution des rôles. Les artistes de MM. Padrès et Viallard, pour être moins illustres que ceux de Molière, n'en jouèrent pas moins avec beaucoup de talent et contribuèrent pour leur part au grand succès de la comédie de Ponsard.

Le *Moniteur viennois* et le *Journal de Vienne* publièrent la pièce, qui parut aussi en brochure, mais tirée à un nombre d'exemplaires très-restreint.

Quelques-uns des amis de Ponsard trouvèrent que *Molière à Vienne* n'avait pas l'importance nécessaire pour prendre place dans son Œuvre complète. Mais d'autres — et les plus autorisés — ne furent pas de cet avis. Lorsqu'en 1860 le Vaudeville joua *Ce qui plaît aux femmes,* le commanditaire du théâtre, M. Félix Solar, et le directeur, M. Louis Lurine, demandèrent à Ponsard sa comédie de *Molière.* Ponsard répondit que, selon lui, cette pièce devait être jouée dans une des représentations d'anniversaire que donnent la Comédie-Française et l'Odéon. Le poëte,

du reste, jugeait *Molière à Vienne* digne de figurer dans son œuvre, et ce motif nous a suffi pour donner cette comédie à la suite de ses grandes pièces, en compagnie des vers de sa jeunesse, recueillis par une main pieuse.

L'ÉDITEUR.

PERSONNAGES.	ACTEURS QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES.
MOLIÈRE.	MM. DUVAL.
DUPARC.	MOUTIER.
BÉJART aîné.	BOSCOT.
Mlle DE BRIE.	Mlles FLORENTIN.
Mlle MADELEINE BÉJART.	ROUÈDE.
ALAIN, garçon d'auberge.	MM. DELORME.
LE COMTE DE MAUGIRON.	ANTHIOME.
LE MARQUIS DE MAUBEC.	LARMET.
ANGÉLIQUE.	Mlle BOULANGEOT.
BELLEROSE.	MM. DUBARRY.
M. DIMANCHE.	MASSON.

La scène est à Vienne, en 1651.

MOLIÈRE A VIENNE

ACTE PREMIER.

Une salle d'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE, DUPARC, BÉJART aîné,
MADEMOISELLE DE BRIE,
MADEMOISELLE MADELEINE BÉJART.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ah! voici M. Poquelin.

MOLIÈRE, entrant.

M. Molière, s'il vous plaît, mademoiselle; vous oubliez toujours que, depuis le mois passé, je ne m'appelle plus que Molière.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Pardonnez-moi; le nom sous lequel je vous ai d'abord connu me revient malgré moi à la bouche. J'y prendrai garde une autre fois, mon cher monsieur Poq... mon cher monsieur Molière.

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est sûr que Poquelin ne sonnait pas agréablement à l'oreille; vous avez bien fait de vous débaptiser.

MOLIÈRE.

Ce n'est pas pour cette raison. Je n'aurais jamais quitté le vrai nom de mes pères, quel qu'il fût, si ma famille n'avait pas été humiliée de le voir porté par un comédien. J'ai donc pris un nom qui n'appartînt à personne, afin que personne n'eût à rougir de s'appeler comme moi.

MADEMOISELLE BÉJART.

Voilà de plaisantes gens avec leur humiliation! Est-ce qu'il y a rien de honteux dans ce que nous faisons? Sommes-nous des personnes déshonnêtes, et ne valons-nous pas bien tous les Poquelins et toutes les Poquelines? Un beau nom, vraiment, pour en être si jaloux!

MOLIÈRE.

Eh la la! ne nous emportons pas. (A mademoiselle de Brie.) Eh bien, mademoiselle, que dites-vous de la journée d'hier?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je dis que je suis charmée du goût des Viennois; ce sont des gens d'esprit, et je ne m'attendais pas à trouver d'aussi bons juges dans une petite ville.

MOLIÈRE, riant.

Ce sont de bons juges parce qu'ils vous ont fort applaudie.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Eh! mon Dieu, oui. Les comédiens sont comme les autres hommes; nous admirons le goût de ceux qui admi-

rent notre talent, et un applaudissement est toujours spirituel.

MOLIÈRE.

Cela est vrai, et, d'ailleurs, les applaudissements étaient mérités, car vous avez joué votre rôle à merveille. Ce n'est pas comme M. Duparc, qui avait des distractions.

DUPARC.

Je l'avoue; c'est que je regardais les spectatrices.

MOLIÈRE.

Ah! ah!

DUPARC.

Une surtout, une petite blonde de dix-huit ans environ, fraîche comme une rose, jolie comme les Amours, l'œil vif, l'air espiègle et mutin, qui prenait tant d'intérêt à la comédie, qu'on lisait ses émotions sur son visage; et quand Léandre, que vous représentiez, a fini par épouser Lucinde, elle n'a pu s'empêcher de battre des mains avec joie, ce dont elle a rougi ensuite, le plus gracieusement du monde.

MOLIÈRE.

Puisque les Viennois nous ont bien accueillis, il s'agi de les divertir encore. — Voyons, que jouerons-nou demain?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je suis d'avis que vous donniez *les Docteurs rivaux*.

MADEMOISELLE BÉJART.

Moi, je préfère *le Docteur amoureux*.

BÉJART aîné.

Si vous m'en croyez, vous jouerez *la Jalousie de Barbouillé*; c'est une pièce très-réjouissante.

DUPARC.

Point du tout; si vous voulez quelque chose de tout à fait galant et spirituel, jouez *le Médecin volant*.

MOLIÈRE.

Messieurs, mettons-nous d'accord, s'il vous plaît; laquelle de ces pièces faut-il choisir?

MADEMOISELLE DE BRIE, MADEMOISELLE BÉJART, DUPARC, BÉJART aîné, parlant tous à la fois.

Les Docteurs rivaux! — le Docteur amoureux! — la Jalousie de Barbouillé! — le Médecin volant!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALAIN.

ALAIN, à Molière.

Monsieur le comédien...

MOLIÈRE.

Quoi?

ALAIN.

Il y a de beaux messieurs qui veulent vous parler.

MOLIÈRE.

Dis-leur d'entrer.

ALAIN, restant à la même place et regardant curieusement Molière et les autres.

Je voudrais bien leur voir faire leurs tours de force.

MOLIÈRE.

Eh bien, que fais-tu là?

ALAIN, s'en allant, puis s'arrêtant en route.

Monsieur le comédien !

MOLIÈRE.

Quoi encore ?

ALAIN.

Est-ce vrai que vous avalez des étoupes enflammées ?

MOLIÈRE.

Veux-tu t'en aller, imbécile.

Alain sort.

DUPARC, à Molière.

Nous vous laissons avec vos visiteurs. A tantôt !

Tous sortent excepté Molière.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, LE COMTE DE MAUGIRON,
LE MARQUIS DE MAUBEC.

LE COMTE.

Monsieur Molière, j'ai l'honneur de vous saluer.

MOLIÈRE.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.

LE COMTE.

J'assistais au spectacle d'hier, et j'ai été si content de votre manière de jouer, que j'ai voulu vous exprimer en personne toute ma satisfaction.

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites.

LE COMTE.

Est-ce vous, monsieur, qui êtes l'auteur de cette comédie du *Maître d'école?*

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, c'est moi qui l'ai composée.

LE COMTE, lui présentant la main.

Touchez là, monsieur; voilà de la franche gaieté, et je n'ai jamais tant ri de ma vie.

MOLIÈRE.

Monsieur...

LE COMTE.

Votre style est naturel, vos caractères sont bien observés; il y a dans cette petite pièce une vérité de dialogue, une connaissance du cœur humain, et une façon vive de saisir le ridicule, qui annoncent un auteur comique de premier ordre.

MOLIÈRE.

Monsieur, vous me rendez confus. Je sais très-bien que je ne compose que des farces, et je ne suis pas si orgueilleux que de viser jusqu'à la comédie.

LE COMTE.

Ayez meilleure opinion de vous-même. J'ai vu à Paris, à l'hôtel de Bourgogne, des comédies qu'on élève bien haut, et qui ne valent pas ce que vous appelez des farces. Les personnages des auteurs en vogue ont un langage tantôt grossier, tantôt emphatique; leur comique n'est que du grotesque; ils se donnent mille peines pour faire rire et n'y réussissent pas, parce qu'on y sent l'effort; leurs sentiments sont faux, leurs expressions outrées et

leurs aventures impossibles; enfin, ils étonnent et n'amusent point; au lieu que vous, monsieur, vous ne sortez presque jamais de la nature et de la vérité; vous faites plus rire par une réponse naïve, telle que l'amène la situation, que vos rivaux par les mots les plus burlesques. Voilà ce que j'aime; vous êtes dans la bonne voie, et je vous prédis que vous irez loin.

MOLIÈRE.

Hélas! monsieur, où voulez-vous que j'aille? je ne serai jamais qu'un pauvre comédien ambulant, errant de village en village, jouant dans les granges, gagnant sa vie comme il peut, et obligé, pour vivre, de donner dans les bouffonneries.

LE COMTE.

Ne vous découragez pas; les circonstances ne sauraient manquer à l'homme supérieur et vous verrez que je suis bon prophète.

MOLIÈRE, s'animant.

Oh! si j'étais riche et maître de mon temps! si j'avais le loisir de travailler! Oui j'ai eu quelquefois des idées ambitieuses; j'ai été poursuivi par des visions qui me donnaient la fièvre; je voyais — vous allez rire de ma folie! — je voyais dans mes rêves une salle immense remplie de tout ce que Paris et Versailles renferment d'illustres personnages; les plus belles femmes de la cour se pressaient dans les loges; j'entendais dire autour de moi que la Comédie était trouvée, et que la France n'avait plus rien à envier aux Grecs et aux Latins; le roi lui-même daignait témoigner son approbation. J'imaginais des plans simplement conçus, où l'action naissait du développement des passions, et se déroulait, sans incidents

compliqués, par la seule logique des choses et par le contraste des caractères. Je plongeais dans l'esprit humain; j'en tirais ses vanités, ses hypocrisies, son égoïsme, ses instincts, bons ou mauvais, de tous les lieux et de tous les temps. Et quelle variété de sujets! L'avare dont le cœur séché ne bat plus que pour sa cassette; le dévot qui va tout doucement par le chemin du ciel à la fortune et aux dignités mondaines; l'ami qui vous encense dans la prospérité et vous accable dans la disgrâce; l'honnête homme qui a pour le vice des haines vigoureuses, et les amants qui babillent sans fin, et leurs brouilles suivies d'un doux raccommodement, et la jeune fille ingénue, et la femme vertueuse sans pruderie, et le jargon des précieuses, la vanité des bourgeois, l'impertinence des marquis, la présomption des méchants écrivains, leur style ridiculement figuré, leur ligue furieuse contre le talent véritable, les sottes pâmoisons de leurs admiratrices! tout cela vivait, s'agitait, se heurtait dans mon cerveau; c'était un monde dont j'étais le créateur; je le peuplais de personnages divers et doués, chacun, de sa physionomie propre; je les animais d'une existence si puissante, que mes créations prenaient un corps à mes yeux et je me trouvais au milieu d'elles comme avec des êtres connus. Comme elles se pressaient! comme elles m'appelaient! Laquelle choisir dans ce tumulte? laquelle féconder la première? J'aurais voulu me multiplier pour être tout à toutes en même temps; j'avais peur de mourir avant d'avoir achevé mon œuvre. — Oui, c'étaient de beaux rêves! mais à quoi bon, sinon à me dégoûter de la réalité, et quel rapport y a-t-il entre ce que je fais et ce que j'aurais voulu faire?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ALAIN, entrant une lettre à la main.

ALAIN.

Monsieur le comédien, c'est une lettre pour vous.

MOLIÈRE, prenant la lettre.

Qui est-ce qui te l'a remise?

ALAIN.

Un homme à cheval, avec de grandes bottes et un habit tout galonné; il a dit comme cela qu'il attendait la réponse.

Alain sort.

LE COMTE.

Lisez, monsieur. Nous ne sommes pas là pour vous gêner en rien.

Molière lit la lettre dans un coin.

LE MARQUIS, au comte, sur le devant du théâtre.

En vérité, comte, je ne vous savais pas si plaisant. N'avez-vous point de scrupule de tourner la tête à ce pauvre homme, qui prend au sérieux vos railleries?

LE COMTE.

Je ne raille point; j'ai parlé en toute sincérité.

LE MARQUIS.

Quoi! tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

LE MARQUIS.

Vous pensez ce que vous lui avez dit de flatteur?

LE COMTE.

Assurément.

LE MARQUIS.

Vous estimez que *le Maître d'école* est une bonne pièce !

LE COMTE.

C'est l'œuvre d'un homme qui fera de bonnes pièces.

MOLIÈRE, après avoir lu la lettre, s'approchant d'une table sur laquelle sont des papiers et une écritoire, au fond du théâtre.

Vous permettez que je réponde?

LE COMTE.

Faites à votre aise ; nous avons tout le loisir d'attendre.

LE MARQUIS, au comte.

Vous m'étonnez singulièrement; je me demande par où cette comédie a pu vous plaire. Pour moi, je n'y ai vu que des marchands, des rustres et de petites gens, qui tenaient les propos les plus vulgaires, comme en tiennent ceux de leur espèce. Le dialogue m'a paru du dernier bourgeois ; on y chercherait en vain quelque chose de fin et de galant, quelque trace du beau style, quelque repartie qui vous surprenne par un tour rare et inattendu ; tous les jours, on entend, dans la vie ordinaire, les mêmes choses, dites de la même manière, et c'est là un mince régal pour des oreilles accoutumées aux délicatesses dont la bonne compagnie assaisonne ses conversations.

LE COMTE.

Vous êtes jeune, mon cher marquis, et je comprends que vous donniez dans les raffinements de l'hôtel de Rambouillet et des ruelles du beau monde. Vous senti-

rez un jour combien cette affectation, ces pointes, cette recherche sont de mauvais goût, et vous ne vous laisserez plus prendre à ce charlatanisme. Ce sont les esprits médiocres qui cachent leur pauvreté sous les faux brillants et les colifichets ; c'est quand on manque d'idées qu'on a recours aux figures; il est plus facile de faire divaguer Cyrus et Mandane pendant des heures entières, d'entasser les déclamations pompeuses, et de pousser le précieux jusqu'aux dernières subtilités, que de trouver un seul mot venu du cœur, comme la passion en inspire quelquefois au plus humble paysan. Vous reprochez à Molière d'être vrai; voilà justement ce qui fait sa force et son originalité; s'il vous éblouissait par des répliques spirituelles, les répliques seraient fausses; c'est parce qu'il a profondément observé les hommes, qu'il les fait parler comme ils ont dû parler; et ne voyez-vous pas qu'il faut une grande vigueur de talent pour atteindre à cette parfaite imitation de la nature? Peu importe qu'il ne mette en scène que de petites gens; le cœur est le même dans toutes les classes, les ridicules ne diffèrent pas beaucoup, et je me trompe fort, ou, quand il en viendra aux marquis, il ne sera pas plus embarrassé de les bien représenter que de peindre de simples bourgeois.

LE MARQUIS.

Soit; mais les gens de qualité et les personnes délicates n'iront pas à ses représentations.

LE COMTE.

Tant mieux, parbleu! Au risque de vous étonner de plus en plus, je vous dirai que le meilleur public est celui des gens de rien, comme vous les appelez; ils jugent naïvement, ils se laissent aller à leurs impres-

sions, et l'instinct n'est pas corrompu chez eux par la prétention et le faux savoir.

MOLIÈRE, qui est sorti un moment pour porter au messager la réponse qu'il vient d'écrire, rentrant et s'adressant au comte.

Je vous prie de m'excuser, monsieur. La lettre était de Son Altesse le prince de Conti, dont j'ai été le condisciple, et qui m'honore de sa protection; il daigne m'annoncer que ma troupe est autorisée à s'intituler : *Troupe de Monsieur;* il espère nous fournir bientôt l'occasion de nous signaler devant Leurs Majestés. C'est une nouvelle qui me transporte d'ardeur et de reconnaissance, et vous m'en voyez tout radieux.

LE COMTE.

Recevez mes sincères félicitations, mon cher monsieur Molière; je suis charmé qu'une partie de mes prédictions soit si vite accomplie. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et je vous rends à vos affaires. Outre les compliments que je vous apportais, ma visite avait un but intéressé. — Je suis le comte de Maugiron, lieutenant du roi, en Dauphiné...

MOLIÈRE, saluant le comte.

Monseigneur...

LE COMTE.

J'attends plusieurs hôtes dans mon château d'Ampuis, entre autres votre protecteur, le prince de Conti, qui passe par Vienne en se rendant aux états de Languedoc. Comme je veux les recevoir le mieux possible, j'ai compté sur vous et sur votre troupe pour m'aider à les divertir, et j'ai lieu maintenant d'espérer que le désir de voir et de remercier votre illustre condisciple vous rendra favorable à mes vues.

MOLIÈRE.

Monseigneur, je suis tout à votre disposition; je tâcherai de contribuer de mon mieux aux plaisirs de cette noble compagnie.

LE COMTE.

Voilà qui va donc à merveille; je vous avertirai quand le moment sera venu. — Adieu, monsieur Molière; faites état de moi comme d'un de vos amis, et souvenez-vous de m'employer, dès que l'occasion se présentera.

MOLIÈRE, reconduisant le comte.

Je vous rends grâces, monseigneur; ce que vous m'avez dit me touche infiniment...

DUPARC, conduisant Angélique.

Rassurez-vous, mademoiselle. (A Molière, qui rentre après avoir reconduit le comte.) Monsieur, voici une demoiselle qui désire causer avec vous.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, DUPARC, ANGÉLIQUE.

MOLIÈRE.

Avec moi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE, avec émotion.

Oui..., monsieur.

DUPARC, bas, à Molière.

C'est la jeune fille qui était au spectacle; celle dont je vous parlais tout à l'heure.

MOLIÈRE, *à Angélique.*

Que puis-je faire pour vous servir?

ANGÉLIQUE.

Monsieur..., je... En vérité, c'est une démarche bien singulière.

MOLIÈRE.

Parlez librement, mademoiselle; je serais ravi de vous obliger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je... je voudrais vous parler à vous seul.

MOLIÈRE.

Veuillez donc vous retirer un moment, monsieur Duparc.

DUPARC, *se retirant.*

Morbleu! ce Molière est bien heureux! quel morceau friand!

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, ANGÉLIQUE.

MOLIÈRE.

Maintenant, mademoiselle, nous sommes seuls et je vous supplie de n'avoir aucune crainte.

ANGÉLIQUE, *se rassurant.*

Monsieur, voici ce que c'est : mon père veut me marier.

MOLIÈRE.

Il n'y a point de mal à cela, et je voudrais bien être à la place de votre futur.

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur, celui que mon père a choisi ne me convient pas, à moi.

MOLIÈRE.

C'est bien différent.

ANGÉLIQUE.

Il est laid.

MOLIÈRE.

Ah! ah!

ANGÉLIQUE.

Sot.

MOLIÈRE.

Oh! oh!

ANGÉLIQUE.

Maussade, ennuyeux, ridicule, impertinent, mal tourné, mal ajusté, et il porte des habits trop courts pour sa personne.

MOLIÈRE.

Certes, ce sont de vilains défauts, et, s'il porte des habits trop courts, il ne saurait faire un bon mari.

ANGÉLIQUE.

Et puis son père est apothicaire; il sera apothicaire comme son père, et je n'aime pas les apothicaires.

MOLIÈRE.

Ni moi non plus.

ANGÉLIQUE.

Au lieu que le sergent Bellerose...

MOLIÈRE.

Ah! il y a un sergent Bellerose?

ANGÉLIQUE.

Est beau, bien fait, aimable, poli, galant.

MOLIÈRE.

En vérité!

ANGÉLIQUE.

Il a une physionomie avenante, une tournure martiale, des moustaches retroussées, des manières on ne peut plus honnêtes. Il jure un peu, mais un sergent n'est pas une demoiselle; ses habits de soldat lui vont le mieux du monde; enfin, il a toutes les qualités qu'on peut avoir.

MOLIÈRE.

A la bonne heure! Mais il paraît que votre père ne le voit pas du même œil que vous?

ANGÉLIQUE.

Hélas! non; parce que le sergent Bellerose est pauvre et n'a que sa solde pour vivre.

MOLIÈRE.

Cela est fâcheux.

ANGÉLIQUE.

Mais il est si aimable! Il sait dire de si jolies choses! On ne se lasse jamais de les entendre.

MOLIÈRE.

Et, sans doute, l'autre est riche?... l'autre, le laid, celui qui ne sait pas dire de si jolies choses.

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu, oui, et mon père veut me le faire épouser pour ses écus.

MOLIÈRE.

Ah! les écus sont bien éloquents.

ANGÉLIQUE.

Eh! que m'importe qu'il soit riche, si je ne l'aime pas? puisque c'est moi qui me marie, n'est-ce pas mon goût qu'il faut consulter? Ne faut-il pas s'aimer pour vivre ensemble? Peut-on rien imaginer de plus triste que d'être enchaînée jusqu'à la mort à un homme pour qui l'on n'a aucune inclination? Contentement passe richesse; et, s'il est vrai que le bonheur de toute la vie dépend du choix d'un mari, on doit le choisir pour lui-même et non pour ses écus.

MOLIÈRE.

C'est bien raisonné; mais les choses ne vont pas ainsi. Les pères et les filles ne sont jamais d'accord. Les filles veulent des maris qui leur plaisent, et les pères veulent des gendres riches.

ANGÉLIQUE.

Et qui a raison, selon vous, des pères ou des filles?

MOLIÈRE.

Les filles, assurément; car elles suivent la loi de la nature; la nature a voulu que les jeunes gens fussent amoureux; et, quand les pères étaient jeunes, ils pensaient comme les jeunes gens.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi donc ne pensent-ils plus de même, quand ils sont devenus vieux?

MOLIÈRE.

Parce qu'ils ont passé l'âge où l'on aime. On ne se reporte jamais en arrière pour comprendre chez les autres les sentiments qu'on a éprouvés soi-même, et l'on ne juge que par ses impressions actuelles. Comme les

vieillards ne connaissent plus l'amour, ils le traitent de folie; ils s'estiment plus sages, parce qu'ils ont perdu une faculté; l'ambition ou l'avarice étant la seule passion qui leur reste, ils croient de bonne foi qu'on doit raisonner à vingt ans comme à soixante, et que le meilleur mariage est celui qui procure le plus d'honneurs ou de richesses. Aussi les mariages, à l'heure qu'il est, ne sont plus des engagements sacrés, où chacun garde à l'autre la foi qu'il lui a volontairement jurée : ce sont des négociations où le cœur n'a point de part et qui produisent les mauvais ménages et tous les désordres qui s'ensuivent.

ANGÉLIQUE.

Ah! monsieur, que vous parlez bien, et que je voudrais que mon père vous entendît!

MOLIÈRE.

Il ne m'écouterait pas; il y a plus de mille ans qu'on dit ces choses, et c'est toujours comme si l'on chantait.

ANGÉLIQUE.

Comment! il y a mille ans, les pères voulaient aussi marier les filles contre leur gré?

MOLIÈRE.

Oui, et il y a gros à parier que, dans mille ans, ce sera encore de même. Les empires tombent, les lois changent, les mœurs s'adoucissent et les sciences se perfectionnent; mais une chose survit à toutes les révolutions : c'est la puissance d'un sac d'écus. Le mérite peut être honoré en paroles, mais la vraie et solide considération est du côté de la richesse: et, quand il s'agira de mariage, le fils d'un fripon riche sera toujours préféré

au fils d'un honnête homme qui ne sera riche qu'en bonnes qualités.

ANGÉLIQUE.

Oh! mon Dieu, que c'est malheureux! Le monde va donc tout de travers?

MOLIÈRE.

Mais, ma pauvre enfant, je philosophe comme un pédant, tandis que je devrais m'occuper de vous et de vos amours. — Voyons : je m'y intéresse extrêmement; mais je ne connais pas votre père et je ne puis rien dans cette affaire-là.

ANGÉLIQUE.

Oh! que si, monsieur Molière, si vous le vouliez bien! Je vous ai vu jouer, et vous avez si bien su trouver des ruses pour marier Léandre avec Lucinde, qu'il ne tiendrait qu'à vous d'arranger aussi mon mariage avec le sergent Bellerose.

MOLIÈRE.

Hélas! mon enfant, c'est bon dans une comédie, où l'on peut faire agir comme on veut des personnages de pure invention; mais le monde est moins commode que le théâtre, et les vrais pères, en chair et en os, ne se laissent pas duper comme les pères de comédie.

ANGÉLIQUE.

Ah! monsieur Molière, essayez; je vous aimerai tant!

MOLIÈRE.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Si vous voyiez le sergent Bellerose, je suis sûre que vous approuveriez mon choix.

MOLIÈRE.

Je n'en doute pas; cependant...

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous le voir? Cela vous décidera peut-être.

MOLIÈRE.

Et où voulez-vous que je le voie?

ANGÉLIQUE, montrant la porte.

C'est bien aisé; il est là.

MOLIÈRE.

Ah! il est là. — Il est donc venu avec vous?

ANGÉLIQUE.

Oh! non. Cela n'aurait pas été convenable.

MOLIÈRE.

Alors, vous lui avez donné un rendez-vous?

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas un rendez-vous... C'est par hasard.

MOLIÈRE.

Voilà un hasard qui a bien de l'à-propos. — Eh bien, voyons ce bel amoureux?

ANGÉLIQUE, allant vers la porte et appelant Bellerose.

Monsieur Bellerose!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BELLEROSE.

ANGÉLIQUE.

Venez, monsieur Bellerose. M. Molière nous a promis son appui, et je suis sûre qu'il réussira.

BELLEROSE.

Sacrebleu! monsieur Molière, vous êtes un brave homme. Entre nous, c'est à la vie et à la mort.

MOLIÈRE.

Eh! doucement. L'affaire n'est pas encore faite, et le diable m'emporte si je sais comment elle pourra se faire. Vous aimez donc beaucoup mademoiselle?

BELLEROSE.

Ah! monsieur, je l'aime comme il n'est pas possible : je me ferais tuer pour lui épargner le plus petit chagrin.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez, monsieur Molière, comme il a de bons sentiments.

MOLIÈRE.

Et vous voulez l'épouser en légitime mariage?

BELLEROSE.

Certainement, monsieur. Je la respecte trop pour vouloir rien qui soit contre son honneur.

MOLIÈRE.

Et vous la rendrez heureuse?

BELLEROSE.

Ah! têtebleu! je passerais toutes mes journées à lui baiser ses petites mains.

MOLIÈRE.

Allons! allons! Ce sont d'excellentes dispositions, et je vois bien qu'il faut que je trouve un moyen...

ANGÉLIQUE.

Oh! vous le trouverez.

MOLIÈRE.

Mais lequel?

BELLEROSE.

Celui que vous voudrez.

MOLIÈRE.

Il faudrait que...

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

MOLIÈRE.

Si nous imaginions...

BELLEROSE.

C'est cela, morbleu!

MOLIÈRE, à Angélique.

Je vais tâcher de causer avec votre père.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

MOLIÈRE.

Comment se nomme-t-il?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

MOLIÈRE.

Je vous demande comment se nomme votre père?

ANGÉLIQUE.

Il se nomme M. Dimanche.

MOLIÈRE.

Que fait-il?

ANGÉLIQUE.

Il est marchand de draps, sous la halle, à deux pas d'ici.

MOLIÈRE.

Bon! j'ai besoin d'habits pour ma troupe, je passerai chez lui pour acheter des draps.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur. Oh! quel bonheur!

MOLIÈRE.

Et celui que votre père veut vous faire épouser, comment s'appelle-t-il?

ANGÉLIQUE.

Il s'appelle Purgon, et demeure dans la grand'rue.

MOLIÈRE.

Purgon! c'est un apothicaire bien nommé. — Je comprends qu'on ne veuille pas être madame Purgon.

ANGÉLIQUE.

Empêchez cela, monsieur Molière, je vous en conjure!

MOLIÈRE.

Je ne demanderais pas mieux, d'autant que j'ai déclaré la guerre aux apothicaires et aux médecins.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison ; ce sont de vilaines gens. Pourquoi ne guérissent-ils pas leurs malades, au lieu d'épouser les filles ?

MOLIÈRE.

Comme si c'était leur métier d'accroître la population ! (Rêvant et se parlant à lui-même.) Quelle ruse inventer, pour nous débarrasser de ce Purgon ?

BELLEROSE.

Oh ! quant à M. Purgon, ne vous inquiétez pas de lui : je connais une ruse qui nous en débarrassera.

MOLIÈRE.

Laquelle ?

BELLEROSE.

Par la corbleu ! je lui passerai mon épée à travers le ventre.

MOLIÈRE.

En effet, l'artifice est des plus adroits.

ANGÉLIQUE, pleurant.

Ah ! monsieur, il le ferait comme il le dit, et on le pendrait pour avoir tué ce vilain Purgon. Le comte de Maugiron a défendu, sous peine de mort, à ses hommes d'armes, d'avoir des duels avec des bourgeois.

MOLIÈRE, à Bellerose.

Vous servez donc dans une des compagnies commandées par le comte de Maugiron ?

BELLEROSE.

Oui, je suis sergent de ses mousquetaires, et on m'a promis de l'avancement.

MOLIÈRE.

Allons! tout cela s'arrangera peut-être. — Retirez-vous, mes amis, et laissez-moi aviser au succès de notre entreprise.

ANGÉLIQUE, le saluant.

Oui, monsieur Molière... Adieu, monsieur Molière... Merci, mon bon monsieur Molière.

BELLEROSE, lui prenant la main.

Sacrebleu, monsieur Molière, vous n'obligerez pas un ingrat : si quelqu'un vous insulte, par la morbleu! il aura affaire à moi.

MOLIÈRE, les congédiant.

Adieu, adieu. Je vous manderai, quand il faudra.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, seul.

Parbleu! cette petite fille m'a ensorcelé avec ses cajoleries, et je me suis embarqué dans une jolie aventure! N'ai-je pas été bien fou de leur promettre mon aide!... Mais je ne puis voir deux jeunes amoureux sans me ressouvenir de mes premières amours; cela me remue doucement, mais cela me fait faire des sottises. Consultons mes camarades. Peut-être, entre nous tous, imaginerons-nous quelque chose. (Il appelle.) Eh! monsieur Duparc! monsieur Béjart! mademoiselle de Brie!

Il entre dans la salle voisine.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE, DUPARC, BÉJART aîné,
MADEMOISELLE DE BRIE, en costume somptueux;
MADEMOISELLE BÉJART, en suivante.

DUPARC.

Tout va bien. Je viens de voir notre homme, et j'ai préparé nos batteries, selon vos instructions.

MOLIÈRE.

Comment vous y êtes-vous pris?

DUPARC.

Je suis allé chez M. Purgon, sous prétexte d'acheter des drogues. J'avais attendu que le père fût sorti, afin de me trouver seul avec M. Purgon fils. Tout en faisant mes achats, j'ai lié conversation avec lui, et je l'ai entraîné au cabaret voisin, où deux bouteilles de vin d'Ampuis — un vin que je vous recommande — l'ont mis en belle humeur et l'ont poussé aux confidences.

MOLIÈRE.

Quel homme est-ce que c'est?

DUPARC.

Son père, riche et avare, ne lui donne pas un sou;

lui, tout au rebours, est d'humeur débauchée et dépensière.

MOLIÈRE.

C'est la coutume, et je rêve à une pièce sur ce sujet.

DUPARC.

Il voudrait bien faire des dettes, mais il ne sait comment s'y prendre. Il a lu quantité de romans, probablement dans les vieux livres dont il enveloppe ses drogues; son imagination est farcie d'aventures extraordinaires, et il meurt d'envie d'être le héros d'un enlèvement.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Un apothicaire romanesque! cela est rare. Je me réjouis de cette trouvaille.

DUPARC.

Plaisant héros! Figurez-vous un grand garçon, sec et maigre, que la ladrerie paternelle oblige à porter encore des habits qu'il portait à quinze ans. Les manches de son pourpoint lui viennent au coude. Avec cela, il est si embarrassé de sa personne et si ridiculement timide, que ce contraste entre sa gaucherie et ses prétentions en font le personnage le plus bouffon qui se puisse voir.

MADEMOISELLE BÉJART.

Il me tarde qu'il arrive.

DUPARC.

J'ai flatté ses chimères, comme bien vous pensez; je lui ai dit que les romans étaient la peinture exacte du monde, et qu'il se passait tous les jours mille aventures inouïes dans les auberges; que les enlèvements étaient la chose la plus commune; que les grandes dames se rendaient d'ordinaire sur un premier coup d'œil, et

laissaient les façons et les simagrées aux petites bourgeoises, si bien qu'à un joli garçon comme lui, il ne fallait que des occasions. Là-dessus, je lui ai conté deux ou trois historiettes de mon cru, qu'il écoutait avec avidité. « Eh parbleu! mon cher Purgon, me suis-je écrié, le hasard nous sert miraculeusement : nous avons à Vienne, en ce moment même, une comtesse, jeune et sensible, qui s'y est arrêtée à cause d'un accident arrivé à sa voiture. Je suis de sa compagnie et je puis vous introduire auprès d'elle. » Mon homme, fou de joie, s'est jeté à mon cou, en m'accablant de remerciments. (A mademoiselle de Brie.) Bref, madame la comtesse, préparez-vous à recevoir comme il faut M. Purgon. (A mademoiselle Béjart et à Béjart.) Vous, mademoiselle la suivante, et vous, monsieur l'intendant, soyez à vos rôles.

MOLIÈRE.

L'artifice est grossier; mais il faut espérer dans la sottise humaine, qui est infinie, et surtout dans les beaux yeux de mademoiselle de Brie.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Fiez-vous à moi; de plus fins s'y sont laissés prendre.

ALAIN, entrant, à Molière.

Monsieur, c'est quelqu'un qui dit qu'il y a ici une comtesse.

MOLIÈRE, à Duparc.

Le voici. Allez le chercher et amenez-le céans. Je vous cède la place.

ALAIN, regardant mademoiselle de Brie.

Est-ce que c'est une comtesse?

MOLIÈRE.

Va-t'en à tes affaires, et laisse-nous en paix.

Molière sort.

ALAIN, se retirant.

Des comédiens, des comtesses, des hommes galonnés, à cheval! Il y a quelque diablerie là-dessous.

SCÈNE II.

PURGON, DUPARC, BÉJART,
MADEMOISELLE DE BRIE, MADEMOISELLE BÉJART.

DUPARC, à la porte, amenant Purgon, qui tient son chapeau à la main.

Entrez donc, mon cher Purgon; j'ai annoncé votre visite à la comtesse, et, sur le portrait que je lui ai fait de vous, elle est dans la dernière impatience de vous voir.

PURGON, à Duparc.

Oh! le cœur me bat. J'ai envie de me sauver.

DUPARC, le retenant.

Allons! que vous êtes enfant! Venez, venez! (A mademoiselle de Brie.) Madame la comtesse, permettez-moi de vous présenter... (Il regarde autour de lui et voit Purgon qui s'enfuit.) Eh bien, monsieur Purgon, pourquoi vous en allez-vous?

PURGON.

Je... je ne m'en vais pas. (Bas, à Duparc, qui le ramène de force.) Je n'ose pas entrer. Une comtesse!

DUPARC.

Du cœur, morbleu! — Qu'avez-vous donc dans votre chapeau?

PURGON.

C'est que, pour m'échapper de la maison, j'ai dit à mon père que j'étais appelé chez un malade.

Il parle à l'oreille de Duparc.

DUPARC.

La ruse est d'un homme d'esprit.

PURGON.

Et j'ai été obligé d'emporter... ce qui est dans mon chapeau.

DUPARC.

C'est très-bien. Mettez votre mouchoir par-dessus... comme cela. Vous tiendrez votre chapeau à la main, et personne ne se doutera de ce que c'est. (Il traîne Purgon devant mademoiselle de Brie.) Madame la comtesse, voici M. Purgon, mon ami, dont je vous ai parlé, qui est si honnête homme!

PURGON.

Monsieur!

DUPARC.

Si aimable!

PURGON.

Oh! monsieur!

DUPARC.

Si spirituel!

PURGON.

Ah! monsieur!

DUPARC.

Et qui a tant d'envie de vous être présenté!

PURGON.

Ce n'est pas moi, madame la comtesse..., je ne me serais pas permis...

DUPARC.

Il est un peu intimidé, comme vous voyez, et l'émotion que vous lui causez paralyse ses moyens.

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est timide? Ah! madame, il faut l'encourager. Moi, j'adore les hommes timides.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Rassurez-vous, monsieur; vous êtes le bienvenu, et je ne crois pas être pour faire peur aux gens.

DUPARC.

Quand il se sera enhardi, il vous dira des choses qui vous raviront.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je le crois sans peine, et je me tiens très-honorée de la visite de M. Purgon.

DUPARC, bas, à Purgon.

Parlez donc! dites-lui donc quelque chose de gracieux!

PURGON, saluant.

Madame la comtesse, c'est moi qui suis honoré... de l'honneur... dont vous me faites la faveur... d'avoir la bonté... de me faire l'avantage...

En se reculant, il marche sur le pied de Duparc.

DUPARC.

Aïe!

PURGON.

Mille pardons! (En se rejetant du côté opposé, il fait tomber une table chargée de porcelaines.) Ah! mon Dieu!

Il se baisse pour ramasser les porcelaines, et heurte avec le coude un vase de fleurs qu'il renverse.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Laissez cela, monsieur Purgon. C'est la faute de mes gens, qui ont mal placé ces objets.

Béjart et mademoiselle Béjart relèvent la table et le vase.

MADEMOISELLE DE BRIE, à Purgon.

Prenez un siége et venez vous asseoir près de moi. (Purgon va chercher une chaise et s'assied très-loin de la comtesse sans quitter son chapeau.) Plus près, monsieur Purgon, afin que nous puissions nous entendre. (Il approche un peu son siége.) Plus près encore. (Il met sa chaise sur la robe de mademoiselle de Brie.) Ah! vous vous mettez sur ma robe! (Il recule un peu sa chaise.) La, c'est bien. Seyez-vous maintenant. (Purgon s'assoit et reste immobile, les yeux baissés, son chapeau entre ses jambes. — Mademoiselle de Brie à mademoiselle Béjart. Lisette, débarrassez M. Purgon de son chapeau qui l'incommode.

Purgon, effrayé, retient son chapeau que mademoiselle Béjart veut prendre; il le cache à sa droite, puis à sa gauche, puis finit par le mettre sur sa tête.

DUPARC, prenant le chapeau que Purgon suit des yeux avec anxiété.

Donnez, mon cher Purgon, je m'en charge.

Il le pose sur un meuble.

MADEMOISELLE DE BRIE, regardant Purgon, toujours raide sur sa chaise.

Lisette, ne te semble-t-il pas que M. Purgon ressemble au marquis avec qui j'ai eu cette aventure?

MADEMOISELLE BÉJART.

C'est vrai, il en a la tournure élégante.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il a aussi quelque chose dans les traits qui me rappelle le chevalier avec qui j'ai fait ce voyage en Angleterre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Oui, il a le même feu dans le regard, et la même distinction dans la physionomie.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je lui trouve, vu de profil, du rapport avec le vicomte que j'ai tant pleuré.

MADEMOISELLE BÉJART, prenant à deux mains le visage de Purgon, et le tournant de profil.

Cela est frappant, et voilà qui est bizarre! vous avez en lui tout votre recueil en abrégé.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Aussi je me sens pour lui beaucoup d'inclination. (Elle le regarde tendrement. — A mademoiselle Béjart et à Béjart.) Lisette, et vous, monsieur Picart, apportez-nous promptement à dîner. (A Purgon.) C'est l'heure de mon repas, et vous me ferez bien la grâce de vous mettre à table avec moi?

PURGON.

Oh! madame la comtesse..., c'est trop de bonté... Je crains d'être incommode...

DUPARC.

Acceptez! acceptez! un dîner avance furieusement les choses.

Mademoiselle Béjart et Béjart apportent une table toute servie devant mademoiselle de Brie et Purgon. — Duparc prend place auprès d'eux.

MADEMOISELLE DE BRIE, versant à boire à Purgon.

Goûtez un peu ce vin blanc : on le dit assez bon.

PURGON.

La main qui le verse le fait paraître meilleur encore.

DUPARC, à Purgon.

Bien!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ah! que cela est galant! (Mademoiselle Béjart verse à boire coup sur coup à Purgon en lui faisant des agaceries.) Prenez garde à ce vin, il trouble aisément la tête.

PURGON.

Je sais quelqu'un qui la trouble bien davantage.

DUPARC, à Purgon.

De mieux en mieux!

MADEMOISELLE BÉJART.

C'est une pluie de bons mots, une fusée de madrigaux.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Cela ne tarit pas.

DUPARC, à mademoiselle de Brie.

Ne nous chanterez-vous pas un petit air? rien n'assaisonne un bon dîner comme la musique.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Volontiers! Je vais vous chanter la chanson du fils du roi qui épouse une bergère:

Nous étions dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier.
Il y avait Chine,
Il y avait Dine,
Il y avait Suzette et Martine;
Ah! ah!
Puis Catherinette et Catherina;
Il y avait la jeune Lison,
La duchesse de Montbazon;
Il y avait Bérengère
Et Jeanne la bergère.

Le fils du roi vint à passer;
Toutes il nous a saluées;
Salut à Chine,
Salut à Dine,
Salut à Suzette et Martine,
Ah! ah!
A Catherinette et Catherina;
Salut à la jeune Lison,
A la duchesse de Montbazon;
Salut à Bérengère:
Baiser à la bergère.

Il nous a menées souper;
Des pommes il nous a donné;
Pomme à Chine,
Pomme à Dine,
Pomme à Suzette et Martine;
Ah! ah!
A Catherinette et Catherina;
Pomme à la jeune Lison,
A la duchesse de Montbazon;
Pomme à Bérengère;
Grenade à la bergère.

Puis il nous a fait danser;
Puis il nous a renvoyées;
Renvoya Chine,
Renvoya Dine,
Renvoya Suzette et Martine;
Ah! ah!
Puis Catherinette et Catherina;
Renvoya la jeune Lison,
La duchesse de Montbazon;
Renvoya Bérengère;
Garda la bergère!

PURGON.

Oh! la jolie chanson! la jolie chanson! — Et la jolie voix!

MADEMOISELLE DE BRIE, *en lui lançant une œillade.*

Ne me flattez-vous point?

MADEMOISELLE BÉJART.

J'approuve fort le fils du roi de n'avoir écouté que son inclination, et d'avoir préféré la bergère.

DUPARC, *à Purgon.*

Remarquez-vous tout ce que signifie le choix de cette chanson? Il y a plus de distance d'un roi à une bergère que d'une comtesse à un apothicaire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

M. Purgon nous chantera bien quelque chose à son tour.

MADEMOISELLE BÉJART.

Je suis sûre qu'il a la plus belle voix qu'on puisse entendre.

PURGON, *modestement.*

Il est vrai qu'on l'entend d'une paroisse à l'autre.

DUPARC.

Allons, mon cher ami : nous sommes tout oreilles.

PURGON, *chantant à tue-tête.*

Bridez mon cheval, mettez-lui la selle;
C'est pour aller voir ma mie Izabelle,
Don daine.
C'est l'amour qui nous mène
Tous!

Elle a des bras ronds comme des tourelles,
Et des cheveux blonds comme des javelles,
Don daine.
C'est l'amour qui nous mène
Tous!

Elle a le teint frais comme des groseilles,
Et les yeux piquants comme des abeilles,
Don daine.
C'est l'amour qui nous mène
Tous!

Elle a cinq amants qui sont autour d'elle;
Moi, je suis ici, vidant la bouteille,
Don daine.
C'est l'amour qui nous mène
Tous!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ah! mon Dieu, que voilà des paroles qui sont tendres!

MADEMOISELLE BÉJART.

Et comme l'air est amoureux!

DUPARC.

Et comme cela est admirablement chanté!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Où avez-vous pris les talents et les bonnes manières que vous avez? Assurément, vous avez étudié à Paris?

PURGON.

Non, madame, je ne suis jamais sorti de chez mon père, qui est apothicaire à Vienne, pour vous servir.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Hélas! comment un jeune homme qui a un si bel air peut-il être le fils d'un apothicaire!

PURGON.

Madame, il n'a pas dépendu de moi.

DUPARC.

M. Purgon a raison; on ne se choisit pas son père. Il suffit qu'il ait des sentiments au-dessus de sa condition.

PURGON.

Papa voudrait que je fusse apothicaire comme lui; mais je n'ai aucun goût pour cet état.

MADEMOISELE DE BRIE.

Ce n'est pas une occupation qui soit digne de vous.

MADEMOISELLE BÉJART.

Vous ne seriez pas bien vu des dames, et vous ne pourriez pas leur tenir des propos galants, sans qu'on pensât à mille autres choses.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-moi, mon cher Purgon, aimeriez-vous les fêtes, les bals, la comédie?

PURGON.

Oh! oui.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Avez-vous vu quelquefois la comédie?

PURGON.

Jamais.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Eh bien, je vous promets de vous en faire voir une qui vous réjouira.

PURGON.

Oh! quel bonheur!

MADEMOISELLE DE BRIE, lui versant à boire.

Auriez-vous de la répugnance pour les petits soupers et pour le vin de Champagne?

PURGON.

Oh! non. C'est bien agréable... (Gracieusement.) surtout en votre compagnie.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous plairait-il d'être richement habillé et de vous promener en carrosse à deux chevaux, avec des laquais par devant et par derrière?

PURGON.

Ce serait le paradis! J'ai lu des livres où on parle de ces belles choses et j'en rêve toutes les nuits.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Eh bien, il faut venir à Paris, monsieur Purgon. Tous ceux qui vont à Paris passent leurs journées en fêtes continuelles; ils sont magnifiquement vêtus; ils ne sortent qu'en carrosse, et soupent avec les plus jolies femmes de la cour, qui leur versent à boire du vin de Champagne.

MADEMOISELLE BÉJART.

C'est là une vie désirable, et non pas d'être apothicaire dans une petite ville!

PURGON.

Ah! — ah! — ah! que ce serait beau! Mais il faut de l'argent pour vivre à Paris.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Non; il suffit d'en avoir pour y aller. Une fois qu'on y est, — quand on est fait comme vous, monsieur Purgon, — on trouve partout de l'argent plus qu'on n'en veut.

PURGON, tâtant ses poches.

Mais je n'ai pas même l'argent qu'il faut pour y aller.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Qu'à cela ne tienne! Je vais à Paris, et je vous offre

une place dans ma voiture. Vous logerez dans mon hôtel, et vous puiserez dans ma bourse. Ce sont de légers services qu'on se rend mutuellement, quand on s'estime.

MADEMOISELLE BÉJART.

Madame ne saurait faire un meilleur usage de son immense fortune.

BÉJART, qui est sorti depuis quelque temps, rentrant dans la salle.

Le carrosse de madame la comtesse est raccommodé, et madame pourra continuer son voyage quand elle voudra. (Tous se lèvent de table.)

MADEMOISELLE DE BRIE, à Purgon.

Nous partirons tout à l'heure. — Eh bien, mon ami, nous accompagnez-vous?

DUPARC, à Purgon.

Hâtez-vous de dire oui.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Comment! monsieur Purgon, vous semblez hésiter! Auriez-vous ici quelque engagement?

PURGON, avec hésitation.

Non..., madame la comtesse!... c'est-à-dire que... mon père voudrait me marier.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ah! c'est autre chose. — Et à qui voudrait-il vous marier?

PURGON.

A mademoiselle Angélique, qui est la fille de M. Dimanche, marchand de draps.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Certes, c'est un parti, cela. La fille de M. Dimanche

est sans doute une belle personne, et vous ferez bien de l'épouser.

DUPARC, à Purgon.

Que vous êtes maladroit d'avoir parlé de ce mariage, quand vos affaires étaient en si bon train!

PURGON, à mademoiselle de Brie.

J'aime bien mieux aller à Paris avec vous.

DUPARC, bas, à Purgon.

Jurez-lui que vous la préférez à toutes les Angéliques du monde.

PURGON.

Je vous préfère à toutes les Angéliques du monde.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-vous bien ce que vous pensez?

PURGON.

Oui, madame la comtesse.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous ne renoncez peut-être à la main de mademoiselle Angélique que pour ne pas me faire de la peine, et je ne dois pas accepter ce sacrifice.

PURGON.

Non, madame, je...

MADEMOISELLE DE BRIE.

J'avoue que j'avais conçu pour vous un très-vif attachement; mais je saurai faire violence à mes sentiments dans l'intérêt de votre bonheur.

DUPARC, à Purgon.

Vous voyez les suites de votre étourderie!

PURGON.

Mais, madame, je vous assure...

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je ne veux pas être vaincue par vous en générosité.

PURGON.

Madame...

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je tâcherai de vous oublier.

PURGON.

Madame la comtesse...

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mariez-vous à mademoiselle Angélique, cela vaudra mieux pour vous.

PURGON.

Madame...

MADEMOISELLE DE BRIE.

Le métier de votre père peut avoir ses douceurs.

PURGON.

Madame la comtesse...

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous auriez mené une vie brillante à Paris...

PURGON.

Madame la comtesse...

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mais on peut être heureux dans une condition obscure. Si l'on n'y a pas de grands plaisirs, on n'y connaît pas non plus de grandes peines, et, puisque monsieur... Jeudi...

PURGON.

M. Dimanche.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Puisque M. Dimanche consent à vous donner sa fille, épousez-la vite. Vous préparerez ensemble de bonnes purgations.

DUPARC, à Purgon.

Jetez-vous à ses genoux, et soyez éloquent, morbleu !

PURGON, se jetant à genoux.

Hélas ! madame, écoutez-moi !

MADEMOISELLE DE BRIE.

Non, non, relevez-vous.

PURGON, toujours à genoux.

Je n'épouserai pas mademoiselle Angélique.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Si fait, épousez-la.

PURGON.

C'est vous que j'aime !

MADEMOISELLE DE BRIE.

Point ! Je ne vous crois pas.

PURGON.

Je vous suivrai au bout du monde.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je ne veux rien entendre.

PURGON.

Je vais dire à M. Dimanche que je ne veux pas de sa fille.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Chansons!

PURGON.

Si vous me réduisez au désespoir, je suis capable de me tuer.

MADEMOISELLE BÉJART.

Eh! madame, laissez-vous fléchir!

DUPARC.

Prenez pitié de ce pauvre jeune homme.

MADEMOISELLE BÉJART.

Quel dommage, s'il allait se tuer pour tout de bon!

DUPARC.

Il va rompre avec M. Dimanche, et vous ne pouvez rien demander de plus.

PURGON, pleurant.

Je romprai, je romprai.

MADEMOISELLE BÉJART, faisant semblant de pleurer.

Ah! ah! il me fend le cœur.

DUPARC, s'essuyant les yeux.

Je n'ai jamais été si ému de ma vie.

MADEMOISELLE DE BRIE, tendant la main à Purgon.

Monsieur Purgon, je ne puis tenir contre vos prières.

PURGON, se relevant, avec explosion.

Ah! madame la comtesse, que vous êtes bonne!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je m'en veux de ma faiblesse; mais le moyen de vous résister!

PURGON.

Que je suis heureux!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Au moins, souvenez-vous que c'est vous qui l'avez voulu...

PURGON.

Oui! oui!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Que j'ai fait mon possible pour vous détourner de cette idée...

PURGON.

C'est vrai.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Que, si vous m'aviez crue, vous auriez épousé mademoiselle Angélique...

PURGON.

Dieu m'en garde!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Et que c'est malgré moi que vous aurez rompu ce mariage.

PURGON.

Oui, c'est la vérité.

MADEMOISELLE BÉJART.

Ah Dieu! a-t-il fallu supplier madame pour qu'elle y consentît!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ainsi je ne suis pas responsable de cette rupture, et je n'en aurai pas les suites sur la conscience.

PURGON.

Non, madame la comtesse.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Eh bien, mon cher Purgon, allez vous dégager et revenez vite ; je vais tout préparer pour le départ.

PURGON.

J'y cours, madame, j'y cours.

DUPARC, l'arrêtant.

Surtout, ne ménagez pas les termes à M. Dimanche, et rompez de la bonne manière, sinon la comtesse ne croirait pas à votre sincérité, et vous seriez perdu auprès d'elle.

PURGON.

Je n'y manquerai pas.

DUPARC, l'arrêtant encore.

Elle est très-jalouse ; elle est capable d'aller chez M. Dimanche pour s'assurer de la vérité.

PURGON.

Soyez tranquille.

MADEMOISELLE DE BRIE, d'un ton passionné, en lui envoyant un baiser.

A bientôt, mon cher Purgon !

PURGON.

A bientôt, madame la comtesse !

Il sort précipitamment, oubliant son chapeau.

DUPARC, revenant, en riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! quelle dupe ! est-il possible d'être si crédule !

SCÈNE III.

LES MÊMES, MOLIÈRE.

MOLIÈRE, entrant.

La pièce est-elle jouée?

DUPARC.

Oui. A l'heure qu'il est, Purgon déclare à M. Dimanche qu'il ait à chercher d'autres gendres pour sa fille.

MOLIÈRE.

Il a donc bien donné dans le piége?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Si bien, que c'était presque péché d'abuser de sa simplicité. La victoire était trop facile et trop peu glorieuse. J'aurais voulu qu'il fût un peu plus fin, pour avoir quelque mérite à l'envelopper.

MOLIÈRE.

C'est toujours bien fait de rire des sots et de venir en aide aux amoureux. — Merci, mademoiselle de Brie; merci, mes bons camarades; je vous sais un gré infini de votre obligeance.

DUPARC.

Nous vous aimons beaucoup, monsieur Molière, et nous serons toujours prêts à reconnaître votre dévouement pour nous.

MOLIÈRE.

Vous avez fait la moitié de la besogne; c'est à mon

tour de faire l'autre. Il me reste à décider M. Dimanche en faveur du sergent Bellerose, et je l'attends ici.

DUPARC.

En ce cas, nous nous retirons.

Ils sortent.

MOLIÈRE, seul.

Les excellentes gens! C'est ma vraie famille. Nous avons traversé ensemble les temps difficiles, et, s'il plaît à Dieu que j'entre dans des jours meilleurs, dont j'entrevois l'aurore, je jure qu'ils partageront ma bonne fortune, comme ils ont partagé la mauvaise.

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, M. DIMANCHE.

M. DIMANCHE, entrant.

Est-ce ici chez M. Molière?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. Que désirez-vous de moi?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis M. Dimanche, et j'ai appris que vous aviez passé chez moi, en mon absence, pour une commande de draps. (A part.) A-t-on rien vu d'aussi impertinent que ce Purgon!

MOLIÈRE.

Ah! vous êtes M. Dimanche? Veuillez donc vous asseoir.

M. DIMANCHE, se parlant à lui-même.

Je suis encore tout ému de l'insolence de ce Purgon !

MOLIÈRE, avec beaucoup de civilité.

Asseyez-vous, je vous en prie.

M. DIMANCHE, s'asseyant.

Vous êtes bien bon. (A lui-même.) Le drôle refuse ma fille !

MOLIÈRE.

J'ai entendu vanter la qualité de vos draps, et j'ai résolu de m'adresser à vous pour les costumes qui me sont nécessaires.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous ne sauriez mieux vous adresser ; il est certain que mes draps sont de première qualité, et que je ne surfais pas le prix. (A lui-même.) Comme si ce Purgon était un si beau museau ! Pardieu ! je ne suis pas embarrassé de mieux établir ma fille.

MOLIÈRE.

On dit, monsieur Dimanche, que vous avez une charmante fille.

M. DIMANCHE.

Oui, oui, ma fille n'est pas mal. Mais ce sont mes draps qui sont beaux !

MOLIÈRE.

Est-ce que vous ne songez pas à la marier ?

M. DIMANCHE.

Si fait, j'y songe. (A lui-même.) Maraud de Purgon ! (A Molière.) Combien vous faut-il d'aunes de drap ?

MOLIÈRE.

Un habit de père noble et un habit d'amoureux. — Monsieur Dimanche, on doit marier les filles de bonne heure; vous savez la chanson :

J'aimerais mieux garder
Cent moutons dans un pré...

M. DIMANCHE, calculant.

Deux et demie — trois — quatre — cinq aunes de drap. (A lui-même.) Le coquin!

MOLIÈRE.

Avez-vous quelqu'un en vue, qui convienne à votre fille?

M. DIMANCHE.

Non, pas pour le moment. (Calculant.) Cinq fois trente font cent cinquante; cela ira aux environs de cent cinquante livres.

MOLIÈRE.

S'il en est ainsi, j'aurais un gendre à vous proposer. — Ah! j'y pense, il me faudra encore un habit d'apothicaire.

M. DIMANCHE.

Quel apothicaire? Purgon?

MOLIÈRE.

Je ne sais ce que c'est que Purgon. Je vous parle d'un habit d'apothicaire dont j'ai besoin pour ma troupe, et dont vous me fournirez le drap.

M. DIMANCHE.

Ah! ah! une aune de drap commun : vingt-cinq livres.

MOLIÈRE.

Le jeune homme à qui je m'intéresse est un excellent sujet.

M. DIMANCHE.

Qui cela? Purgon?

MOLIÈRE.

Eh non! — Qu'est-ce donc que ce Purgon? —Monsieur Dimanche, vous avez l'air contrarié; est-ce que je vous aurais désobligé en quelque chose?

M. DIMANCHE.

Non, monsieur. — Il est vrai que je suis contrarié, c'est-à-dire que je ne me possède pas, tant je suis en colère.

MOLIÈRE.

Vous aurait-on fait quelque offense?

M. DIMANCHE.

Oui, monsieur. Je viens de rencontrer là, à la porte de cette auberge, un drôle à qui j'avais promis ma fille, et qui refuse de l'épouser.

MOLIÈRE.

Est-il possible, monsieur Dimanche! Voilà qui est indigne, et je suis bien surpris de ce que vous me dites là. — Qui est ce mal-appris?

M. DIMANCHE.

C'est un nommé Purgon, fils d'un riche apothicaire.

MOLIÈRE.

Ce Purgon est un furieux impertinent, et, à votre place, je ne voudrais plus jamais voir ce Purgon.

M. DIMANCHE.

Ainsi ferai-je, morbleu! et, si jamais le coquin se présente chez moi, je lui romprai les os.

MOLIÈRE.

Mais, monsieur Dimanche, ce n'est pas une raison pour ne pas marier votre fille; il faut lui trouver un brave garçon, pour qui elle aura du goût, et qui s'estimera heureux d'entrer dans votre alliance.

M. DIMANCHE.

Oui, mais où trouver un bon mari, c'est-à-dire un mari qui ait beaucoup d'écus?

MOLIÈRE.

Je vous disais, mon cher monsieur Dimanche, que je connais un jeune homme probe, loyal, de bonnes mœurs, de belle taille, qui est amoureux de votre fille, qui en est aimé, et qui m'a chargé de la demander en mariage.

M. DIMANCHE.

Et qui est ce jeune homme?

MOLIÈRE.

Ce jeune homme, monsieur Dimanche.... Ah! j'oubliais un habit de scapin, un de gentilhomme et un de paysan.

M. DIMANCHE.

Six aunes de drap; six fois trente font cent quatre-vingts, et vingt livres de plus pour la qualité du drap du gentilhomme, cela fait deux cents livres.

MOLIÈRE.

Deux cents livres ajoutées aux deux cent quarante

livres que je vous payerai pour les autres habits, c'est un total de trois cent soixante-quinze livres.

M. DIMANCHE.

Le total est juste : trois cent soixante-quinze livres.

MOLIÈRE.

Revenons à votre fille. Ce jeune homme, monsieur Dimanche, se nomme Bellerose; il est sergent dans la compagnie des hommes d'armes de M. le comte de Maugiron.

M. DIMANCHE.

Le sergent Bellerose?

MOLIÈRE.

Oui. Ne vous semble-il pas assez joli garçon?

M. DIMANCHE.

Peu importe. La question n'est pas là.

MOLIÈRE.

Auriez-vous ouï dire que ses chefs ne fussent pas contents de son service?

M. DIMANCHE.

Je n'en sais rien, et je m'en soucie peu, car...

MOLIÈRE.

A propos, monsieur Dimanche, il est bon que vous sachiez que je payerai les trois cent soixante-quinze livres comptant. (Il ouvre un tiroir.) Vous voyez que j'ai quelques écus dans ce tiroir.

M. DIMANCHE, se levant et saluant Molière avec respect.

Monsieur...

MOLIÈRE.

Ma coutume est de payer comptant, et sans marchander.

M. DIMANCHE, saluant de nouveau, très-profondément.

Monsieur, on voit bien, à votre mine, que vous êtes un parfait honnête homme; vous ne sauriez croire en quelle estime je vous ai tenu au premier aspect, et je vous prie d'être bien convaincu que je mettrai tous mes soins à vous contenter, et à mériter la confiance dont vous m'honorez.

MOLIÈRE.

J'en suis persuadé, monsieur Dimanche. — Et que dites-vous de mon ami, le sergent Bellerose?

M. DIMANCHE.

Il n'a pas un sou, et je ne veux donner ma fille qu'à un homme riche.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, la richesse ne fait pas le bonheur.

M. DIMANCHE.

Hom hom!

MOLIÈRE.

Monsieur Dimanche, connaissez-vous le comte de Maugiron?

M. DIMANCHE.

Oui. Ce seigneur vient quelquefois à Vienne. Il fait acheter du drap chez M. Guillaume, mon voisin, ce dont je suis bien fâché.

MOLIÈRE.

Il aurait dû vous donner la préférence.

M. DIMANCHE.

C'est un seigneur généreux qui commande quantité d'habits, qui fait grandement les choses, et j'aurais bien voulu avoir sa pratique.

MOLIÈRE.

Je dois vous avertir que le comte de Maugiron porte beaucoup d'intérêt au sergent Bellerose.

M. DIMANCHE.

Ah! j'ignorais cela.

MOLIÈRE.

Il l'a pris sous sa protection particulière, et lui a promis de l'avancement.

M. DIMANCHE.

En vérité!

MOLIÈRE.

C'est un homme à devenir lieutenant.

M. DIMANCHE.

Ce serait quelque chose; mais rien ne prouve...

MOLIÈRE.

Prenez la peine de lire cette lettre que le comte vient de m'adresser.

M. DIMANCHE, *lisant.*

« Mon cher monsieur Molière,

« Je vous remercie de vous être souvenu de mes offres de service et de me faire la grâce de m'employer. Je me charge d'avancer le sergent Bellerose, qui est, du reste, un excellent soldat. Je verrais avec le plus grand plaisir qu'il se mariât à mademoiselle Angélique, et, si vous désirez

que j'écrive moi-même au père de la demoiselle, dans ce sens, mandez-le-moi et ne m'épargnez pas.

» C'est après-demain que je reçois le prince de Conti, votre condisciple, et je compte sur vous.

» Votre ami,

» LAURENT DE MAUGIRON. »

MOLIÈRE.

Cette lettre vous montre que je ne vous ai pas menti.

M. DIMANCHE.

En effet. — Le prince de Conti, votre condisciple !

MOLIÈRE.

Oui, monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Le comte de Maugiron, votre ami !

MOLIÈRE.

Eh ! mon Dieu, oui. (M. Dimanche salue. — Molière, souriant.) Cela vous étonne, n'est-ce pas, qu'un grand seigneur soit l'ami d'un comédien ? — Quoi qu'il en soit, j'ai du crédit auprès de lui, et je peux vous en faire profiter. Donnez votre fille au sergent Bellerose, et je me fais fort de vous procurer la pratique du comte de Maugiron.

M. DIMANCHE.

Quoi ! il m'achètera mes draps ?

MOLIÈRE.

Assurément. Il vous le dira lui-même, si vous le voulez.

M. DIMANCHE.

Comme mon voisin Guillaume en aurait du dépit!

MOLIÈRE.

Ah! certes. — Et puis quelle bonne manière de vous venger de Purgon!

M. DIMANCHE.

C'est vrai.

MOLIÈRE.

Moi, si j'avais une fille, et qu'on m'eût fait un semblable affront, je voudrais la marier, le jour même, à un autre homme.

M. DIMANCHE.

Écoutez, monsieur Molière, je suis un bon père, et je veux consulter les goûts de ma fille.

MOLIÈRE.

C'est bien dit.

M. DIMANCHE.

Et, puisqu'elle a du penchant pour Bellerose. .

MOLIÈRE.

Oui.

M. DIMANCHE.

S'il doit être un jour lieutenant...

MOLIÈRE.

Il le sera!

M. DIMANCHE.

Et si le comte de Maugiron achète mes draps...

MOLIÈRE.

Il les achètera!

M. DIMANCHE.

Eh bien, pour faire plaisir à ma fille, je permets qu'elle épouse son sergent Bellerose.

MOLIÈRE.

Ah! l'excellente parole! j'ai envie de vous embrasser.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, entrant.

Eh bien, monsieur Molière, avez-vous pensé à nous, et...? (Apercevant M. Dimanche.) Ah! Dieu! mon père!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BELLEROSE.

BELLEROSE, entrant.

Eh bien, monsieur Molière, cela marche-t-il? (Apercevant M. Dimanche.) Ah! sacrebleu! le papa!

MOLIÈRE.

Approchez, mademoiselle, et remerciez votre père, qui veut bien consentir à votre mariage avec le sergent Bellerose.

ANGÉLIQUE, joyeusement.

Ah! mon père, est-il possible?

M. DIMANCHE.

Oui. On m'a dit que tu l'aimais, et je n'ai pas voulu te contrarier.

BELLEROSE.

Ah! ventrebleu! ah! corbleu! beau-père, que vous êtes bon enfant!

Il se jette au cou de M. Dimanche.

MOLIÈRE, ouvrant la porte qui communique avec les appartements.

Hé!... monsieur Duparc! mademoiselle de Brie! — Venez, mes amis; nous sommes vainqueurs. Venez voir la joie de nos amoureux.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUPARC, BÉJART, MADEMOISELLE DE BRIE, MADEMOISELLE BÉJART, puis PURGON.

M. DIMANCHE.

Purgon! que vient faire ici ce maraud?

PURGON, entrant sans chapeau et regardant la compagnie d'un air effaré.

Monsieur Dimanche! mademoiselle Angélique! (Il veut s'en aller et aperçoit mademoiselle de Brie.) Ah! madame la comtesse!

Il s'approche d'elle avec empressement.

MOLIÈRE, prenant mademoiselle de Brie par la main.

Monsieur Purgon, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle de Brie, actrice dans la troupe du sieur Molière, que voici, — laquelle joue les rôles de comtesse dans la dernière perfection.

PURGON.

Ah!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Monsieur Purgon, je vous avais promis de vous faire assister à une comédie : je vous ai tenu parole.

PURGON.

Oh!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je vous ai donné tantôt de mauvais conseils, et je dois réparer mes torts par de meilleurs enseignements. N'allez pas à Paris. Le genre de vie que je vous ai peint sous des couleurs séduisantes n'est qu'un jeu de mon imagination ; les fêtes, les carrosses, les petits soupers sont pour les grands seigneurs; quant au commun des hommes, leur sort est encore plus maussade et plus rude à Paris qu'en province. Vous y tomberiez dans de grossières débauches; vous y seriez la proie de quelque intrigant qui vous ruinerait après vous avoir perverti, et Dieu sait où cela vous mènerait! Croyez-moi; restez chez M. Purgon, votre père: soyez apothicaire comme lui; tous les métiers sont honorables quand ils sont honnêtement exercés. Adieu, monsieur Purgon, profitez de ces bons avis, et — ce sera le dernier point de mon sermon — apprenez qu'il ne faut pas épouser les filles contre leur gré.

Purgon, stupéfait, se dirige machinalement vers la porte.

DUPARC, **prenant le chapeau de Purgon resté sur un meuble.**

Eh! mon cher Purgon, vous oubliez votre chapeau.

Duparc ôte le mouchoir et tourne le chapeau de façon à montrer à ses camarades ce qui est dedans. — Rire général.

TOUS.

Ah! ah! ah!

PURGON, emportant le chapeau, et s'en allant.

Je me vengerai : j'irai vous siffler.

Il sort.

ANGÉLIQUE, à Molière.

Ah! monsieur Molière, que de reconnaissance nous vous avons! vous faites aussi bien les mariages que les comédies.

MOLIÈRE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon enfant. Nous irons tous ensemble porter nos remercîments au comte de Maugiron.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALAIN.

ALAIN, qui est entré au bruit des éclats de rire.

Monsieur le comédien, puisqu'on rit tant chez vous, est-ce qu'il n'y a pas moyen que je rie aussi?

MOLIÈRE.

Qu'est-ce que c'est? que désires-tu?

ALAIN.

Je voudrais un billet pour la comédie.

MOLIÈRE.

C'est bien; je t'en donnerai un.

ALAIN, battant des mains.

Ah! bon! bon! je verrai manger des sabres et des

étoupes enflammées. — Dites donc, monsieur le comédien, ça ne vous brûle donc pas la bouche de manger du feu?

MOLIÈRE.

Tais-toi, grand nigaud! — Va chercher le notaire, pour dresser le contrat de mariage.

FIN DE MOLIÈRE A VIENNE.

VARIANTE AU CINQUIÈME ACTE

DE

CHARLOTTE CORDAY

ACTE CINQUIÈME.

Le Tribunal révolutionnaire.

SCÈNE UNIQUE.

LE PRÉSIDENT, L'ACCUSATEUR PUBLIC, LES JURÉS, L'HUISSIER, LES GENDARMES, LES TÉMOINS. — CHARLOTTE CORDAY, *assise sur le banc des accusés.* — CHAUVEAU-LAGARDE, *défenseur de Charlotte.* — LE PUBLIC. DANTON et CAMILLE DESMOULINS, *dans l'auditoire.*

LE PRÉSIDENT, *au greffier.*

Lisez d'abord, greffier, sa lettre à Barbaroux.

LE GREFFIER, *lisant.*

« Vous avez désiré, citoyen, que je vous fisse connaître le détail de mon voyage; je ne vous ferai pas grâce même des anecdotes.

» Je suis partie avec des voyageurs que j'ai bientôt reconnus pour de francs montagnards. Leurs propos, aussi sots que leurs personnes étaient désagréables, m'ont bien vite ennuyée. Je les ai laissés parler tout leur content, et je me suis endormie. Un de ces messieurs, qui aime apparemment les femmes dormantes, a voulu me persuader, à mon réveil, que j'étais la fille d'un homme que je n'ai jamais vu. Il a fini par m'offrir son cœur et sa main, et voulait partir à l'instant pour me demander à mon père...

» Arrivée à Paris, je fus loger rue des Vieux-Augustins, hôtel de la *Providence.*

» J'ai été interrogée par Chabot et Legendre... On m'a donné deux gendarmes pour me préserver de l'ennui. J'ai trouvé cela fort bien le jour, mais non la nuit. Je me suis plainte de cette indécence; le comité n'a pas jugé à propos d'y faire attention. Je crois que c'est de l'invention de Chabot. Il n'y a qu'un capucin qui puisse avoir ces idées! On n'est guère content de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux mânes du *grand homme.* Pardon, ô hommes! Ce nom déshonore votre espèce; c'était une bête féroce qui allait dévorer le reste de la France. J'ai éteint dans son sang le feu de la guerre civile. Maintenant, vive la paix! Voici ses dernières paroles : il me dit *qu'il vous ferait bientôt guillotiner.* Ces mots décidèrent de son sort.

» Je ne vous ferai aucun détail sur ce grand événement; les journaux vous en parleront. Je m'attendais bien à mourir à l'instant. Des hommes courageux m'ont arrachée aux mains des furieux; j'ai souffert des cris de quelques femmes; mais qui sauve la patrie ne s'aperçoit pas de ce qu'il en coûte. Je jouis de la paix depuis deux

jours ; le bonheur de mon pays fait le mien. Ceux qui me regretteront se réjouiront de me savoir dans les champs Élysées, avec Brutus et quelques anciens; car les modernes ne me tentent pas ; ils sont presque tous égoïstes.

« C'est demain à huit heures qu'on me juge. Probablement, à midi, *j'aurai vécu*, pour parler le langage romain. Au reste, j'ignore comment se passeront les derniers moments de ma vie, et c'est la fin qui couronne l'œuvre; mais, jusqu'ici, je n'ai pas la moindre crainte de la mort; je n'estimerai jamais la vie que par l'utilité dont elle devait être. — Adieu. »

LE PRÉSIDENT, au greffier.

L'autre lettre, à sa tante.

LE GREFFIER, lisant.

« Pardonnez-moi, ma chère tante, d'avoir disposé de ma vie sans votre consentement. J'ai vengé bien d'innocentes victimes, j'ai prévenu bien des désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'incognito; mais j'en ai vu l'impossibilité.

» Adieu, ma chère tante; je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort. Souvenez-vous de ce vers de Corneille :

» Le crime fait la honte et non pas l'échafaud. »

LE PRÉSIDENT, au greffier.

Il suffit.

A Charlotte.

Levez-vous.

Vous avez entendu ce que les témoins disent ?

CHARLOTTE.

A quoi bon des témoins? Mes aveux vous suffisent.

LE PRÉSIDENT.

D'où vous vint ce projet?

CHARLOTTE.

C'est moi qui l'ai formé.

LE PRÉSIDENT.

Où?

CHARLOTTE.

Chez moi.

LE PRÉSIDENT.

Depuis quand?

CHARLOTTE.

Depuis le trente-un mai.

DANTON, dans l'auditoire, à Camille Desmoulins.

Sais-tu qu'elle répond fermement à ses juges !

CAMILLE DESMOULINS.

C'est vrai.

LE PRÉSIDENT.

Vous connaissez les députés transfuges?

CHARLOTTE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

De votre dessein est-ce qu'ils n'ont rien su?

CHARLOTTE.

Non; j'ai fait le coup seule, et seule l'ai conçu.

LE PRÉSIDENT.

Comment croire pourtant que, sans être guidée,
D'un coup si monstrueux vous ayez eu l'idée?

CHARLOTTE.

J'ai toujours eu du cœur. Pour un acte pareil,
De personne jamais je n'aurais pris conseil.

LE PRÉSIDENT.

Mais qui vous excita contre Marat?

CHARLOTTE.

Ses crimes.

LE PRÉSIDENT.

Quels sont-ils, selon vous?

CHARLOTTE.

Demandez aux victimes.

LE PRÉSIDENT.

Appelez-vous ainsi des traîtres dévoilés?

CHARLOTTE.

C'est un monstre; sur lui vous êtes aveuglés.
Élevant la voix.
J'ai fait périr l'auteur de la guerre civile;
Je n'ai tué qu'un homme, et j'en sauve cent mille;
Cet homme, grâce au ciel, n'était pas né Français.
Je n'ai haï que lui; l'on voit comme je hais.

LE PRÉSIDENT.

Où logiez-vous, à Caen?

CHARLOTTE.

Je logeais chez ma tante.

LE PRÉSIDENT.

Comment y viviez-vous?

CHARLOTTE.

J'aidais à la servante.

Solitaires au fond d'un vieux manoir normand,
Nous n'étions que nous trois et vivions pauvrement.

LE PRÉSIDENT.

N'y recevait-on pas quelqu'un du voisinage?

CHARLOTTE.

Deux ou trois vieux amis, débris de l'ancien âge.

LE PRÉSIDENT.

Votre tante jamais n'eut-elle aucun soupçon?

CHARLOTTE.

Jamais.

LE PRÉSIDENT.

Q'avez-vous dit, en quittant la maison?

CHARLOTTE.

J'ai feint d'aller à Londre. — Ah! qu'elle est loin de croire
Que je subis ici cet interrogatoire!
Puisse-t-on, après moi, ne pas la tourmenter!
C'est bien assez des pleurs que je vais lui coûter.

DANTON.

Pauvre enfant!

CAMILLE DESMOULINS.

Je me sens tout ému.

LE PRÉSIDENT.

L'on vous nomme
De Corday d'Armand; c'est un nom de gentilhomme.
Vous étiez noble, avant le régime nouveau?

CHARLOTTE.

Oui, très-noble. Corneille est mon aïeul.

DANTON.

Bravo!

LE PRÉSIDENT.

Répondez franchement : comme patricienne,
Ne regrettiez-vous pas la monarchie ancienne?

CHARLOTTE.

Non, Plutarque, Raynal et Jean-Jacques Rousseau,
Du lait républicain abreuvaient mon berceau.
Je rêvais sous les rois l'indépendance antique;
J'étais républicaine avant la République.

LE PRÉSIDENT, à l'huissier.

Huissier, présentez-lui le couteau que voilà.

CHARLOTTE, détournant les yeux.

Non! non!

LE PRÉSIDENT.

Regardez-le. N'est-ce pas celui-là?

CHARLOTTE, repoussant de la main le couteau que lui présente l'huissier.

Oui, je le reconnais.

LE PRÉSIDENT.

On voit par la blessure
Que le coup fut porté d'une main ferme et sûre.
Vous avez traversé le cœur de part en part.

CHARLOTTE.

J'ai frappé, sans chercher l'endroit. C'est un hasard.

LE PRÉSIDENT.

Ne vous étiez-vous pas exercée à l'avance?

CHARLOTTE.

Oh! grand Dieu! — Suis-je donc un assassin?

Murmures dans l'auditoire.

L'HUISSIER.

Silence !

LE PRÉSIDENT.

Les débats sont fermés. La parole d'abord
Est à l'accusateur.

L'ACCUSATEUR, se levant.

Je conclus à la mort.

LE PRÉSIDENT, à Chauveau-Lagarde.

La parole est à vous.

DANTON, qui s'est approché de la barre, bas et rapidement à Charlotte.

Laissez-moi vous défendre.

CHARLOTTE, montrant Chauveau-Lagarde.

Voici mon défenseur.

CHAUVEAU-LAGARDE.

Vous venez de l'entendre,
Citoyens ; elle avoue et ne se défend pas.
Ce calme imperturbable en face du trépas,
Cette abnégation qui touche à l'héroïsme
Ne peuvent s'expliquer que par le fanatisme.
C'est à vous, citoyens, à juger de quel poids
Pèse cette raison dans le plateau des lois.

LE PRÉSIDENT, après avoir recueilli les opinions des jurés.

Les jurés entendus, et d'après leur réponse
Unanime...

VOIX, dans l'auditoire.

Écoutez !

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal prononce
Que Charlotte-Marie-Anne Corday d'Armand

A volontairement et criminellement
Assassiné chez lui Jean-Paul Marat; condamne
A la peine de mort Charlotte-Marie-Anne
Corday d'Armand, et, pour les torts de l'attentat,
Ordonne que ses biens soient acquis à l'État.

A Charlotte.

Avez-vous quelque chose à dire sur la peine?

CHARLOTTE.

Non; rien. Je dois ma tête à la justice humaine.
Qui put donner la mort, à la mort doit s'offrir.
Je serais assassin, si je n'allais mourir.

A Chauveau-Lagarde.

Vous m'avez su défendre en un digne langage;
Je vous estime, et veux vous en donner un gage :
Messieurs les magistrats ont confisqué mon bien,
Et je dois quelque chose à la prison. Eh bien,
Je vous lègue le soin d'acquitter cette dette.

LE PRÉSIDENT, *à un gendarme.*

Gendarme, emmenez-la.

Le président, les jurés et tout le tribunal se retirent.

LE GENDARME, *à Charlotte.*

Suivez-nous.

CHARLOTTE.

Je suis prête.

DANTON, *s'approchant vivement des gendarmes, et leur parlant avec autorité.*

Attendez.

A Charlotte.

Jeune fille au courage romain,
Je suis Danton.

CHARLOTTE, *l'examinant avec curiosité.*

Tribun, à la sanglante main,
C'est vous !

DANTON.

Le fer de Brute arma ces bras débiles !

CHARLOTTE.

Cette voix déchaîna les tempêtes civiles !

DANTON.

Noble fille, formez un souhait ; quel qu'il soit,
Que je perde mon nom, si l'on n'y fait pas droit !

CHARLOTTE.

L'on m'avait dit, Danton, l'on ne m'a pas trompée,
Que vos fureurs cachaient une âme bien trempée.
Oui, j'accepte votre offre, et voici mes souhaits :
Reniez des amis tout chargés de forfaits ;
Rétablissez les lois, et cessez de proscrire.
Je mourrai plus en paix, si ce que j'ai pu dire
Doit tourner au profit de l'État défendu
Le génie effrayant qui l'a presque perdu.

LE GENDARME, *à Charlotte.*

Il est temps.

CHARLOTTE, *suivant le gendarme et se retournant vers Danton.*

Méditez ces leçons de la tombe.
Adieu, Danton.

DANTON, *suivant des yeux Charlotte.*

Encore une tête qui tombe !
— Elle aujourd'hui ! demain les girondins ! — Puis moi !

— Puis les autres! — Telle est l'inexorable loi.
— C'est terrible et c'est grand. Soldat de son idée,
Chacun meurt pour sa foi, par son sang fécondée.
Mais l'œuvre est immortelle, et les hommes nouveaux,
Maudissant les acteurs, béniront les travaux.

FIN DE CHARLOTTE CORDAY.

POÉSIES DIVERSES

PARENTÉ D'AME.

A MADAME X...

I

Un jour de la semaine sainte,
Le lundi six avril, dit-on,
Pétrarque priait dans l'enceinte
De Sainte-Claire-d'Avignon.

C'était à cette heure indécise,
Où l'aube succède à la nuit
Et l'écho de la vieille église
Ne répercutait aucun bruit.

Heure propice, où la prière,
En un complet recueillement
Absorbant l'âme tout entière,
S'élève à Dieu plus purement.

Mais bientôt les vitraux se teignent
D'une lueur au ton changeant;
Toutes les veilleuses s'éteignent
Dans leurs lampadaires d'argent.

Comme des voix aériennes,
Les cloches, tintant dans la tour,
Appellent les âmes chrétiennes
A la messe du point du jour.

Le poëte, après sa prière,
Laissait errer son œil rêveur
Sur les dessins de la verrière
S'illuminant au fond du chœur.

C'étaient de ces vieilles images,
Où brillent successivement
Les saints, les anges et les mages
Et tout le Nouveau Testament.

Vers le ciel bleu montent en foule
Les vierges et les bienheureux;
Leur longue file se déroule
Dans un fluide vaporeux.

Quand tout à coup des flammes vives,
Transperçant le léger vitrail,
Baignent la nef et les ogives
De blanc, d'azur et de corail.

Ainsi qu'une fine poussière
Que soulève le vent du soir,
L'encens flottait dans la lumière
Tout à l'entour de l'ostensoir.

Par un effet des plus étranges,
Le Christ parut en ce moment
Sur l'autel et parmi ses anges
Dans un même rayonnement.

Et cette image grandiose,
Symbolique apparition,
Transformait en apothéose
La divine Élévation.

II

Pendant qûe toute l'assistance
Apparaissait dans la clarté,
Une femme avec persistance
Se cachait dans l'obscurité.

Pétrarque, après la messe dite,
La rencontrant sur son chemin,
Lui présenta de l'eau bénite,
Et du doigt lui toucha la main.

Madame, vous savez la suite
Aussi bien que le dénoûment

De cette rencontre fortuite,
Et de ce simple frôlement.

Jamais fiction poétique,
Ni conte à plaisir inventé
De cette histoire véridique
N'ont valu la simplicité.

Pendant vingt ans, la blonde muse
Au poëte inspira les chants
Que la fontaine de Vaucluse
Murmure depuis cinq cents ans.

Mettant son génie à l'épreuve,
Il variait à l'infini,
Par une forme toujours neuve,
Ses sonnets et ses canzoni.

En ces temps de galanterie,
Tant fêtés par les troubadours,
La fleur de la chevalerie
Couronnait les chastes amours.

Amours de Pétrarque et de Laure,
Liens formés par l'esprit pur,
Vous brillez comme un météore
Au sein du moyen âge obscur.

Si j'ai rappelé cette histoire
Que j'allonge en la racontant,

C'est que je m'étais mis à croire
Que vous étiez là, m'écoutant.

Cette fête m'est interdite;
Je n'oserais, quand je vous vois,
Vous présenter de l'eau bénite,
Ni vous toucher du bout des doigts.

Pourtant, je le jure, madame,
Tout nous le dit, mon cœur le sent,
Il est une parenté d'âme
Comme il en est une du sang.

1834.

LA MONTRE.

Hier, dans votre sein, ma montre est descendue.
Le pays lui parut sans doute bien orné,
Car, pour voir chaque site, elle a tant cheminé
Que la pauvre imprudente à la fin s'est perdue.

Elle battait bien fort; vous l'avez entendue,
Mais vous ne saviez pas que j'eusse imaginé
D'y renfermer au fond un cœur emprisonné;
C'était lui qui battait sur votre gorge nue.

Depuis ce temps, il bat d'un mouvement si vif
Dans le cachot doré qui le retient captif,
Que ma montre en une heure achève la semaine.

C'est ainsi qu'à l'en croire, il s'est passé des mois
Depuis que je vous vis pour la dernière fois;
Il s'est passé pourtant une journée à peine!

1838.

M. DELORME,

BIBLIOTHÉCAIRE.

Ton zèle est généreux, et ta pensée est grande :
Tu poursuis dignement ta noble propagande.
Faire rayonner l'art dans notre esprit glacé,
Réchauffer le présent au foyer du passé,
Recommencer les temps, repeupler leur mémoire,
Et les recouronner de leur antique gloire.;
Vivant contemporain de ceux qui ne sont plus,
Relever à nos yeux les temples abattus,
Nous désigner du doigt, comme Virgile à Dante,
L'ombre du peuple mort et de la ville absente;
C'est bien : et, si longtemps que tu persisteras,
Nos applaudissements ne te manqueront pas.

Oui, tu nous as dit vrai : découvrons le vieux temple;
Dans sa majesté nue il faut qu'on le contemple.
On ne doit pas souiller l'impérial manteau
En cousant à sa pourpre un mesquin oripeau;
On ne doit pas non plus aux colonnes antiques
Clouer comme un affront quelques blanches boutiques,

Un pareil assemblage attriste le regard
Comme un hochet d'enfant sur le cou d'un vieillard.
Jadis le bras d'un dieu vengea la maison sainte
Des tables de marchands qui salissaient l'enceinte.

Eh bien, vengeons aussi le prétoire insulté,
Car les siècles lui font une divinité.
Que l'artiste étranger, qui vient sous ses décombres
D'Auguste et de Livie interroger les ombres,
Puisse, se détachant des choses d'aujourd'hui,
Évoquer longuement ces grands noms devant lui,
Et rêver des Romains, sans que sa rêverie
Heurte, désenchantée, une conciergerie.
Profaner à ce point ces débris imposants,
Ce serait nous montrer plus cruels que les ans
(Les ans n'insultent pas quand ils font leurs ravages).
Et, pendant que l'on voit les peuplades sauvages
Entourer de respect et d'un culte pieux,
Comme un objet sacré, les os de leurs aïeux,
Nous, fils dénaturés, nous la moderne Vienne,
Devons-nous outrager les restes de l'ancienne?

Ah! sachons respecter, dans les vieux monuments,
D'un siècle enseveli les sacrés ossements!
Où le peuple ne voit que pierres dégradées,
Le philosophe trouve un symbole d'idées,
Hiéroglyphe écrit par nos prédécesseurs,
Pétrifiant ainsi l'histoire de leurs mœurs;
L'artiste y reconnaît le chef-d'œuvre d'un maître,
L'antiquaire un trésor, et la ville un ancêtre.
Le trafic a, chez nous, une assez large part;

Laissons-y quelque coin pour y cultiver l'art.
C'est ainsi qu'on verra notre Vienne nouvelle
Reconquérir un nom qui fut perdu par elle,
Et marcher dans l'espoir et dans le souvenir,
Les pieds dans le passé, le front dans l'avenir.

1839.

UNE NOCE ANCIENNE.

Phanops, fils d'Ætion, épousait Antinome,
Fille du riche Actor, qu'à Pellène on renomme
Pour ses chèvres de Crète, aux poils soyeux et longs,
Et pour ses forts taureaux épars dans les vallons.
Antinome portait une blanche tunique
Dont le bord fut trempé dans la pourpre punique.
Des bandelettes d'or ceignent ses pieds, chaussés
De nattes de roseaux habilement tressés,
Et ses cheveux, lavés dans une fine essence,
Et noués à l'endroit où le cou prend naissance,
S'éparpillent ensuite et flottent à tout vent
Sur son épaule souple et sur son cou mouvant.
Quand elle parcourait les bois en amazone,
Souvent on croyait voir la fille de Latone,
Qui chasse au Cithéron, un arc d'or à la main.
On dit même qu'un jour, l'ayant surprise au bain,
Autant que de Psyché, Vénus en fut jalouse,
Et qu'elle eut peur qu'Amour ne la prît pour épouse.

Pour honorer l'hymen par un culte pieux,
Phanops fait préparer un repas copieux.

Au milieu d'un vallon, les tables sont dressées,
Les vins mêlés dans l'urne, et les chairs dépecées.
Pendant que, dans un coin, deux habiles sauteurs
Amusent, par leurs bonds, de nombreux spectateurs,
Des serviteurs zélés, faisant le tour des tables,
Placent des dos de porc devant les plus notables;
Et les chantres divins ayant reçu du ciel
L'art de dire des chants aussi doux que le miel,
Qui mettent la gaîté dans le cœur des convives
Et charment les héros à leurs heures oisives,
Sur la lyre déjà cherchent les sons sacrés
Qu'Apollon Cynthien a lui-même inspirés.

Phanops découpe alors un quartier de génisse,
Et le fait mettre à part pour Vénus bienfaitrice;
Car il avait juré que, si, par son appui,
Il recevait jamais Antinome chez lui,
La déesse verrait s'élever en fumée
De génisses d'un an la graisse parfumée.
Puis, prenant une coupe en argent, dont le bord
Est orné de festons où pendent des fruits d'or,
Et l'emplissant du vin de ces vignes en pente
Qui croissent dans les champs où l'Isménus serpente,
Il dit : « Pan! qui te plais sur les rives des mers,
Toi par qui des roseaux modulèrent des airs,
Descends des froids rochers qui couronnent Cyllène,
Et quitte leurs frimas pour la verte Pellène!
Dryades, qui dansez en vous tenant les mains!
Toi, fils de Sémélé, qu'honorent les Thébains,
Dieu, qui charges de fruits, par ton regard propice,
Les ceps du mont Nysa, que le lierre tapisse!
Venez tous, en l'honneur de la fille des eaux,..

De la reine d'Érix, de Chypre et de Paphos,
Chanter : « Évan! Évan! » et danser à ma noce
La danse nyséenne[1] et la danse de Cnosse[2]!
Vénus, mère d'Amour, préside au doux serment,
Et fais entrer la vierge au lit de son amant.
Je ferai chaque mois porter à sa prêtresse
De deux noires brebis la toison et la graisse. »
Il dit et se rassied sur son siége exhaussé,
Que recouvre un tapis par des clous d'or fixé.

Cependant Antinome, auprès de ses compagnes,
Disait en rougissant : « O vierge des montagnes!
Ne sois point courroucée, et, de ton char d'argent,
Jette sur mon hymen un regard indulgent!
Ce qui te plaît surtout, c'est la chaste ceinture
Que d'un homme jamais ne profana l'injure,
Et Calisto, bannie, a dû fuir de tes yeux,
Pour avoir écouté le souverain des dieux.
Mais que peut un mortel contre sa destinée!
Le sort avait écrit mon arrêt d'hyménée,
Et le fils de Vénus, au sort obéissant,
Décocha contre moi son trait le plus perçant.
O Diane! ton arc a des flèches moins sûres;
Même au dieu Jupiter l'Amour fait des blessures.
Pardonne donc, déesse, et demain je pendrai
Ma ceinture de vierge à ton autel sacré. »
Ainsi dit Antinome; et ses jeunes compagnes

1. Danse qui a pris son nom de Nysa, où fut élevé Bacchus.

2. Danse que les corybantes exécutaient à Cnosse pour amuser Jupiter enfant.

Répétèrent en chœur : « O vierge des montagnes!
Ne sois point courroucée, et, de ton char d'argent,
Jette sur son hymen un regard indulgent;
Et, quand le temps viendra, sois heureuse et seconde,
Bonne Lucine, aux fruits d'une union féconde!... »

1839.

TITYRE ET MÉLIBÉE.

TRADUCTION DE LA PREMIÈRE ÉGLOGUE DE VIRGILE.

MÉLIBÉE.

Toi, Tityre, étendu sous la voûte d'un hêtre,
Tu cherches sur ta flûte une muse champêtre;
Nous, nous abandonnons le toit de nos aïeux;
Nous, à nos doux pays nous faisons nos adieux;
Nous fuyons la patrie; et toi, couché dans l'ombre,
Tu fais dire Amarylle à l'écho du bois sombre.

TITYRE.

O Mélibée, un dieu nous a fait ce loisir;
Car c'est un dieu pour moi; j'ai juré de choisir
Les plus beaux des agneaux de notre bergerie,
Et leur sang rougira son image chérie.
C'est lui qui m'a permis de paître mes troupeaux,
Et d'enfler à mon gré ces rustiques pipeaux.

MÉLIBÉE.

Sans en être jaloux, j'admire ta fortune,
Tant nous subissons, tous, la misère commune.
Moi, j'emmène en pleurant les chèvres que voici,
Et j'ai bien de la peine à traîner celle-ci,

Qui, sur la roche nue, ah! chose lamentable!
Laisse deux nouveaux-nés, espoir de mon étable.
Aveugle que j'étais! un sinistre corbeau
Souvent, d'un arbre creux, m'a prédit ce fléau.
Des chênes l'ont prédit, frappés par le tonnerre.
Mais, toi, quel est ce dieu qui te fut débonnaire?

TITYRE.

Rome, comme on l'appelle, est un nom bien connu;
Mais je me figurais, tant j'étais ingénu!
Cette grande cité comme à peu près semblable
A celle où nous portons les chevreaux de l'étable,
Différente à peu près, comme on voit différent
De l'agneau le bélier et du petit le grand.
Non; sur toute cité Rome s'élève, altière,
Autant que le cyprès par-dessus la bruyère.

MÉLIBÉE.

Qui t'inspira de voir Rome?

TITYRE.

La liberté.
Sous mon rasoir tombait plus d'un poil argenté,
Quand elle eut un regard pour ma plainte indolente;
Elle est venue enfin, quoiqu'à venir bien lente;
Du jour trois fois heureux qu'Amarylle eut ma foi,
Galathée a cessé de m'imposer sa loi;
L'espoir de m'enrichir me trouvait incrédule;
Je n'avais plus souci d'accroître mon pécule;
Mainte victime en vain sortait de mon enclos;
Mon lait pour des ingrats en vain coulait à flots;
Jamais chez moi, pour prix de la crème échangée,
Jamais je ne rentrais la main d'airain chargée.

MÉLIBÉE.

Aussi, voyant des pleurs, Amarylle, en tes yeux,
Je demandais pourquoi tu suppliais les dieux,
Pour qui pendaient tes fruits à leurs branches oisives;
Tityre était absent; c'était toi que ces rives,
Toi que ces pins, Tityre, et que ces arbrisseaux,
Toi que par leur murmure appelaient ces ruisseaux.

TITYRE.

Que faire? il fallait rompre un joug intolérable.
Comment trouver ailleurs un dieu plus favorable?
Là, j'ai vu ce jeune homme, égal aux immortels,
Pour qui douze fois l'an le sang fume aux autels.
« Allez, dit-il, affable et le sourire aux lèvres,
Attelez vos taureaux, menez paître vos chèvres. »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ainsi tu garderas ton champ!
Quoiqu'un terrain pierreux résiste au soc tranchant,
Et quoique dans tes prés le jonc des marécages
Ne fournisse aux brebis que d'humides pacages,
C'est assez pour tes vœux; des gazons ignorés
N'incommoderont point les troupeaux égarés,
Et la contagion de l'étable prochaine
N'étendra point sur eux une mortelle haleine.
Heureux vieillard! au bord des fleuves familiers,
Sous l'épaisse fraîcheur des bois hospitaliers,
Là, tu fuiras le jour; sur la cloison fleurie
Qui des prés du voisin sépare ta prairie,
Les abeilles d'Hybla, d'un doux bourdonnement,
Ici, t'inviteront à l'assoupissement;
Là, l'émondeur, au pied du rocher qui s'incline,

De ses bruyants refrains remplira la colline;
Cependant gémiront tes ramiers favoris,
Abrités sous ton chaume et dans tes champs nourris,
Et, sous l'orme témoin de leurs tendres querelles,
Toujours roucouleront les rauques tourterelles.

TITYRE.

Aussi le cerf léger s'abreuvera dans l'air,
Le poisson séchera, rejeté par la mer,
L'Espagnol boira l'Èbre et le Germain le Tage,
Avant que dans mon cœur s'efface son image.

MÉLIBÉE.

Mais nous, nous irons voir ou l'Africain brûlant,
Ou sur les bords crétois l'Oaxe turbulent,
Ou le Scythe sauvage, ou le Breton barbare,
Que de tout l'univers l'immensité sépare.
Hélas! ce dur exil sera-t-il éternel?
Pourrai-je enfin revoir l'horizon paternel,
Et sous mon toit, où l'herbe a poussé dans le chaume,
Après quelques moissons admirer mon royaume?
Un soldat tient nos champs! un barbare a nos fruits!
Ah! funeste discorde! où nous as-tu conduits!
Voilà dans quelles mains la récolte est tombée!
C'est pour eux qu'on semait!... Va, pauvre Mélibée,
Plante à présent ta vigne, et taille tes pêchers!
Marchez, troupeau jadis heureux; chèvres, marchez;
Je ne vous verrai plus, du fond des grottes vertes,
Au rocher buissonneux pendre, chèvres alertes;
Vous ne brouterez plus, moi récitant des vers,
Le cytise fleuri ni les saules amers!

TITYRE.

Tu pourras cependant, couché sur la javelle,
Reposer avec moi jusqu'à l'ombre nouvelle,
Nous avons des fruits mûrs que nous cueillons ici,
Et la châtaigne tendre, et le lait épaissi.
Déjà les toits lointains fument dans les campagnes;
L'ombre déjà s'allonge en tombant des montagnes.

1859.

ACIS ET GALATHÉE.

Le dieu Faune surprit la nymphe Simithys,
Et des amours du dieu naquit le bel Acis.
Acis chassait un jour dans une île écartée;
La fille de Doris, la blanche Galathée,
L'aperçut en jouant sur l'onde, et de ce jour
A la nymphe marine Acis apprit l'amour;
Et de ce jour aussi la fille de Doris
Fit connaître l'amour au jeune et bel Acis.
Retiré sous un roc dont la cime penchée
Recélait sous la voûte une grotte cachée,
Et là, de son amante accusant le retard,
Sans cesse il l'appelait, sans cesse son regard
Épiait chaque flot, pour voir si, tout humide,
Il n'en sortirait pas la blanche néréide.

« Viens donc, lui disait-il, divinité des mers!
Quel plaisir te retient au sein des flots amers?
Ta présence m'est douce autant que la rosée
A la plante qui meurt dans la plaine embrasée,
Autant que le soleil, ami du vendangeur,

Au raisin qui languit sous un ciel sans chaleur.
Sitôt que tu parais, la gaîté m'est rendue;
Je ne me souviens plus de t'avoir attendue.
Mais, quand tu ne viens pas, je souffre et suis pareil
A l'herbe sans rosée, au raisin sans soleil.

» J'étais sous cette grotte, à l'heure matinale
Où le rocher projette une ombre latérale;
J'étais encore ici quand le midi brûlant
Avait dérobé l'ombre au sable étincelant,
Et j'y suis encor seul, et le jour qui décline
Allonge sur la mer l'ombre de la colline.
Lorsque tu m'as quitté, pourtant tu m'avais dit :
« Je viendrai quand le jour atteindra son midi; »
Et je regarde en vain sur la mer azurée,
Pour te voir apparaître, ô fille de Nérée!
Chaque fois qu'un zéphir, de son souffle naissant,
Fait courir quelques plis sur le flot frémissant,
Je tressaille de joie et j'espère que l'onde
Va s'ouvrir en laissant passer ta tête blonde.
Mais l'onde redevient calme comme la mort,
Et la vague inutile expire sur le bord!
Tu ne te doutes pas combien l'attente est dure,
Combien chaque heure est lente et combien le jour dure.
Hélas! plus je te vois, plus je voudrais te voir.
L'espoir suit les regrets, et les regrets l'espoir.
Quand je ne te vois pas, je songe à ta présence;
Je songe en te voyant aux longueurs de l'absence,
Et j'ai comme un remords, au moment des adieux,
De n'avoir pas assez regardé dans tes yeux.
Mais que t'importe à toi, joyeuse néréide!
Pendant que je répète une plainte insipide,

Sur le seuil des palais qui sont au fond des eaux,
Au milieu de tes sœurs, tu tresses des roseaux,
Ou tu conduis gaîment dans la mer de Tyrrhènes,
La troupe des tritons et des filles sirènes.

» Que ne suis-je plutôt quelque dieu de vos mers,
Ou Protée, ou Glaucus, dont les cheveux sont verts!
J'irais au premier rang de la troupe qui nage,
Et qui de tous côtés accourt sur ton passage,
Soit du rivage grec, soit du bord africain,
Soit des îles d'Éole, où travaille Vulcain.
Que ne suis-je un dauphin de la mer de Sicile,
Pour recevoir ton corps sur ma croupe docile,
Pour ouvrir devant toi les flots rendus plus doux,
Qui mourraient mollement en baisant tes genoux,
Et pour te voir toujours sans trouble et sans mystère,
Au lieu d'être oublié comme sur cette terre! »
Il dit, et tout à coup, plus belle que Vénus,
Secouant ses cheveux qui couvraient ses bras nus,
Et laissant derrière elle une trace argentée,
Sur le bord d'une vague apparut Galathée.
« Oh! dit alors Acis, nymphe, pardonne-moi!
Je te méritais mal, car j'ai douté de toi.

» J'ai parlé de froideur, d'oubli, d'indifférence
(A quel point nous aveugle un moment de souffrance!)
Et je savais pourtant que tu ne pouvais pas
Écouter tes désirs pour voler dans mes bras;
Qu'il te fallait tromper la surveillance active
De ta mère Doris, qui te retient captive,
Car la fière déesse a son orgueil blessé
De voir pour un mortel ton amour insensé,

Quand la couche des dieux aurait été jalouse
De pouvoir t'accueillir avec le rang d'épouse;
Et moi, qui rends les dieux envieux de mon sort,
Suis-je pas bien ingrat d'oser me plaindre encor?
Devrais-je pas d'une âme également contente
Jouir de l'entrevue et supporter l'attente,
Et ne devrais-je pas bénir à deux genoux
Un bonheur surpassant mes efforts les plus fous?
Non, pour me pardonner, il faut que tu sois bonne;
Je mérite une peine, et cependant pardonne!

Je pardonne, dit-elle, en lui baisant les yeux,
Car tu m'aimerais moins, si tu m'attendais mieux.

1858.

ROMÉO ET JULIETTE.

. . . .

JULIETTE.

Veux-tu partir déjà? Il n'est pas encor jour.
C'était le rossignol et non pas l'alouette,
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète.
Chaque nuit, on l'entend sur l'oranger fleuri.
C'était le rossignol ; va, crois-moi, mon chéri.

ROMÉO.

C'est le héraut du jour, l'alouette bavarde,
Et non le rossignol. O mon amour, regarde
Comme ces feux jaloux, du côté du matin,
Dentellent chaque bord du nuage lointain.
Les flambeaux de la nuit s'éteignent, et l'aurore
Pose le bout du pied sur les monts qu'elle dore.
Il faut partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, ce n'est pas le jour dont l'œil vient de s'ouvrir.
Cette clarté là-bas ne naît pas de l'aurore;
J'en suis bien sûre, moi. C'est quelque météore
Que le ciel a chargé d'éclairer ton chemin,
Comme un page portant une torche à la main.

Reste encor un moment : ne pars que tout à l'heure.

ROMÉO.

Eh bien donc, qu'on me prenne! eh bien donc, que je meure!
Si tu le veux ainsi, j'accepte mon destin.
Je dirai : ce rayon n'est pas l'œil du matin,
C'est le pâle reflet d'un regard de la lune;
Ce n'était pas non plus l'alouette importune
Dont le chant se perdait dans les hauteurs des cieux.
Je ne partirai pas : j'en suis moins soucieux
Qu'heureux de prolonger cette douce entrevue.
Viens, Mort, quand tu voudras, et sois la bienvenue!
Juliette l'a dit. — Causons donc, mon amour!
Car nous pouvons causer, il n'est pas encor jour,

JULIETTE.

Il est jour! il est jour! Adieu. Pars; va-t'en vite.
C'est bien elle, c'est bien l'alouette maudite,
Avec son aigre voix et son cri discordant.
On dit que cet oiseau chante bien cependant
(Mais cela n'est pas vrai, car son chant nous sépare);
Qu'il change d'yeux avec le crapaud de la mare.
Oh! pourquoi pas de voix aussi? pourquoi donc pas,
Puisque c'est cette voix qui t'arrache à mes bras?
Fuis! fuis! De plus en plus brillante est la lumière.

ROMÉO.

Hélas! de plus en plus sombre est notre misère!

1840.

A MADAME DORVAL[1].

Soit que paisible au sein du foyer domestique,
Vous nous rajeunissiez le gynécée antique,
Et qu'ouvrant votre cœur à la douce pitié,
Vous charmiez le malheur par des mots d'amitié;

Soit que vous commandiez, majestueuse et sainte,
Au crime audacieux le respect et la crainte,
« Et qu'un courroux auguste éclatant dans votre œil,
Des regards de Sextus fasse baisser l'orgueil » ;

Soit qu'appelant chez vous un tribunal intime,
Vous y comparaissiez, pâle mais plus sublime,
Pour l'exemple à donner résolue au poignard;

Tour à tour gracieux, ou sévère, ou funeste,
Aux mouvements du cœur empruntant votre geste,
Trois fois vous nous montrez la nature dans l'art.

16 mai 1843.

1. Après la représentation de *Lucrèce*.

L'AUTOMNE.

ÉCRIT SUR L'ALBUM
DE MADAME HENRI DE LACRETELLE.

Déjà le ciel brumeux pèse sur le coteau,
Le rouge-gorge seul chante encor dans la haie,
Le jardinier soigneux, promenant le râteau,
Amoncelle déjà les feuilles qu'il balaie;

La ronce dépouillée attriste le buisson,
Et, glorieux encor dans sa métamorphose,
L'églantier a changé, pour la froide saison,
En collier de corail sa guirlande de rose.

Voici bientôt l'hiver qui fait les longues nuits;
Vous n'irez plus aux champs envahis par la neige;
Mais, assis au foyer, vous entendrez les bruits
Du portail ébranlé par le vent qui l'assiége.

L'hiver est favorable aux entretiens du soir:
Remplissez le bûcher, n'épargnez pas le chêne;

Près d'un feu petillant il est doux de s'asseoir
Quand l'ouragan sévit dans la forêt prochaine.

L'hiver, facile au riche, est dur au malheureux;
Qu'il s'approche de l'âtre, où le sarment flamboie,
Et que, fortifié par un vin généreux,
Il emporte chez lui quelques heures de joie!

1847.

LUDIBRIA VENTIS.

Vous demandez un chant aux muses disparues;
Quel chant peut-on mêler au tumulte des rues
Et quelle mélodie aux éclats du canon?
O déesses d'Horace, ô muses de Virgile,
O Grâces qui dansiez le soir d'un pied agile,
Nous ne savons plus votre nom.

Qu'êtes-vous devenus, dieux des pipeaux champêtres,
Dont les vers alternés amusaient les ancêtres?
Les dieux comme les rois cherchent fortune ailleurs,
Ces refrains du passé leur semblent froids et tristes,
Et l'églogue aujourd'hui chante aux capitalistes
La romance des travailleurs.

La parole appartient aux sophistes moroses;
Quant au poëte ami des fêtes et des roses,
Il ne s'épanouit que sous un ciel d'azur.
Il faut que Lesbia se penche sur sa lyre,
Il faut que Lalagé, la belle au doux sourire,
Sourie au chantre de Tibur.

Enfin, vous le voulez, je reprendrai ma plume,
Qui des mots cadencés a perdu la coutume.
Que n'ai-je le secret du langage divin !
Je voudrais pour vous seule, avide de génie,
Épancher tout mon cœur en des flots d'harmonie.
Mais quoi ! je le voudrais en vain.

L'idée impatiente où bouillonne la fièvre,
Par ces mots refroidis, expire sur ma lèvre ;
Et, sous le joug d'un vers au rhythme assujetti
Courbant avec effort mes sentiments esclaves,
Je ne reconnais plus à travers ces entraves
Ce que j'avais d'abord senti.

Ah ! la pensée échappe aux paroles humaines
Et son immensité déborde leurs domaines
Autant que l'infini déborde l'horizon.
L'âme divine appelle une langue inconnue,
Et, dans nos mots étroits vainement contenue,
S'indigne de leur trahison.

Vous allez promener votre course inquiète
Vers les rives d'un lac chanté par un poëte,
Souvent à l'heure ardente où le repos est doux;
Quand le canot léger glissera sur ses vagues,
A quoi songerez-vous? à mille choses vagues,
Pas à ceux qui songent à vous.

Comme en un clair miroir, dans son cristal limpide
Le lac réfléchira la nature splendide,
Et vous verrez trembler sous le frisson des eaux

Les contours renversés du grand amphithéâtre,
Qui des rives du lac à l'horizon bleuâtre
Monte par degrés inégaux.

Depuis la touffe d'herbe et l'arbuste qui penche
Sur le lac paternel sa paresseuse branche,
Depuis le toit prochain qui fume dans les prés
Jusqu'aux lointains glaciers, au soleil invincibles,
Qui couvrent les sommets des monts inaccessibles
Jusqu'aux vastes cieux azurés.

Mais, au bout de vos doigts rafraîchis dans son onde,
Si le baiser du lac laisse une perle ronde
Vous n'y verrez plus rien du magique tableau :
La pensée est le lac où le ciel se reflète;
La chose sans couleur, la parole incomplète,
C'est l'incolore goutte d'eau.

LA BRANCHE D'AUBÉPINE.

C'était au mois de mai, je vous donnais le bras;
L'orage nous surprit et la pluie apaisée
Suspendit, en fuyant, des gouttes de rosée
Sur le feuillage vert des printaniers lilas.

Alors, vous, saisissant une branche d'en bas
Vous la fîtes pencher sur ma tête arrosée,
Et puis, vous vous sauviez, quand d'une bouche osée
Je vous pris deux baisers pour punir vos ébats.

Et pourtant, je disais dans le fond de mon âme:
« Oh! la douce vengeance! oh! de grâce, madame,
Faites que je la puisse infliger de nouveau! »

Et je disais encore : « Et vous, branches voisines,
Pleurez sur moi, lilas! et pleurez, aubépines!
Un baiser est au fond de chaque goutte d'eau. »

ADIEUX.

Adieu! Que les destins, madame, vous soient doux!
Que les cieux orageux, où le tonnerre gronde,
Épargnent votre asile, et réservent pour vous
Une sérénité qu'ils refusent au monde!

Partout où vous serez, soit qu'au sein de Paris
Vous demandiez de l'ombre à la verte tonnelle
Où le vent parfumé par les arbres fleuris
Murmure encor l'écho de la voix maternelle;

Soit que, vous confiant à de meilleurs climats,
Vous respiriez l'air vif des montagnes lointaines
Qui, le front couronné d'immobiles frimas,
Voient couler à leurs pieds l'eau des chaudes fontaines;

Puissiez-vous ignorer les amères douleurs!
Que vos lèvres jamais n'apprennent à maudire,
Que la santé du corps y pose ses couleurs,
Que la santé du cœur y pose son sourire.

Puisse l'été pour vous tempérer son midi,
Les oiseaux vous chanter leur chanson la plus douce,
La montagne amollir pour votre pied hardi
Ses rochers anguleux sous un tapis de mousse !

Les plaisirs vous suivront, attachés à vos pas.
Tantôt vous siégerez comme une souveraine
Parmi des courtisans, sachant rire aux éclats
Et conter galamment la chronique mondaine.

Tantôt, belle amazone, un coursier qui fend l'air
Fera flotter les plis de votre longue robe,
Et ceux qui vous verront passer comme un éclair
Se plaindront du coursier qui trop tôt vous dérobe.

Ainsi fuiront vos jours que rien n'aura troublés,
Ainsi s'envolera la jeunesse rapide.
Mais l'ennui gît au fond des plaisirs redoublés
Qui remplissent l'esprit et laissent le cœur vide.

Je vous souhaite encor par mes derniers souhaïts,
Au nom d'une amitié dont j'ai connu les charmes,
De détourner parfois vos yeux de vos jouets
Et de goûter un peu la volupté des larmes.

Adieu donc! Moi, je pars; je vais dans nos vallons;
Je suis trop villageois pour une capitale;
J'ai mal étudié la langue des salons,
Sa vivacité froide et sa grâce banale.

Je ne sais pas cacher un sentiment profond,
Et, quand j'ai le cœur gros, rire du bout des lèvres.
Un mot glacé me tue, un regard me confond,
Un signe mécontent me donne un jour de fièvres.

Plus je me sens maussade et plus je le deviens;
Ma parole se meurt, mon silence me pèse.
Je m'en vais retrouver mes fusils et mes chiens,
Devant qui je puis être ennuyeux à mon aise.

Là, réveillé d'un songe, oublié, j'oublierai;
J'oublierai jusqu'au nom d'un journal ou d'un livre,
Et, s'il se peut, combien on a le cœur navré
D'un moment d'amitié que la froideur doit suivre!

BOUTADE.

Quand septembre viendra, le mois chargé de fruits
Qui raccourcit les jours et prolonge les nuits,
Qui ramène les chants et les rondes joyeuses
Des vendangeurs dansant avec les vendangeuses,
Allez dans le jardin et suivez le mur blanc
Qui s'étale au soleil pour se chauffer le flanc :
Vous y verrez rougir, sous les pêchers en treille,
L'incarnat velouté d'une pêche vermeille,
Montrant timidement son duvet à travers
Les rameaux nourriciers et les feuillages verts,
Et souriant ainsi qu'une lèvre mi-close
Sur qui se poserait quelque sourire rose;
Eh bien, ce coloris qui séduit le regard,
Ce fruit arrondissant sa coupe de nectar,
Madame, quelque jour viendra quelque chimiste
Qui l'analysera par sa science triste,
Et tirera d'un fruit si mollement courbé
Que du sein de Vénus on le croirait tombé,
Si doux qu'on le croirait pétri dans l'ambroisie,
Des sucs qu'une vipère aurait en jalousie.

Tel est pour moi l'amour, madame; pour certains,
C'est un fruit savoureux, frais comme les matins;
Ils n'ont qu'à se pencher, et dans leur main ouverte
Il tombe détaché de sa couronne verte.
Moi, je suis le chimiste, et, pour cette raison,
Il ne me laisse prendre à moi que son poison:
Les désirs irrités, la longue inquiétude,
L'imagination peuplant la solitude,
L'amour sans voluptés et les rêves sans corps,
La rage dans le cœur et le calme au dehors,
L'ardente inaction d'une existence vide
Et le dégoût de tout qui rend tout insipide,
Et l'attente trompée et l'espoir abattu,
Si bien qu'on s'écrirait: « Néant, où donc es-tu? »
Enfin, tous les tourments et toutes les tortures
Que mit le Créateur au cœur des créatures;
J'ai bien tout éprouvé, j'ai bien passé partout,
Et j'ai bien bu la lie amère jusqu'au bout.

Mais les ravissements que Dieu donne en échange,
Qui font rayonner l'œil comme une étoile d'ange;
Mais l'espoir assouvi qui devient souvenir,
Moissonnant le présent pour semer l'avenir,
Trésor qu'à l'homme vieux, le jeune homme accumule,
Jour éclatant suivi par un doux crépuscule,
Moments que l'on revit après qu'ils sont passés,
Ces moments immortels, où sont-ils? Je ne sais.
Où sont les entretiens, la lente confidence
Libre du lourd bâillon qu'impose la prudence,
Le bavardage intime où le cœur est à nu,
Où l'on redit cent fois comment on s'est connu,

La promenade au bois, la mousse sous le chêne,
Et la main dans la main, l'haleine dans l'haleine,
Et les tendres regards qui ne finissent pas,
Et les sentiers pleins d'ombre où s'égarent les pas,
Et les cheveux jouant avec le vent qui gronde,
Et l'oubli de la ville, et de l'heure et du monde !...
. . . .

SUR LA MORT DE CHARLES REYNAUD.

O mon cher compagnon! moitié de ma pensée!
Confident de l'ébauche à peine commencée!
Mon frère d'armes! mon ami!
Quoi! mort!... quoi! foudroyé comme par un tonnerre!
Quoi! muet pour toujours!... dans ta couche de terre
Éternellement endormi!

Si jeune! si joyeux et si content de vivre!
Étranger aux soucis dont la mort nous délivre,
Heureux d'aimer et d'être aimé,
Il n'avait pas connu la fortune indocile,
Et s'avançait gaîment vers l'avenir facile,
Vers l'avenir sitôt fermé.

Indépendant et fier, il marchait dans sa voie;
Il possédait ces biens qui ne font pas la joie,
Mais sans qui le bonheur n'est pas :
Il avait des sillons où glanait la misère;
Il avait des amis; il avait une mère,
La grande richesse ici-bas.

Telle est la Mort! voila sa volupté cruelle!
Usé, brisé, vaincu, qu'un malheureux l'appelle,
Elle s'éloigne et cherche ailleurs;
Elle visite ceux à qui la vie est douce;
Pâle amante, elle étreint celui qui la repousse,
Et choisit parmi les meilleurs.

Quoi! nous ne verrons plus ce franc et gai sourire,
Ce regard si loyal où chacun pouvait lire
Le cœur rayonnant dans les yeux,
Ce charme sympathique empreint dans tout son être,
A ce point qu'on l'aimait, presque sans le connaître,
Et bien plus, le connaissant mieux!

Et comme il était bon, affectueux et tendre!
Comme son âme pleine aimait à se répandre!
Comme il parlait de ses amis!
Ah! il ne croyait pas, lui, ce rare courage,
Si les railleurs contre eux aiguisaient un outrage,
Que le silence fût permis.

Il savait admirer comme les belles âmes;
Il adorait, foyer de généreuses flammes,
La nature où Dieu resplendit,
L'humanité, les arts, le beau, le vrai, le juste,
La vertu, le génie, et cette chose auguste :
La Liberté, dont on médit.

Tout était radieux dans cette noble vie.
Jamais le dévoûment n'y côtoya l'envie.
— O toi, son autre compagnon[1],

1. Émile Augier.

Tu l'as vu, ce soldat de nos ardentes luttes,
Ivre de nos succès, accablé de nos chutes,
Et plus fier que toi de ton nom.

Et moi, ne suis-je pas le vivant témoignage
D'une abnégation qui n'est plus de notre âge?
Ne suis-je pas son œuvre, à lui ?
C'est par lui que j'étais, si j'étais quelque chose;
Mon frêle monument sur l'amitié repose;
Il s'écroule, privé d'appui.

Au pied de sept coteaux, aux bords d'un large fleuve,
Une antique cité sous une cité neuve
Dort à vingt pieds de profondeur,
Des remparts démolis, des voûtes colossales,
Des escaliers géants, des arches triomphales
Attestent sa vieille grandeur.

Sur ce sol tout jonché des souvenirs de Rome,
Dix ans déjà passés, un indolent jeune homme
Vivait, dans l'ombre enseveli.
Inhabile au barreau, de ses mains desœuvrées
Il traçait pour lui seul des scènes ignorées,
Pâture promise à l'oubli.

Reynaud prit dans ses bras la naissante *Lucrèce,*
Et, l'emportant ainsi qu'un amant sa maîtresse,
Il la promena dans Paris.
Quand il eut entassé miracles sur miracles,
Épuisé les dégoûts, renversé les obstacles,
Je vins en recueillir le prix.

Et lui-même, pourtant, lui-même était poëte.
La lyre entre ses mains n'eût pas été muette;
La Muse eût aimé ses travaux;
Il eût pu, consacrant aux œuvres personnelles
L'ardeur qu'il dépensait aux choses fraternelles,
Conquérir pour lui les bravos.

Mais il était ainsi; s'oubliant pour les autres,
Ses craintes, ses espoirs, ses vœux étaient les nôtres,
C'était l'âme de notre corps.
Enfin, après dix ans d'une même pensée,
Livrant aux flots plus doux notre barque exercée,
Tranquille, il s'assit sur les bords.

Il a chanté; — la Muse, à son appel docile,
A retrouvé pour lui la flûte de Sicile,
Où Théocrite soupirait.
Son chant a désarmé la critique maligne;
Ce formidable écho s'adoucit pour ce cygne,
Pour ce cygne qui se mourait.

Objet de ses amours, divine Poésie,
Pourquoi lui présenter la coupe d'ambroisie
Et la lui briser dans la main!
Pourquoi le couronner de ces roses tardives,
Et lui faire aujourd'hui place entre tes convives
Quand le cercueil l'attend demain!

Il ne chantera plus les campagnes fécondes
Où les blés agités roulent somme des ondes,
Ni la chaste fleur des épis,

Ni le lit du ruisseau, ni les flots bleus du Rhône
Sous les coteaux d'Ampuis, que la vigne couronne,
Ni les moissonneurs assoupis.

Que m'importe à présent mon œuvre et sa fortune,
Si ce n'est plus pour nous une fête commune,
S'il n'en prend plus une moitié!
Sa place vide au sein de la foule assemblée,
Attristera toujours la salle dépeuplée
Par l'absence de l'amitié.

Périsse le succès, cette chose légère,
Que gonfle du public la faveur passagère,
Et que brisent ses prompts dégoûts!
C'est par le cœur qu'on vit, non par la renommée;
Comme je donnerais toute cette fumée
Pour que Reynaud fût parmi nous!

Amis, déjà la mort décime
Notre bataillon peu nombreux;
Elle a deux fois pris sa victime[1],
Et c'étaient les plus valeureux;
C'étaient les forts, les capitaines,
Ceux qui des âmes incertaines
Savaient réveiller la vertu;
Ceux qui ranimaient le sourire
Sur la bouche prête à maudire,
Et l'éclair dans l'œil abattu.

1. Allusion à la mort de M. Desé, ancien préfet de l'Ain, qui succomba des suites d'une fracture au fémur. C'était un ami des deux poëtes.

Que fallait-il à ces bons êtres
Pour vivre et pour s'épanouir?
Un bonheur dont nous sommes maîtres,
Et dont nous pouvons tous jouir.
Une de ces chaudes journées,
Où les plaines illuminées
Reluisent sous le beau soleil,
Un murmure, une poésie,
Inondaient leur âme choisie
D'un ravissement sans pareil.

Serrons-nous; — la mort fait un vide
Que nous ne remplirons jamais.
Ainsi, quand la cognée avide
Découronne les verts sommets,
Le peuplier qu'elle désigne
Tombe, et disparaît de la ligne
Qui s'élançait à l'horizon ;
Sa racine a séché la terre,
Et sur sa place solitaire
Rien ne pousse, que du gazon.

Aimons-nous; un ami qui tombe
Fait mieux comprendre l'amitié;
Aimons-nous avant que la tombe
S'ouvre encore sous notre pié.
Ah! c'est à cette heure suprême
Que l'on sait à quel point on aime!
O Dieu! s'il nous était rendu,
Quel épanchement long et tendre!
Pourquoi ne devons-nous comprendre
Un bien que lorsqu'il est perdu!

O vous tous, ses amis et les miens, l'heure approche
Où nous nous retrouvions au foyer de *La Rcohe*.
La trompe, au point du jour, éveillait les chasseurs;
Nous partions, des taillis fouillant les épaisseurs;
Les chiens, impatients d'empaumer une voie,
Flairaient sur le gazon les traces de la proie;
Par la bruyère humide et les cailloux glissants
Nous suivions l'âpre meute, aux cris retentissants;
Puis le soleil séchait, dans la plaine embrasée,
Nos vestes de velours où fumait la rosée.
Et cependant *Pilate*, à l'horizon lointain,
Dégageant son front bleu des vapeurs du matin,
Et les champs parsemés de hameaux, et le fleuve
Miroitant au soleil comme une armure neuve,
Et les vergers d'Ampuis, et les coteaux vineux,
Et les effets de l'ombre et des plans lumineux,
Tout ce panorama, sous la vue éblouie,
Développait en paix sa splendeur inouïe.
Nous revenions alors, bruyamment, parmi ceux
Qui gardaient le logis, rêveurs ou paresseux :
Les uns, dans la mollesse où le sommeil nous plonge,
N'avaient pu s'arracher aux chimères d'un songe;
Les autres, — les savants, — un volume à la main,
Lisaient sous les noyers qui bordent le chemin;
Celui-ci regardait le nuage qui passe,
Et poursuivait des vers égarés dans l'espace,
Tandis que celui-là, le rival de Téniers[1],
Autour d'un broc de vin groupait des braconniers.
Le dîner rassemblait ces fraternels convives;
Les vins fins excitaient les répliques plus vives,

1. Tableau commencé par Meissonier, et qu'il n'a pas achevé.

Jusqu'à l'heure indolente où toutes les clameurs
Mouraient l'une après l'autre aux lèvres des fumeurs.
Alors il se levait comme l'ancien rapsode,
Il disait une scène, ou déclamait une ode;
Et, l'œil superbe, plein de ses auteurs aimés,
Il versait l'harmonie en nos esprits calmés.
Mais quoi! ces souvenirs ont perdu tous leurs charmes!
J'esquisse un gai tableau quand c'est l'heure des larmes!
O seuil hospitalier! prés cachés dans les bois!
Je vous vis, l'an passé, pour la dernière fois.
Que mon pied se dessèche et jamais ne se meuve,
Plutôt que d'approcher de cette maison veuve!
Non, non, ce me serait un trop cruel ennui
De revoir ce jardin qui fleurit pour autrui;
Car telle est la nature, immortelle et sereine :
Nous passons, sans troubler son œuvre souveraine.
Les bois qu'il a plantés, à d'autres possesseurs
Prêteront leur silence et leurs molles fraîcheurs;
L'eau coule aussi limpide, et pour une autre oreille
Répète aussi gaîment sa chanson de la veille.
Ah! nature insensible! — Ah! ses amis, du moins,
De ce règne nouveau ne seront pas témoins;
Aussi frappés que nous, et plus encor peut-être,
Ses serviteurs en deuil fuiront le nouveau maître;
Et, hurlant sur le seuil de la salle à manger,
Ses chiens refuseront le pain de l'étranger.

Pleure l'honneur de tes murailles,
Vienne, pleure ton noble enfant!
Ouvre-toi pour ses funérailles,
Toi qui l'attendais triomphant!

Déjà la ville était en fête;
Déjà la couronne était prête...
Mais la fête se change en deuil,
Et les lauriers qu'on lui prépare
Sont ceux du chantre de Ferrare,
Ceux qui n'ombragent qu'un cercueil.

Voici le funèbre cortége,
Composé du pays entier;
Le magistrat quitte son siége,
L'artisan quitte son métier.
On voit se mêler dans la rue
Celui qui pousse la charrue,
Et l'artiste, et le tisserand;
L'enfant, celui que l'âge accable,
Et le riche, et le misérable,
Tous l'accompagnent en pleurant.

C'est qu'on l'adorait dans sa ville!
C'est qu'il n'était pas seulement
Un poëte, voix inutile
Qui jette ses plaintes au vent;
Son cœur n'est pas tout dans son livre;
Il savait qu'on est fait pour vivre,
Homme, au milieu du genre humain;
Qu'on doit une part de soi-même
A son pays, à ceux qu'on aime,
A l'indigent qui tend la main.

Il savait que la vie est brève,
Qu'on est vite au bout du sillon,

Et qu'on n'est pas né pour le rêve,
Mais pour la lutte et l'action.
Il savait qu'il est des misères
Qui se taisent, tristes et fières,
Que dans l'ombre il faut découvrir;
Il savait acquitter la dette
De l'abondance à la disette.
Il a su vivre — et su mourir.

Mais renfermons en nous notre douleur amère :
Qu'est-ce que nos regrets près de ceux d'une mère!
Mon esprit éperdu se refuse à plonger
Dans cette immensité de désespoirs sans bornes,
De sanglots déchirants ou de silences mornes,
De désolations qu'on ne peut soulager.

Ah! c'est ici surtout que la parole est vaine;
Cette œuvre est au-dessus de la puissance humaine,
On ne doit que pleurer et regarder le ciel :
La foi, baume divin, calme toute souffrance;
Il faut chercher en haut le rayon d'espérance
Qu'on veut faire briller au regard maternel.

La mort autour de vous a fait la solitude,
Pauvre mère; mais Dieu, dans sa mansuétude,
Dieu bon abrégera votre exil ici-bas.
Chaque heure vous conduit au fils qui voit vos larmes;
Vous le retrouverez, sans trouble et sans alarmes,
Dans un monde où la mort ne le reprendra pas.

Adieu, mon ami! sur ta tombe
J'ai voulu jeter quelques fleurs;
Adieu! mon courage succombe
Sous sa tâche, grosse de pleurs.
La douce et paisible harmonie,
Par les grandes douleurs bannie,
Ne chante qu'en des cœurs sereins:
En vain je lui fais violence;
Je sais mieux souffrir en silence
Que mettre un rhythme à mes chagrins.

Mais j'étais absent de ta couche
Quand tu rendais ton âme aux cieux;
Je n'ai pu, penché sur ta bouche,
Clore ton œil d'un doigt pieux;
J'étais absent des funérailles
Quand la terre dans ses entrailles
A reçu tes restes glacés.
Ah! que du moins ma voix tardive
Ajoute une note plaintive
Aux adieux déjà prononcés!

Et toi, Janin, qui nous rapportes
Cet enfant de notre cité,
Qui de Paris jusqu'à nos portes,
Fidèle ami, l'as escorté,
Par toi son ombre consolée
Reposera dans la vallée
Dont il connaissait l'horizon;
Par toi, prosternés sur sa pierre,
Nous croirons que notre prière
Va l'éveiller sous le gazon.

Au sein de la nuit éternelle
Tu l'as, toi-même, enseveli,
Et de ta larme paternelle
Son mausolée est ennobli.
Sois béni, porteur de sa cendre!
Cœur dévoué, cœur noble et tendre!
Oh! sois béni par tous les siens!
Et sache que la ville entière
Inscrit ton nom, dont elle est fière,
Parmi ceux de ses citoyens.

Mont-Salomon, 8 septembre 1853.

PROLOGUE D'*HORACE ET LYDIE*[1].

Vous voyez, messieurs et mesdames
De pauvres acteurs ambulants
Qui viennent devant vous, sans l'appui de réclames,
Exercer leurs petits talents.
Nous gagnons notre vie à courir les provinces.
Dame ! l'argent est rare, et souvent nous jeûnons!
Et pour jouer reines et princes,
Les Phèdres, les Pyrrhus et les Agamemnons,
Nos bagages sont un peu minces,
Quoique nous y mettions tout ce que nous gagnons.
Nous n'étions pourtant pas sans habits de théâtre :
Nous avions de riches manteaux
D'empereur en bons calicots,
Imitant la pourpre de Cos.
Nous avions des perles en plâtre
Pour le rôle de Cléopâtre,

1. Des comédiens de société, réunis à Aix pendant la saison des eaux, donnaient une représentation d'*Horace et Lydie,* au profit des pauvres. Il y eut un retard dans l'envoi des costumes qu'ils attendaient de Paris; et, pour excuser la présence, sur la scène, de Romains en habit noir et de Romaines habillées en Françaises de 1856, Ponsard improvisa ces vers.

Des paillettes d'acier, des rubis en cristaux
Des diadèmes en or faux.
Mais quoi ! le sort avec furie
Contre nous semble s'acharner.
Figurez-vous qu'hier, dans une hôtellerie
Où nous ne pouvions pas payer notre dîner,
D'impertinents huissiers ont eu la barbarie
De saisir notre friperie,
Les manteaux, les péplums, les robes, les bijoux,
Le tout valant au moins cent sous !
Horace n'a plus de tunique;
Il faut qu'il paraisse à vos yeux
Avec son habit noir unique,
Celui que lui laissa par un motif pudique
La griffe des huissiers irrévérencieux.
Voilà pourquoi, ne vous déplaise,
Un poëte romain est mis à la française.

Messieurs, l'actrice que voici,
C'est Lydie; — approchez ici ! —
Saluez. Bien ! — Elle est gentille,
Et d'une assez bonne famille,
Qui, dit-on, n'a rien épargné
Pour que son esprit fût soigné.
Les attraits de la comédie
Ont tourné la tête à Lydie
Qui s'est laissée, un beau matin,
Engager par un cabotin.
Certain directeur la promène
En Grecque, en sultane, en Romaine;
Ses parents, des gens bien placés,
En ont été fort courroucés

Et la menacent de la battre;
Mais elle aime tant le théâtre
Qu'elle a quitté parents et tout
Pour mieux se livrer à son goût.

Ne découragez pas, par excès d'exigence,
Messieurs, un tel amour des arts.
Favorisez plutôt, par un peu d'indulgence,
Un talent qui promet une émule de Mars!
Hélas! Lydie est comme Horace,
Et d'un pied sans cothurne aborde ce tréteau:
Dans les mains de l'huissier rapace
Ce Joseph féminin a laissé son manteau.
Mais à quoi bon une parure!
La perle d'Orient pâlirait sur son cou.
Vous m'avoûrez que sa figure
La pare mieux qu'aucun bijou;
Cette taille élégante et fine
N'a pas besoin, pour ressortir,
D'un manteau deux fois teint dans la pourpre de Tyr.
De sa beauté tout s'illumine,
Au point que ces grossiers habits,
Transformés par l'éclat qui rayonne autour d'elle,
Semblent être tissus de soie et de dentelle
Et semés d'or et de rubis.
Ainsi, dans un conte de fée,
Peau d'âne éblouissait les yeux sous ses haillons,
Et, de ses seuls cheveux coiffée,
Ressemblait au soleil coiffé de ses rayons.

Voici notre servante, un rôle bien modeste!
Mais les maîtresses de maison

Voudraient avoir son port et son air et son geste,
Les reines envieraient son glorieux blason.
Vous avez entendu nos aventures tristes
Et vous savez pourquoi nous manquons de décors :
Soyez plus gracieux pour trois pauvres artistes
Que ne l'ont été les recors.

LA FERME D'ALBENS.

A MADAME X...

Voyez cette blanche maison,
Dont le toit sous les arbres fume,
Un jardin que clôt un buisson,
Des carrés où croît le légume,

Un verger planté de pommiers,
Dont les pommes tombent dans l'herbe,
Une aire étroite où les fermiers
Battent en cadence la gerbe;

Sous le jardin un ruisseau clair,
Où la laveuse qui se penche
Blanchit le linge qu'au grand air
Elle fait sécher sur la branche;

Des champs de maïs chevelus
Que pendant l'hiver on égrène;
Voilà tout : que faut-il de plus?
Tout ce qu'enferme le domaine.

Ah ! qu'il serait bon d'oublier
L'univers en cette chaumière ;
J'en voudrais être le fermier,
Si vous en étiez la fermière.

1838.

LA CASCADE DE GRÉSY.

Le torrent mugissant écume
Contre les roches qu'il polit;
Il tombe, rejaillit et fume,
Et couvre d'une épaisse brume
Les arbres penchés sur son lit.

Les cascades qui rebondissent
Et qui confondent leurs fracas
Partout tonnent, partout mugissent,
Et les airs au loin retentissent
De leurs effroyables éclats.

A quelques pas de ce tonnerre,
On voit le torrent furieux,
Qui, devenu tout débonnaire,
Se couche uni comme du verre
Sur le sable silencieux.

Ainsi, dans les jeunes années,
Quand l'amour commande en vainqueur,

Quand les passions déchaînées
Luttent contre les destinées,
Tout est tumulte dans le cœur.

Puis vient l'âge où l'âme s'émousse
Et ne sait plus que s'abstenir :
Les jours s'écoulent sans secousse,
Endormis dans leur pente douce,
Et murmurant un souvenir.

Hélas! tout s'éteint, tout s'efface,
Le crépuscule suit le jour;
L'ardente jeunesse fait place
A la vieillesse qui nous glace!
L'amitié succède à l'amour!

Ah! s'il faut un jour, cœur sans flamme,
Cesser d'aimer et de souffrir;
Si le pas connu d'une femme
Ne fait plus tressaillir notre âme,
Plutôt cent fois, plutôt mourir!

1853.

LES CHARMETTES.

A MADAME X...

C'était un jour brumeux et gris;
Le brouillard montant des vallées
Pesait sur les monts assombris
Dont les cimes étaient voilées.

La fauvette et le gai pinson
Ne chantaient plus dans les futaies;
On n'entendait que la chanson
Du rouge-gorge dans les haies.

L'églantier parmi les sureaux
Dont la bise effeuillait les branches
Changeait en collier de coraux
Sa guirlande de roses blanches.

Mais au plus beau ciel des étés
Je préférais ce ciel sans flamme,

Car je marchais à vos côtés,
Et la joie était dans mon âme.

Tous deux, ô souvenir divin !
Nous suivions une route étroite
Que côtoie à gauche un ravin
Et que borde un buisson à droite.

C'est au bord du même sentier
Que Rousseau, gravissant la côte,
Vit poindre, au pied de l'églantier,
La pervenche dans l'herbe haute.

Et cette maison dans les champs
D'où l'on voit le glacier splendide
Qui rougit aux soleils couchants,
Ainsi qu'une vierge candide ;

Ce salon dont vos petits pieds
Foulaient la dalle humide et nue,
Cette terrasse où vous grimpiez
Au bout d'une verte avenue,

C'est la terrasse et la maison
Où le philosophe morose
Vécut une douce saison
Au souffle de l'amour éclose.

Le souvenir de ces beaux jours
Charmait ses heures les plus sombres,

Et dans son cœur vivait toujours,
Comme une fleur dans les décombres.

Aimer, être aimé : tout est là;
C'est la loi, c'est pourquoi nous sommes;
Celui que l'amour consola,
Brave les choses et les hommes.

S'il est blessé par quelques traits :
« Qu'importe? dit-il en lui-même;
Le ciel est bleu, l'ombrage est frais,
La nature est belle, et l'on m'aime! »

Comme les coteaux éloignés
Changent d'aspect et de figure
Dans l'azur éclatant baignés,
Ou plongés dans la brume obscure,

Ainsi, par l'amour transformé,
Tout nous paraît meilleur ou pire,
Sans lui tout semble inanimé;
Avec lui, tout semble sourire.

Mais celui que l'on n'aime pas
Contre le sort est sans défense;
Voyageur sans but, ici-bas,
Chaque objet le blesse et l'offense;

La haine et les ressentiments
Étouffent ses penchants plus tendres;

Comme un feu privé d'aliments,
Son cœur ne chauffe que des cendres.

O Rousseau! tu grondes à tort
Contre l'humanité traîtresse;
Plains-toi plutôt, plains-toi du sort
Qui te refuse une maîtresse.

Pleure madame de Warens,
Ta première et ta seule amie,
Et brise les tristes burins
Qui gravèrent son infamie.

Auprès d'elle tu fus heureux :
Donc, tu fus meilleur auprès d'elle;
C'eût été d'un cœur généreux
De l'honorer même infidèle.

Plus tard, un juste châtiment
Vengea cette action mauvaise,
Et Jean-Jacques, l'ingrat amant,
Tomba dans les bras de Thérèse.

Quelle amertume dans ton sein,
Lorsqu'en tes rêves fantastiques
Passait un élégant essaim
De jeunes femmes poétiques!

Puis ces fantômes enchantés
S'envolaient, vision légère:

Banni du ciel, à tes côtés
Tu retrouvais ta ménagère!

Je comprends, ô pauvre songeur,
Oui, je comprends ta fièvre ardente :
Le génie est un feu rongeur,
S'il n'a pas une confidente.

Quant à la gloire, on n'est pas fier
D'un nom qu'on garde pour soi-même;
C'est un joyau que l'on n'acquiert
Que pour en parer ce qu'on aime.

Ah! si dans cette nuit d'été,
A l'heure des langueurs secrètes,
Quand la lune aux molles clartés
Glissait sous les feuilles discrètes;

Ah! si madame d'Houdetot
A tes vœux eût été facile,
Si tes larmes... ou si plutôt
Celle qui vient dans ton asile,

Si celle à qui le ciel bénin
Donna, dans un jour de largesse,
Un esprit mâle et féminin,
Et la beauté d'une déesse;

Si la blanche fille d'Érin,
Si la fée aux cheveux d'ébène,

Aux yeux bleus comme un flot marin,
Eût vécu, ta contemporaine,

Et si son cœur s'était ému
De ta solitude sauvage,
O Rousseau! tu n'aurais pas bu
La mort dans ton dernier breuvage.

1858.

LE LAC.

Sur les cimes vaporeuses,
La lune étend sa clarté,
Quatre rames vigoureuses,
Fendent le lac enchanté;
Et la rapide nacelle
Fait jaillir une étincelle
Sur le flot qui, derrière elle,
Garde un sillon argenté.

Une jeune femme assise
Promène un regard distrait
Sur cette ligne indécise
Où l'horizon disparaît.
Devant la céleste voûte,
Elle est rêveuse et, sans doute,
A l'étoile qui l'écoute,
Elle dit son doux secret.

Quel nom sa lèvre soupire,
Étoiles, le savez-vous?

Où va ce charmant sourire,
Étoiles, dites-le-nous!
Non, laissez-nous l'ignorance :
Ignorer, c'est l'espérance.
Cachez une préférence,
Qui ferait trop de jaloux.

Cependant la nef agile
Déjà rentre dans le port;
Déjà sur l'onde immobile
La rame oisive s'endort,
Et la belle passagère,
S'élançant vive et légère
Vers la rive hospitalière,
Pose son pied sur le bord.

Que le gazon qu'elle foule
De ses deux pieds délicats
S'amollisse et se déroule
Comme un velours sous ses pas!
Et vous, brises du rivage,
Rafraîchissez son visage,
Et portez-lui le message
Que je murmure tout bas.

1858.

GALÉSINDE AU COUVENT.

LÉGENDE.

L'empereur des Francs, le roi Charlemagne,
A mandé vers lui ses nobles barons :
Il va convertir les Maures d'Espagne
Qui sont mécréants, païens et larrons.

Le comte Roland prend sa cotte d'armes
Et sa Durandal et son olifant;
Près du paladin Galésinde en larmes
Retient ses sanglots qui vont l'étouffant.

« Adieu! je m'en vais combattre en Espagne :
L'empereur vers lui mande ses barons.
Garde-moi ta foi pendant la campagne;
Quand je reviendrai, nous nous marîrons. »

Sur la haute tour, Galésinde monte;
Mais son fiancé ne vient pas encor;

Elle voit de loin un page du comte :
« Madame, dit-il, votre sire est mort;

» Est mort, combattant les Maures d'Espagne
Qui sont mécréants, païens et larrons.
L'empereur des Francs, le roi Charlemagne,
A perdu là-bas ses meilleurs barons. »

Galésinde, pâle autant qu'une morte,
Sans répondre un mot, resta sur le seuil;
Et, le lendemain, on ferma la porte
Du couvent prochain sur l'amante en deuil.

Or, dans Roncevaux, la gorge maudite,
Où par trahison sont morts tant de preux!
Après la bataille, un pieux ermite
Aperçut Roland qui rouvrait les yeux.

Il avait au poing un tronçon d'épée;
On voyait fendue au-dessus de lui
La roche en granit qu'il avait coupée
Et par où les bœufs passent aujourd'hui.

Roland, bien pansé, revint à la vie;
Il rentra chez lui plus prompt que le vent;
Mais, à son retour, il sut que sa mie
Avait pris le voile au prochain couvent.

Lors, sur le sommet du roc solitaire
Le comte Roland bâtit une tour

D'où son œil plongeait dans le monastère
Qu'il regardait tant que durait le jour.

Une fois, il vit dans le cimetière
Une tombe neuve, un nouveau cyprès;
Il comprit pourquoi: la nuit tout entière
Il pleura sa mie et mourut après.

1859.

LE CORSET DE LUCY.

Je m'en vais pour une affaire
Qui me tient en grand souci;
Pas ne faut que je diffère.

Si le roi me voulait faire
Son ministre : « Grand merci!
Je m'en vais pour une affaire.

» Adieu, sire; je préfère
Ce qui m'attend près d'ici;
Pas ne faut que je diffère. »

L'or du nouvel hémisphère
A mes pieds serait aussi :
« Je m'en vais pour une affaire

» Qui saura me satisfaire
Beaucoup mieux que tout ceci;
Pas ne faut que je diffère. »

Mon affaire est de défaire
Le corset bleu de Lucy.

Je m'en vais pour une affaire
Qui me tient en grand souci.

1859.

LE PORTRAIT.

Une amazone est arrêtée
Sous l'ombrage rafraîchissant;
Une petite main gantée
Contient un cheval frémissant.

Pour la voir, le soleil entr'ouvre
Les branches du bois ténébreux,
Et, sur son front que l'ombre couvre,
Dépose un rayon amoureux.

Je ne connais que son image,
Et la regarde si souvent,
Qu'il me semble que son visage
Se colore et devient vivant.

Je vois s'ouvrir des lèvres roses
D'où s'épanche l'urne du cœur,
Et j'entends de si douces choses,
Que le miel a moins de douceur.

C'est une illusion, un rêve;
N'importe! il est le bienvenu :
Son aile magique m'enlève
Au monde qui m'est trop connu.

Les réalités sont amères;
Aimer l'inconnu, c'est très-doux;
Dans la coupe d'or des chimères,
On ne boit ni pleurs ni dégoûts.

Ainsi, chez les rêveurs antiques,
Les prés, les forêts et les flots
Se peuplaient d'êtres poétiques
Dans le nid des fables éclos.

Aux pâles clartés de la lune,
On croyait voir, dans les vallons,
Danser l'Hamadryade brune
Avec la Grâce aux cheveux blonds.

Le voyageur, las de sa course,
Qui s'arrêtait vers les étangs,
Voyait, du milieu d'une source,
Entre les nénufars flottants,

Surgir une naïade blanche.
L'eau qui venait de la mouiller
Coulait de son cou sur sa hanche,
Comme les perles d'un collier.

Mais, si le voyageur profane
La suivait d'un trop long regard,
L'apparition diaphane
S'effaçait, fondue en brouillard.

Portrait de ma belle inconnue,
Ne va pas ainsi t'effacer;
Du rêve où me plonge ta vue
Laisse-moi longtemps me bercer!

Mais quoi! l'homme, chose inconstante,
Sait-il jamais ce qu'il voudrait?
Mon ambition fut contente,
Quand j'eus en main votre portrait.

Et voilà qu'aujourd'hui j'aspire
A vous voir vous-même; — oui, vraiment,
Je sais tout ce que l'on peut dire :
Qu'il faut s'en tenir au roman;

Qu'un coup d'œil est gros de tortures
Dont les femmes se font un jeu,
Et qu'on s'expose à des brûlures
Quand on s'approche trop du feu.

La raison parle bien, sans doute;
Mais le désir parle encor mieux,
Et je voudrais, quoi qu'il en coûte,
Me brûler au feu de vos yeux.

LA FLEUR D'ORANGER.

— D'où viens-tu, fleur de l'oranger?
— D'un jardin que le Rhône touche :
Des flots le murmure léger
M'endormait dans ma verte couche.

Pour l'abeille qui picorait,
Ma coupe de miel était pleine;
La jeune vierge s'enivrait
Des doux parfums de mon haleine,

Et sentait, en me contemplant,
Battre son cœur dans son corsage;
Elle rêvait au bouquet blanc
Qui met la rougeur au visage.

Pour moi chantait le rossignol,
Et pour moi scintillait l'étoile;
Le Zéphire, arrêtant son vol,
Froissait la feuille qui me voile.

Mystère plus suave encor!
Sous les caresses de son aile
Déjà se formait un fruit d'or
Dans ma corolle maternelle.

— Pourquoi donc fuir le ciel heureux
Où tant de fêtes t'ont bercée?
— Un pauvre chanteur amoureux
Me cueillit pour sa fiancée.

Je n'aurais pas fui mon jardin
Pour le corsage des princesses,
Et je n'aurais eu que dédain
Pour l'union de deux richesses;

Mais l'union des cœurs me plaît;
Je tiendrai lieu de perles rares.
Des présents que le bon Dieu fait
Les arbres ne sont pas avares.

Je renonce à mes longs espoirs;
J'aime mieux mon court esclavage,
Et mourir dans ses cheveux noirs
Que de vivre sur un rivage.

Août 1863.

CHANSON

SUPPRIMÉE DANS *LE LION AMOUREUX*

(Cinquième acte).

Air de *La Pernette se lève.*

Anna prend la quenouille
Quand s'éveille l'oiseau;
Quand s'éveille et chante l'oiseau,
Sur l'herbe s'agenouille,
En tournant son fuseau.

Pendant que vont les chèvres
Broutant le genêt vert,
Les sureaux et le genêt vert.
Un soupir sort des lèvres
D'Anna de Gorré-Ker.

Le village est en joie,
Chaque sentier est plein
De Gorré-Ker jusqu'à Ké-Blin,
De tabliers de soie
Et de coëffes de lin.

Les filles vont par bande,
Par bande les garçons,
Le long des prés et des buissons;
On n'entend sur la lande
Que rires et chansons.

Seule, en ce jour de fête,
Que fais-tu donc là-bas,
Anna, que fais-tu donc là-bas?
Au Pardon qui s'apprête
Pourquoi ne viens-tu pas?

Janvier 1866.

A JULES JANIN[1].

Voici toute la famille
Qui s'en va chez son parrain.
Lucrèce se fait gentille
Pour lui plaire, et, bonne fille,
Quitte son grand air romain.

« Te souviens-tu, lui dit-elle,
De Reynaud, l'ami fidèle?
O triste et doux souvenir,
Plein de douleurs et de charmes!
Je voudrais te réjouir,
Et je fais couler tes larmes. »

Derrière elle sont les sœurs,
Agnès essaie un sourire :
Pénélope apprend à dire
Toute sorte de douceurs.

1. Lettre d'envoi des œuvres de l'auteur.

Lucile a sa belle robe,
Et, comme un petit lutin,
Se montre, puis se dérobe,
Et saute par le jardin.

Charlotte même minaude,
Et tend à son cher J. J.
Sa noble joue encor chaude
Du soufflet qui la rougit.

« Conte-nous, dit-elle, comme
Bignon-Danton, effaré,
Est dans la peau du bonhomme
Un jour carrément entré. »

Lydie accourt et l'embrasse,
S'écriant : « C'est lui! c'est lui!
J'ai retrouvé mon *Horace*.
Je reconnais à sa grâce
Le traître qui m'avait fui. »

Le bon parrain s'accoutume
Complaisamment à leurs jeux;
L'une en Romain le costume,
Une autre lui prend sa plume,
L'autre tire ses cheveux.

Et, tandis que, débonnaire,
Il rit ou gronde à demi,

Cette troupe téméraire
Répète : « On peut tout lui faire,
C'est notre plus vieil ami. »

Passy-Paris, 20 décembre 1866.

PROSE

A PROPOS D'AGNÈS DE MÉRANIE

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU *Constitutionnel.*

Monsieur,

Au moment où *Agnès de Méranie* va paraître dans la Bibliothèque dramatique du *Constitutionnel,* permettez-moi de la faire précéder de quelques observations.

Je croyais que nous vivions dans un temps de tolérance et de liberté littéraires, du moins telle était l'ancienne devise de l'école romantique. Je suis convaincu que les chefs de cette école sont restés fidèles à leur principe, et que, après avoir accusé la tyrannie des autres, ils ne voudraient pas en exercer une pareille. Ils ont connu les haines et les perfidies, et, repoussant ces armes déloyales, ils s'empresseront d'accueillir courtoisement tout nouveau venu dans la libre carrière de l'art. Mais leur intention généreuse est bien mal traduite par les subalternes; on dirait, à lire certains feuilletons, qu'on est indigne de tout égard parce qu'on a fait une tragédie, et qu'une pièce ne peut avoir aucune qualité, si elle n'est pas conforme aux règles de leur nouvelle poétique.

Quelques-uns sont allés jusqu'aux injures; d'autres

ont parlé de *coterie;* de sorte que j'appartiens à une coterie, moi qui suis arrivé solitaire et inconnu, qui n'ai sollicité les réclames d'aucun journal, et qui me suis tenu en dehors de tout patronage. Si j'ai obtenu trop de bienveillance, la faute n'en est qu'au public. Mais le mot me paraît surtout plaisant dans leur bouche. On entend par coterie une association de gens qui se prônent mutuellement, et dénigrent quiconque n'est pas de leur parti; or, il semble qu'ils se prônent assez bien, et qu'ils ne dénigrent pas trop mal. Le génie n'exclut pas la sage administration de la renommée, et l'inspiration sait se ménager des journaux amis qui distribuent l'encens aux fidèles et l'injure aux profanes.

Pourquoi cette levée de boucliers? Est-ce que les règles d'Aristote sont à nos portes? Les trois unités nous menacent-elles d'une autre invasion, escortées des confidents de tragédie, et veut-on nous faire jurer sur la parole de Boileau? Je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est que, pour ma part, je n'admets que la souveraineté du bon sens; je tiens que toute doctrine, ancienne ou moderne, doit être continuellement soumise à l'examen de ce juge suprême. Qu'est-ce que cette profession de foi a de commun avec la pédagogie et le pédantisme?

Il est vrai que je n'ai pas ouvert l'exposition par une conversation entre des manants ou de jeunes seigneurs; les communes n'ont pas été mises en scène; je n'ai pas montré les rues désertes et les cadavres sans sépulture; on aurait pu voir Agnès, dans la rue, poursuivie par des hommes du peuple, qui lui auraient lancé chacun une malédiction à la face; rien n'empêchait même de l'introduire dans une maison d'où on l'aurait chassée ignominieusement; enfin, le tout aurait pu être complété par

des flambeaux, des processions, des fanfares, un bouffon et quelques coups d'épée. Je ne dis pas que cela n'eût pas mieux valu; mais enfin j'ai voulu faire autre chose. J'ai pensé que les douleurs et le dévouement d'une femme, victime innocente de la lutte engagée entre les deux grandes puissances du moyen âge, pouvaient être intéressants par leur seul développement, et j'ai placé tout le drame dans le cœur d'Agnès. J'admettrai, tant qu'on voudra, que j'ai mal exécuté mon idée, mais je n'admets pas que je sois un pédant et un réactionnaire pour avoir eu cette idée, et, comme on est libre de compliquer un drame d'une infinité d'incidents et de coups de théâtre, et de le peupler d'une foule de personnages, je ne vois pas pourquoi on ne serait pas également libre de le resserrer entre quatre personnes et de le concentrer dans le développement d'un sentiment ou d'une passion. Ce peut être fort ennuyeux, d'accord (et alors c'est la faute de l'exécution), mais ce n'est pas une réaction *misérable et envieuse*.

Que veulent-ils donc dire avec leur réaction? Il y a, en fait d'art, ce qui est bon et ce qui est mauvais. Peu importe la date, puisque le vrai beau est éternellement beau. Est-ce qu'une manière de voir est nécessairement fausse, parce qu'elle est ancienne; et, pour mériter le titre de champion des idées modernes, faut-il toutes les accepter, bonnes ou mauvaises, par cela seul qu'elles sont modernes? Mais c'est précisément le fétichisme et la routine dont on a prétendu nous débarrasser. L'art poétique est remplacé par la préface de *Cromwell*, voilà tout.

D'ailleurs, ces idées modernes sont elles-mêmes une réaction. On retourne à Shakspeare, comme d'autres retournaient à Racine, et aussi servilement. — Je ne parle pas ici des maîtres, mais des médiocrités qu'ils traînent

à leur suite. — Il n'est pas plus malaisé de copier les procédés de Shakspeare que de copier ceux de Racine.

Shakspeare était lui-même; il était original, parce qu'il l'était naïvement et à son insu; ses défauts ne sont pas odieux, parce qu'ils ne sont pas étudiés et calculés pour l'effet; mais ses obscurs imitateurs se travaillent pour être bizarres; ils sont affectés, et jamais originaux; ils calquent la forme, mais ils ont garde d'emprunter le génie; Shakspeare a ses Campistron, avec cette différence que Campistron ne croyait pas être un audacieux.

Quant au style, ils jugent que c'est être pauvre et impuissant que d'aimer ce qui est simple et naturel, et de chercher à faire parler les personnages comme ils auraient pu parler. Il leur faudrait des amplifications à perte de vue, sous prétexte de lyrisme, des conversations impossibles, des métaphores disparates entassées les unes sur les autres, des comparaisons grotesques, des plaisanteries qui ont envie d'être gaies, des contrastes forcés, une intention continuelle et fatigante de produire de l'effet. Voilà ce qui constituerait un style moderne, et, à la vérité, on frappe ainsi les esprits peu exercés, car les demi-connaisseurs sont plus portés à admirer ce qui les étonne que ce qui a l'air d'être trouvé sans effort. Eh! mon Dieu, c'est encore renouvelé du vieux temps. Les Précieuses entendaient assez joliment ce langage. Madelon aurait dit de la Henriette de Molière, qu'elle *ne connaissait pas suffisamment la carte de Tendre;* aujourd'hui, on dit qu'il *ne lui vient pas aux lèvres un seul de ces mots ailés qui trahissent un âme faite d'un pan du ciel.* Elle n'a pas *des torrents de passion ni des brouillards de mélancolie.* Elle est bien inférieure à *ces grands vieux qui se parlent dans un langage de pierre versifiée.* O Madelon!... Moi,

j'aime autant *la frugalité d'ajustements et l'indigence de rubans.*

Imaginez-vous Molière écoutant ces belles façons de parler; ne reconnaîtrait-il pas tout de suite les faux brillants où chacun se récrie, et les colifichets dont le bon sens murmure, et ne répéterait-il pas aux beaux esprits de 1840, ces vers qu'il adressait aux romantiques de 1660 :

> Vous vous êtes réglés sur de méchants modèles,
> Et vos expressions ne sont point naturelles.
> Ce style figuré dont on fait vanité,
> Sort du bon caractère et de la vérité;
> Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
> Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

On m'accusera peut-être d'avoir pris ce qu'il y avait de plus mauvais; non, il y a de quoi choisir. On me reprochera de ne citer que les imitateurs; mais à quoi bon les imitateurs, sinon à exagérer les défauts du modèle, la seule chose qui soit à leur portée, et à nous en garantir par cette maladroite évidence?

Une chose semble les rehausser beaucoup à leurs propres yeux : ils se supposent bien téméraires; ils ont des hardiesses périlleuses qui risquent de *mettre le feu à la voûte azurée.* Aussi prennent-ils en grande pitié l'absence d'idées qui s'appelle sagesse, et l'impuissance qui s'appelle bon sens. D'abord, il ne faudrait pas beaucoup se vanter d'être téméraire et extravagant, puisque la force consiste à dire précisément ce qu'il faut dire, et qu'il est bien plus difficile de trouver le vrai, qui est un, que le faux, dont la variété est infinie; puis quelle témérité y a-t-il à répéter tout ce qu'a dit le maître, avec les mêmes rimes et les mêmes tournures de phrase, devenues banales et

classiques dans l'école? Ces téméraires auraient fait leurs petits madrigaux après Dorat, leurs petites élégies après Parny, et leurs petites descriptions après Delille. Maintenant, ils font leurs petites témérités.

En résumé, l'innovation ou la réaction, le romantisme ou le classicisme, sont des mots qui s'appliquent à des formules. L'art ne connaît que le bon ou le mauvais, et M. Hugo, par exemple, n'est ni classique ni romantique, il est grand poëte, quand il fait des vers comme ceux-ci :

> Vous êtes roi; moi, père, et l'âge vaut le trône.
> Nous avons, tous les deux, au front une couronne
> Où nul ne doit lever des regards insolents :
> Vous de fleurs de lys d'or, et moi de cheveux blancs.
> Roi, quand un sacrilége ose insulter la vôtre,
> C'est vous qui la vengez; c'est Dieu qui venge l'autre.

Discutez donc la question de goût, au lieu de parler d'art novateur ou rétrograde. Vous ne voulez pas la soumission aveugle aux anciennes règles; nous ne la voulons pas non plus, pas même aux vôtres. Si l'observation générale dont on a fait une règle est juste, elle vivra; sinon elle périra, comme toutes les choses de mode et de convention.

Je terminerai ces courtes réflexions par deux citations, l'une prise dans Scudéry, l'autre dans Racine. Elles montreront que ces querelles ne sont pas d'aujourd'hui.

Scudéry écrivait, à propos du *Cid :*

« Il faut que le premier acte, dans cette espèce de poëme, embrouille une intrigue qui tienne toujours l'esprit en suspens, et qui ne se démêle qu'à la fin de

l'ouvrage. *Dans toute la pièce, Chimène ni Rodrigue ne poussent et ne peuvent pousser qu'un seul mouvement, on n'y voit aucune diversité, aucune intrigue, aucun nœud.* »

Racine disait, dans la préface de *Bérénice :*

« Il y en a qui pensent que cette simplicité est une preuve de peu d'invention ; ils ne songent pas que, au contraire, toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher pendant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter, avec lui, mais avec plus de raison que lui, que je suis bien éloigné de croire que ces choses se rencontrent dans mon ouvrage. Il n'est pas défendu, quelque obscur que l'on soit, de citer l'opinion d'un grand poëte à l'appui non pas de ce qu'on a fait, mais de ce qu'on a voulu faire.

Mars 1847.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

La Dame aux Camélias, drame en cinq actes, par M. ALEXANDRE DUMAS fils. *La Dame de la Halle*, par MM. ANICET BOURGEOIS et MICHEL MASSON. *Las Dansores espagnolas*, par MM. BAYARD et BIÉVILLE. *Le Château de Grantier*.

Je prends possession, pour la première fois, et la dernière, d'un domaine qui n'est pas le mien, quoique j'y sois quelquefois entré, mais d'une toute autre façon. De justiciable, je deviens juge, et je vais critiquer à mon tour. Ma souveraineté d'un jour expire demain ; mais qu'importe ? « Aujourd'hui, j'ai des droits superbes, comme seigneur du feuilleton ; c'est à moi la plus belle gerbe, etc. » En effet, ma gerbe est opulente ; elle se compose de *Camélias*, et, tout à l'heure, je vais emmagasiner ma récolte ; mais je voudrais auparavant me présenter à mes confrères. J'espère qu'ils ne feront pas un trop mauvais accueil à l'intrus ; le motif qui m'amène dans leurs rangs doit me servir de présentation[1], et comme, au fond, ce sont de bonnes gens, ils me pardonneront d'avoir survécu à leurs épigrammes.

Heu ! fuge crudeles terras ! fuis, malheureux, ces terres cruelles du journal et ces bords inhospitaliers, où les Thoas du feuilleton sacrifient tant de tragédies naufragées !

1. Il remplaçait son ami Auguste Lireux, alors éloigné de Paris.

Il fait beau voir un tragique manier lourdement cette arme légère de la critique, et assommer, en croyant les caresser, les vives chansonnettes et les lestes vaudevilles. Chacun sait qu'un tragique est un être solennel, vêtu d'un habit noir un peu râpé, dont le front vénérable est armé de lunettes, qui porte des gants de fil, et qui ne parle jamais qu'en vieilles métaphores empruntées à la mythologie. Comment fera-t-il pour être infidèle à Melpomène, et s'aventurer dans le royaume des Ris et des Grâces? Momus cachera ses grelots, et les jeux s'enfuiront éplorés. Tel est le style propre aux faiseurs de tragédies. En voilà assez. Il ne s'agit pas de moi, mais de *la Dame aux Camélias*.

M. Alexandre Dumas fils porte un nom illustre dans les lettres, et continue dignement la gloire paternelle; c'est un luxe pour lui, car il aurait pu être le fils de ses œuvres; il avait amplement en lui-même de quoi conquérir la célébrité, si elle n'était pas déjà dans son patrimoine. Je suis heureux de constater un éclatant succès et de saluer à la fois le jeune homme dont je suis l'*ancien*, et le maître renommé pour qui je suis un *conscrit*. Je me rappelle l'effet que produisait ce nom sur nous autres collégiens ou étudiants, qui sentions s'épanouir en nous le besoin d'admirer; nous étions enthousiastes et nous ne mettions pas notre orgueil à comprimer nos élans et à considérer le côté pratique des choses. Celui de nous qui aurait pu voir Lamartine ou Hugo, celui qui aurait parlé à Dumas, à madame Sand, à Balzac, à Janin, à Alfred de Musset, à Alphonse Karr, à toutes ces nouvelles gloires qui croissaient si vigoureusement sous les ardentes sympathies de la jeunesse, celui-là en aurait eu pour un mois entier à raconter sa merveilleuse aventure. « Tu l'as vu!

il t'a parlé! que t'a-t-il dit? comment est-il fait? » Ah! si on m'avait dit alors, à cette époque où j'étais bien loin d'attendre, de rêver même, une petite place à ce banquet de la littérature, si splendide pour ceux qui le voient de loin, si on m'avait dit qu'un jour viendrait où je verrais familièrement la plupart de ces personnages redoutables, quel enchantement! quel éblouissement! et quelle incrédulité! Mais les années passent, la jeunesse s'envole, et le cœur s'aigrit. Tâchons au moins de ne pas éteindre tout à fait en nous la faculté d'aimer et d'admirer; on est mort, quand on ne sait plus que blâmer, et quand la sécheresse a tué la sympathie.

Est-ce à dire qu'il faut applaudir à tout, même à la nullité? Non certes, et je suis d'avis qu'on la traite sévèrement pour la décourager. C'est même là une manière d'honorer le talent; car un éloge banal n'a plus de prix pour personne, et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde. Mais, quand une œuvre est douée d'une certaine puissance, quand on y sent le souffle et la vie, il ne faut pas s'acharner aux imperfections, les faire ressortir sur le premier plan, et reléguer les bonnes choses dans l'ombre. Quelle raison a-t-on d'outrager un homme qui a passé victorieusement par les douleurs de la composition, et de le traiter un peu plus mal que s'il avait manqué à sa parole ou ruiné deux ou trois familles? Dès qu'une beauté éclate, mille défauts disparaissent, et c'est alors qu'on peut se livrer avec abandon, sans scrupule, sans timidité, au plaisir de louer ce qui est digne d'éloges. Il me semble au surplus que les écrivains ont assez d'ennemis ailleurs, sans se faire eux-mêmes une guerre à outrance. La littérature n'est pas en grande faveur auprès de la bourgeoisie, et on a eu beau la déguiser sous le nom ingénieux

de *commerce des lettres*, cette espèce de commerce n'a jamais été aussi considéré que les autres.

Pour ma part, si j'ai envie de louer, je suis servi à souhait. *La Dame aux Camélias* est un drame bien fait, bien écrit, très-spirituel et très-émouvant. Je reviens à elle avec bonheur, et cette fois pour ne plus la quitter.

M. Dumas a mis en scène les lorettes; le mot est consacré, et je l'adopte, sans en donner la définition, que tout le monde connaît. Je ne suis pas de ceux qui reprochent à l'auteur le choix de son sujet. A ce compte, il faudrait brûler Horace dont les vers les plus gracieux chantent Lalajé, Chloé, Lydie, Néobule et tant d'autres qui étaient les lorettes du quartier Capitolin. Voudriez-vous que La Fontaine n'eût pas fait le conte de *la Courtisane amoureuse?* et regrettez-vous les larmes que vous avez données au chevalier des Grieux et à Manon Lescaut? Le Théâtre-Français lui-même a l'honneur de jouer quelquefois *Turcaret,* la comédie qui approche le plus de celles de Molière; vous pouvez donc permettre au Vaudeville de prendre aussi son héroïne parmi ces pécheresses élégantes. Le drame est partout où est la vie, et tout ce qui est humain est du domaine de l'art. Montrez-moi de vraies passions, des luttes réelles, des souffrances vivantes, ou des mœurs fidèlement reproduites et des ridicules bien observés, j'applaudirai; je garde mon mécontentement pour les caractères faux, les sentiments hors nature, et les situations impossibles. Il n'est pas question de réhabiliter les courtisanes; je crois qu'on abuse un peu, depuis quelque temps, de cette accusation, qui supprimerait presque tous les poëtes latins et proscrirait Lesage et l'abbé Prévost. Y a-t-il des lorettes? Oui. Est-ce que dans ce monde s'agitent des passions, des luttes et des souf-

frances? Sans doute. Dès lors, voilà un sujet de drame et, si le drame est vrai, un enseignement; et l'enseignement résultera de la peinture exacte des mœurs et des caractères, et non de la façon dont le poëte arrange les événements et termine le cinquième acte. Prenons garde à la pruderie! Les Français vont impétueusement d'un extrême à l'autre. En 1830, on n'aimait que les excentricités; on était avide d'horreurs, il n'y avait d'intéressant que les grands scélérats et les désespérés, que Byron avait mis à la mode. Aujourd'hui, on retournerait volontiers vers Berquin et Florian; on est si fort épris des vertus domestiques, que, non content de les pratiquer chez soi (j'aime à le croire), on veut encore les retrouver sur le théâtre, et qu'une pièce n'est morale que si on peut dire du principal personnage : « Il fut bon père, bon époux, et le reste. » Eh bien, l'art n'est ni ici ni là; il est dans la vérité des choses; il est à sa plus haute expression dans le rude et franc Molière, que vous traiteriez d'immoral à l'heure qu'il est, et dont chaque comédie vous scandaliserait au dernier point, si elle était représentée pour la première fois et n'avait pas pour elle l'imposant respect des siècles. En un mot, le théâtre n'est pas un pensionnat pour l'éducation des jeunes demoiselles ; c'est l'affaire des *Contes* et *Conseils à ma fille.* Le théâtre s'adresse à des gens du monde, qui ont connu la vie, et il leur expose le plus fidèlement possible l'état de la société ou le jeu des passions humaines. Otez-lui cette franchise et cette sincérité, vous l'affadissez et le faites tomber en langueur; toute observation, toute philosophie, toute poésie disparaît, et il ne reste plus que des bergeries d'opéra-comique.

M. Dumas a voulu peindre l'amour en lutte avec le dévouement, et il a choisi pour théâtre de cette lutte le

cœur d'une lorette; il a bien fait : s'il avait choisi une marquise, il n'aurait pas mal fait non plus. Toute la question est de savoir si le combat de la passion et du sacrifice est bien représenté, si la lorette parle comme doit parler une lorette, ou si la marquise eût parlé comme doit parler une marquise. Encore, dans ce dernier cas, lui eût-on reproché de calomnier les hautes classes de la société. Car voilà comme on traque l'art dramatique. Il est clair qu'il vit de contrastes et de sentiments violents; s'il prend ses types là où les passions sont plus vives, ou du moins font plus facilement explosion, parce qu'elles ne sont pas gênées par les convenances sociales et le respect qu'on doit à son rang, on l'accuse d'immoralité et de réhabilitation; s'il se tourne du côté de la bonne compagnie, comme il faut bien en somme qu'il amène des passions et des déchirements, ce qui sort de toute nécessité du cercle des vertus domestiques, il aime à prêter des vices et des crimes aux gens comme il faut, lesquels, comme on sait, en ont toujours été exempts. De sorte que Racine, qui a osé amasser sur la tête de Phèdre, reine d'Athènes, la pensée de l'adultère, de l'inceste et presque de l'assassinat, est coupable de déclamations envers la bonne compagnie du temps de Thésée.

On comprend que les poëtes aient souvent été tentés par le personnage de la courtisane amoureuse. L'amour vrai qu'elle peut éprouver, et la conscience du mépris qui pèse sur elle, l'adoration pour un homme qui ne peut l'estimer, et le désespoir de se sentir indigne de lui, ces aspirations vers la région des nobles sentiments, et cet opprobre ineffaçable qui la retient dans son humiliation; la perspective toute nouvelle, et si cruellement attrayante, d'une famille, d'un intérieur honoré, d'un mari qui lui

donnerait son nom, d'enfants dont elle ne rougirait pas, et qui ne rougiraient pas d'elle, et l'impossibilité absolue d'entrer jamais dans ce paradis terrestre, où son regard jaloux peut apercevoir le sourire des jeunes mères; le dégoût subit dont elle se prend pour ce luxe chèrement acheté, ce bruit, ces folies, ces fêtes, ce tumulte où elle étourdissait auparavant ses regrets et ses réflexions; la joie insupportable de ses anciennes amies, leurs sarcasmes troublant ses recueillements inaccoutumés, l'incrédulité que rencontre partout sa transformation; toute cette succession d'espérances, d'amertumes, de bonheurs entrevus, de réalités invincibles, tout cela dominé par une passion profonde, est assurément une source de contrastes et de situations dramatiques; on peut déchaîner tous les orages dans ce cœur bouleversé, et rester cependant toujours dans la nature et dans la vérité; on peut imaginer enfin que, après bien des combats, le dévouement triomphe; que, plutôt que d'entraîner son amant loin du monde et de l'estime public, elle renonce à lui et le force à renoncer à elle; que, pour se dérober à sa poursuite, elle s'enveloppe dans l'ignominie, et se rejette, seule et désespérée, dans le gouffre infâme où la mort viendra bientôt à son secours. Je ne dis pas que ce dénoûment ne soit pas un peu romanesque; je crois bien que, dans la vie réelle, les choses ne se passeraient pas ainsi; je doute qu'une femme ait le courage de s'avilir ou seulement de paraître s'avilir pour détacher d'elle son amant; le remède est trop énergique, et l'amour sera trop sûrement éteint; ce courage, une femme ne peut pas, ne doit pas l'avoir; qu'elle se dévoue, à la bonne heure! qu'elle quitte pour jamais celui qu'elle aime, sachant bien qu'elle lui laisse au fond du cœur un long et tendre souvenir, voilà ce qui est pos-

sible. Le reste est au-dessus des forces humaines, et ne pourrait être justifié, dans tous les cas, que par d'absolues nécessités; or, je ne vois pas précisément ces raisons tellement impérieuses dans la pièce de M. Dumas. Manon se vendait, tout en aimant des Grieux; mais Manon n'aimait pas passionnément des Grieux, elle lui préférait le bien-être et même le luxe; c'est des Grieux qui aimait Manon. Marguerite, au contraire (c'est le nom de *la Dame aux Camélias*), aime Armand de toutes les forces de son âme; non-seulement elle est devenue insensible aux jouissances du luxe, mais ces meubles somptueux, ces splendides appartements, toutes ces élégances qui l'environnent et qui lui semblaient jadis si nécessaires à la vie d'une jolie femme, tout cela lui rappelle un passé odieux et lui fait horreur. Elle ne veut que la solitude avec Armand; elle fait le rêve de Jean-Jacques : une maisonnette blanche, avec des contrevents verts, couverte en tuiles, et entourée d'un petit enclos où l'on puisse se promener, en se donnant le bras, et ramasser ensemble les fruits de la saison, la pêche mûre, ou le raisin qui pend aux treilles, ou la laitue qui croît dans le carré du jardin potager. Ce rêve est réalisé; il n'y a plus de femme à la mode, plus de lionne du quartier Bréda, plus de belle dame aux camélias; nous voyons une jolie et fraîche campagnarde en robe blanche, en chapeau de paille, n'ayant plus à sa ceinture qu'un bouquet de roses que le bon Dieu a fait pousser, sans frais, en pleine terre, sous le soleil de tout le monde, et que Armand a cueillies pour Marguerite. Elle est heureuse autant qu'on peut l'être. Que lui importerait la misère, si Armand ne devait pas en souffrir? Quant à elle, elle savourerait voluptueusement toutes les privations imaginables, pourvu que Armand ne

manquât de rien; elle fait vendre son mobilier, ses équipages, tout ce qu'elle a, sans supposer même que ce soit un sacrifice; elle est riche; elle est joyeuse; elle s'enivre de délices; elle aime, et elle est aimée. Pourquoi donc prend-elle cette atroce résolution? Il est vrai que le père d'Armand est venu redemander son fils à la courtisane; mais, en bonne conscience, elle n'est pas obligée de le lui rendre, à ce prix. En vain le père d'Armand lui dit-il qu'il a une fille; qu'il est sur le point de la marier; que la famille de son futur gendre va rompre l'alliance projetée, par la raison que les fautes du frère compromettent la sœur innocente. « Je n'en crois rien, doit répondre Marguerite; votre futur gendre est un niais, s'il refuse la main d'une jolie fille sous prétexte que le frère a des maîtresses. » Cette scène cst fausse; aussi elle est faible, et c'est le seul endroit de la pièce où l'on sente des longueurs; ce sera aussi ma seule critique importante, et même je passerai volontiers à l'auteur ce troisième acte, parce qu'il amène de grands effets et une scène terrible, au quatrième acte, entre Armand et Marguerite. D'ailleurs, on est sans cesse entraîné par l'action, et l'émotion continue du spectateur doit rendre la réflexion indulgente.

Pour en finir avec la critique, je dirai que M. Dumas n'a pas tiré parti d'un contraste qu'il a voulu établir entre les amours orageuses d'Armand et de Marguerite, et les pures et sereines amours de Gustave et de Nichette. Nichette est une jeune et honnête ouvrière, amie de Marguerite, et Gustave la recherche pour le bon motif. Ils se marient joyeusement, à la fin de la pièce, et la nouvelle mariée n'entre dans la chambre de Marguerite que pour déposer sa couronne de fleurs d'oranger sur le lit de mort de son amie. Je comprends l'intention, j'en approuve la

moralité; mais je crois qu'elle aurait pu être plus fortement exécutée. Peut-être aussi me trompé-je; il se peut que le violent intérêt qui s'attache aux principaux personnages affaiblisse principalement l'effet de tout le reste; il se peut qu'un peu plus de relief donné aux accessoires eût nui aux figures du premier plan. L'auteur pèse longtemps ses combinaisons; il mesure les proportions de son drame; lui seul a le secret des choses qu'il a sacrifiées, et il n'est pas juste de condamner en un quart d'heure ce qui a été médité pendant des journées entières.

Et maintenant, je n'ai plus que des éloges à écrire. La première chose que je loue, c'est la simplicité du drame, simplicité qui n'exclut pas l'intérêt; au contraire. Le comble de l'art est d'obtenir l'effet par l'unité : c'est plus difficile que de créer beaucoup d'intrigues et d'embrouiller beaucoup d'actions; mais c'est bien plus puissant; et quand on s'est emparé du spectateur au point de concentrer son esprit sur le sort de deux ou trois personnages, l'attention, qui n'est pas détournée, se passionne et arrive insensiblement jusqu'au dernier degré d'intensité. *La Dame aux Camélias* a cet extrême mérite, et la preuve qu'elle est simplement conçue, c'est que j'ai pu la raconter tout entière sans entrer dans aucun détail, et sans nommer presque aucun des personnages de la pièce.

Le premier acte est rapide et gai; il nous initie aux mœurs de ce monde particulier, où vivra l'action qu'on y voit naître.

Le deuxième acte pose et établit l'intrigue commencée. Le troisième noue l'action; c'est le plus faible, comme je l'ai déjà dit; cependant, il y a une belle scène; la solitude subite qui se fait autour d'Armand produit une impression étrange qui ressemble à de la terreur. J'ajoute que le com-

mencement de l'acte est gracieux : il nous montre les deux amants dans leur maisonnette champêtre.

Le quatrième acte est magnifique. La scène où Armand insulte Marguerite entraîne la salle entière, qui éclate en applaudissements.

Enfin, le cinquième acte soutient cette émotion, et donne à la pièce le seul dénoûment qu'elle peut avoir.

Le dialogue est vif, spirituel, souvent passionné, toujours naturel et point déclamatoire; je sais fort bon gré à M. Dumas de ce tact et de cette mesure. Je n'admets pas qu'on interdise à l'art le domaine des amours faciles; je veux bien qu'on me montre une courtisane amoureuse, et je m'intéresserai à elle, si elle aime véritablement; mais c'est à condition qu'elle ne se croira pas purifiée et régénérée; qu'elle ne se posera pas en femme sublime, et ne s'autorisera pas de son passé excentrique pour prendre en pitié ceux qui ne l'ont pas comprise, qui ont la faiblesse de s'inquiéter des amants qu'elle a eus, et qui ne se prosternent pas tout de suite devant sa superbe expiation. Je n'ai remarqué qu'une phrase qui détonne, et que je signale à M. Dumas; j'en ai été d'autant plus surpris, qu'elle est mauvaise de tout point; l'idée est fausse, et la locution n'est pas même française. « Je croyais, dit Marguerite à Armand, trouver un homme *assez supérieur pour* ne pas rechercher mon passé. » Je ne me rappelle pas exactement la dernière partie de la phrase, mais c'en est le sens. Si je n'ai pas mal entendu, c'est un barbarisme, et la prétention de Marguerite tourne à la comédie. La philosophie des amants sur ces sortes de choses serait une *supériorité* assez commode pour les femmes, mais qui témoignerait, de la part des hommes, ou bien peu d'amour, ou un bien bon naturel. Il faut faire disparaître cette phrase malheu-

reuse. Du reste, je répète que c'est une tache isolée, et qu'il n'y a pas d'autre exemple de déclamation.

Le succès a été immense et mérité. J'assistais à la quatrième représentation, et j'ai vu la salle comble, et j'ai entendu courir les frémissements parmi les spectateurs pressés. La Bourse s'étonnait de cette foule de voitures, à des heures où l'on ne spécule plus sur la rente. Il y a là cent représentations. C'est un coup de fortune pour le Vaudeville, et c'est justice; il est récompensé d'avoir ouvert ses portes à une œuvre littéraire, et d'avoir osé parler un langage franc et naturel, lui qui est quelque peu enclin aux routines et aux dialogues de convention.

La pièce est fort bien jouée. Fechter a tout à la fois beaucoup de chaleur et de distinction. On l'avait déjà signalé, à juste titre, comme un de nos meilleurs acteurs, et ce rôle accroîtra encore sa réputation. Luguet est plein de verve et d'entrain; il compose très-bien sa physionomie au cinquième acte, et sa douleur muette éclate visiblement et sans affectation sur sa figure immobile. Tous les autres acteurs se sont acquittés de leur rôle à merveille. Quant à madame Doche, c'est une révélation. Il peut arriver ainsi qu'une actrice passe de longues années à être méconnue et à se méconnaître elle-même, faute d'un rôle; puis, le moment arrivé, un hasard fait qu'on trouve sa véritable voie, et, un beau jour, le public est tout surpris de saluer une grande comédienne. La grâce, l'esprit, l'amour heureux, la mélancolie, l'abattement, le désespoir, toutes les nuances du sentiment et de la passion ont été rendues par madame Doche avec un naturel exquis et une puissance sobre et sûre d'elle-même. Sa parole était nette et vibrante, elle a fait sourire, frémir et pleurer; enfin, sa création est plus qu'un succès, c'est un triomphe.

Allons maintenant applaudir madame Guyon à l'Ambigu ; elle est belle ; elle est fière ; elle se révolte superbement contre une comtesse qui l'outrage ; elle apprend la mort de son mari, et elle a des accents de douleur si vrais et si déchirants, elle embrasse son enfant avec des sanglots et des redoublements de tendresse si naturels, qu'on se sent remuer jusqu'au fond de l'âme ; madame Guyon poétise toutes ses créations ; il y a en elle quelque chose d'héroïque et de simple en même temps ; ce n'est pas *la Dame de la Halle*, c'est *la Reine de la Halle;* s'il y avait eu des poissardes du temps d'Homère, c'est ainsi que je me les figurerais ; et quand je voyais cette noble actrice vêtue royalement de la jupe des poissardes, quand j'écoutais cette voix hautaine et cependant harmonieuse, il me semblait que j'allais entendre les vers de Corneille, et que j'avais devant moi Viriarte ou la veuve de Pompée. Hélas! ô Cornélie, pourquoi avez-vous fui votre patrie première? On ne vous aurait pas ménagé de si belles entrées, au milieu des chevaux, des clarinettes et des tambours ; mais aussi on ne vous y aurait pas fait tant de chagrin, et ce n'est pas au Théâtre-Français qu'un ingrat comme Maurice aurait eu la lâcheté de vous renier et de vous abandonner. Enfin, c'est un regret pour nous, mais un bonheur pour MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson. Leur drame, qui est né d'ailleurs très-viable, est sûr, grâce à madame Guyon, d'une longue existence. Ainsi le malheur des uns tourne au profit des autres, et tout se compense ici-bas.

Je ne vous ferai pas l'analyse de *la Dame de la Halle;* c'est trop savant pour moi, et je m'embrouillerais dans toutes ces complications. D'ailleurs, l'espace va me manquer, et mon ignorance des lois matérielles du feuilleton ne m'a pas permis de proportionner entre elles mes diffé-

rentes tâches. Je laisse cette besogne à mon successeur de lundi prochain. Qu'il vous suffise de savoir qu'il y a un faux marquis et un vrai; que le vrai marquis mourrait de faim, si un mendiant ne lui faisait l'aumône; que le faux marquis, Maurice, est mari de la Dame de la Halle, et a quelque velléité de bigamie; mais il revient à de meilleurs sentiments; tout finit par s'arranger. Les malheurs auxquels j'ai assisté étaient l'œuvre d'un coquin, nommé Lorrain; on le jette par la fenêtre, et c'est bien fait. De beaux décors, des danses, un incendie et les autres ressources du mélodrame, tels que coups de théâtre, surprises, rencontres inattendues, suppositions d'enfant, assurent le succès de *la Dame de la Halle.*

J'ai dit mélodrame, et je vois sur l'affiche que la pièce est un drame. Il règne une grande confusion dans les noms qu'on donne aux diverses pièces de théâtre. Quelle différence y a-t-il entre un drame et une tragédie et entre un drame et un mélodrame? Voici ma définition, qu'on est libre de rejeter : une œuvre dramatique se compose de deux éléments principaux — les événements, les péripéties, l'intrigue en un mot — et le développement des passions et des caractères. Suivant qu'une pièce incline davantage vers l'un ou l'autre de ces deux éléments, elle change de nature. Ainsi j'appellerai drame ou tragédie indifféremment, toute pièce qui se préoccupera surtout de représenter des caractères, de developper des passions ou de résumer l'esprit et les mœurs d'un siècle, en les personnifiant dans les grands hommes de l'époque, et qui subordonnera l'intrigue à cette idée dominante. Toute pièce, au contraire, qui ne cherchera qu'à étonner et émouvoir le spectateur, par la succession rapide des avantures et l'imprévu des péripéties, sera un mélodrame. —

Chacune de ces œuvres a ses lois particulières qu'il est nécessaire d'observer. A ce compte, *la Dame de la Halle* est un mélodrame, et, comme tel, il est dans les bonnes conditions du genre.

Enfin, on a joué dernièrement au Palais-Royal une bouffonnerie amusante; elle a pour titre : *las Dansores espagnolas*. Grassot y est très-comique, mais la gaieté est surtout dans la pantomime, et il faut aller voir ce que je suis impuissant à raconter.

Voilà donc trois grands succès pendant cet hiver : *la Dame aux Camélias* au Vaudeville, *Mademoiselle de la Seiglière* au Théâtre-Français, et *le Château de Grantier* à la Gaieté. Je suis allé voir, il y a peu de jours, ce *Château de Grantier*, et j'ai été on ne peut plus ému ; à un certain moment, la terreur est telle, qu'on ose à peine respirer, jusqu'à ce qu'un cri d'effroi s'échappe de toutes les poitrines.

Tel est mon butin de la semaine. J'ai fini et je n'en suis pas fâché. En vérité, les critiques sont des gens bien laborieux. Savez-vous que chaque feuilleton dévore presque la matière d'un volume !

Février 1852

DERNIERS HOMMAGES

RENDUS

A LA MÉMOIRE DE PONSARD

FRANÇOIS PONSARD

ÉTUDE PAR JULES JANIN.

Nous dirions volontiers de Ponsard qu'on ne saurait trop vanter la première moitié de sa vie ni trop le féliciter de sa mort. Il a mis plus de temps à mourir qu'à mériter la renommée; sa gloire a marché plus vite, hélas! que son agonie. Aucun obstacle au départ. Tout lui réussit à merveille. Enfant de ce beau Dauphiné, l'un des enchantements de la France, il fut tout de suite entouré d'une admiration précoce et des meilleures tendresses. Il grandit vite, et déjà ce jeune homme, en grandissant, balbutiait la langue immortelle. Il a commencé comme a commencé Corneille, son maître : il plaidait sa première cause à l'âge où Corneille était inscrit au rang des avocats de ce grand parlement de Normandie ; il étudiait *le Cid* et *la Mort de Pompée* et *le Menteur*, que déjà Corneille avait écrit sa douce *Mélite*. Il était un ambitieux sans le savoir, mais son ambition était immense. Il rêvait, à vingt ans, les honneurs du théâtre et la résurrection des grandeurs d'autrefois. Sa maison, bourgeoise et rustique à la fois, dominait le mont Salomon et tous les paysages d'alentour,

tout ce rivage du Rhône aux belles eaux, rivière en été, torrent en hiver. Pour comble de bien, sitôt qu'il sentit la nécessité d'un ami intelligent qui prêtât une oreille attentive à ses premiers vers, il rencontra le plus merveilleux auditeur de la contrée. Aussi hardi que lui-même était timide, il s'appelait Reynaud; il était poëte à ses heures, il avait vu déjà bien des cités et bien des peuples, il était riche, il réunissait toutes les grâces à toutes les bontés d'un fils de famille sur lequel sa ville natale a porté tous ses regards. Charles Reynaud fut le premier de cette aimable capitale du Dauphiné, tant qu'il n'eut pas découvert le génie et le talent de François Ponsard. Sitôt que Reynaud eut fait jouer *Lucrèce*, il ne fut que le second dans Rome, et Dieu sait s'il était fier de la déchéance que lui-même il avait provoquée. On a vu rarement amitié plus dévouée et plus fidèle. Et comme ils racontaient l'un l'autre leur première rencontre! Un jour que le poëte était assis sur les bords du fleuve bien-aimé, et qu'il relisait, pour la vingtième fois peut-être, sa chère et terrible *Lucrèce*, il fut rejoint par le jeune Reynaud, qui s'en allait, monté sur un beau cheval, à quelque fête du voisinage; il respirait la force et la candeur; son approche était la bienveillance même, et, voyant que le jeune avocat, son compatriote, tenait dans ses mains une tragédie : « Oh! bien, dit-il, faites-moi l'amitié de m'en lire un acte. » Il descendit de son cheval et prit place à côté du poëte. Après le premier acte, il voulut entendre absolument le reste de la tragédie, et le digne Reynaud, heureux de sa découverte : « A Paris! à Paris! disait-il, comme autrefois Régulus : *A Carthage! à Carthage!...* A Paris! à Paris! viens avec moi, je t'emmène; emportons ta *Lucrèce* à la robe sanglante et jetons la tienne aux flots du Rhône. »

Ils partirent, pleins de courage. Arrivés à Lyon, nos deux amis rencontrèrent sur le quai du Rhône, entre une *Virginie* écrite à Mâcon et une *Agrippine* composée à Chalon-sur-Saône, une *Lucrèce* imprimée à Lyon même, en 1842 (nous étions en 1843), et signée par M. P..., avocat. C'était là un triste présage. Un ancien Romain serait rentré. François Ponsard, découragé de la rencontre, se fût volontiers jeté dans le fleuve pour repêcher sa robe noire : « Elle est en pleine mer, disait Reynaud, et déjà sans doute, à l'exemple de son maître, elle s'est accrochée à quelque laurier-rose de l'Eurotas ! »

Donc, en dépit de la *Virginie*, de la *Lucrèce* et de l'*Agrippine* des quais de Lyon, ils arrivaient, celui-ci encourageant celui-là, dans ce beau carrefour de l'Odéon, où se rencontrent incessamment la tragédie à son aurore, la comédie en bourrelet, le roman, le poëme et la critique en négligé. Dans ce carrefour de l'Odéon, tout commence et rien ne s'achève. Par Jupiter ! si peu de fruits pour tant de fleurs ! — Tout d'abord nos deux voyageurs s'étonnèrent quelque peu du bruit, du mouvement et des vanités de ce monde épique. Reynaud lui-même, qui ne doutait de rien, restait fort étonné qu'on ne les eût pas vus venir. Ponsard, épouvanté, cachait sa *Lucrèce* avec autant de soin que si M. le président du tribunal de Vienne eût dû la voir. Ils se promenaient tout pensifs sous les galeries de l'Odéon, lorsqu'ils furent devinés par le plus Parisien de tous les Parisiens de Paris, le grand juge et le maître en toutes les œuvres des beaux-arts, une façon de Diderot bon enfant, qui jette, à qui les veut prendre, son temps, son éloquence et son bel esprit. Un coup d'œil lui suffit pour deviner ces âmes errantes ; il reconnut la tremblante *Lucrèce* aux bandelettes sacrées

de sa coiffure. « Amis, dit-il, où donc portez-vous cette Romaine des temps héroïques? On dirait, à vous voir timides et craintifs, de quelque immolation défendue. Allons, courage et parlons franchement! Vous avez fait une tragédie et vous cherchez à la placer! » A ces mots d'un brave homme et d'un vrai Parisien, le plus hardi des deux voyageurs (je le crois bien, il n'avait pas fait la tragédie!) : « Ami, dit-il à maître Achille Ricourt (car c'était lui-même), le poëte que voilà, plus honteux que s'il eût fait quelque misérable vaudeville, n'est autre que Spurius Lucrétius Ponsard, le père de Lucrèce; et moi, que voici, je suis son compagnon et son témoin dans cette illustre catastrophe : Publius Valérius, fils de Valérius, pour vous servir. Nous sommes venus, non pas pour égorger Lucrèce, la chose est faite depuis l'an de Rome 214, mais pour lui faire ouvrir quelque théâtre intelligent d'une belle et solide poésie. — Eh bien, répondit le nouveau venu, qu'à cela ne tienne, et nous trouverons dans ce carrefour turbulent des esprits faits pour nous comprendre... » Ils n'allèrent pas bien loin pour trouver un auditoire. Or, de l'auditoire à l'adoption, il n'y avait que la main. Certes l'heure était bien choisie; elle appartenait à la tragédie, on était en pleine renaissance, une chute immense avait signalé le dernier effort de l'école romantique; une nouvelle étoile avait paru dans les cieux de Racine et de Corneille, elle s'appelait Rachel. Et les vrais critiques, sitôt qu'ils eurent entendu parler de *Lucrèce,* admirèrent que, juste en ce moment, cette inspirée accourue du fond des abîmes et ce nouveau poëte arrivé des bords du Rhône présentassent à eux deux cette excellente qualité des héros de Virgile sur les héros d'Homère. En effet, les combattants de l'*Iliade* se montrent à nous dans toute la force virile;

au contraire, les capitaines de l'*Énéide* échappent à peine à la première jeunesse :

> Ils goûtent, tout sanglants, le plaisir et la gloire
> Que donne aux jeunes cœurs la première victoire[1].....

Ainsi mademoiselle Rachel et François Ponsard représentaient, chacun de son côté,

> Ces fils des dieux, de qui naîtront des dieux.

Et le poëte ajoute à cette prédiction son célèbre *Macte nova virtute, puer!*

C'est même une chose incroyable que les premiers conseillers de la *Lucrèce*[2] aient négligé d'en faire part à mademoiselle Rachel; mais ils se fiaient à la beauté de l'œuvre. Ils avaient hâte de s'adresser au vrai juge, au jeune peuple. Ils trouvaient la porte ouverte du second Théâtre-Français, qui appartenait à un jeune homme, un aventurier dans le meilleur sens de ce mot *aventure*. Ainsi, en moins de trois jours, la pièce était à l'étude, et déjà les moqueurs, les parodistes se moquaient de *Lucrèce :* « Où prenez-vous Lucrèce? où prenez-vous Tarquin? Ils sont morts, on n'en veut plus... » Même un de ces rieurs composa, en deux fois vingt-quatre heures, une *Lucrèce* en cinq actes, en vers, et ses amis applaudissaient à cette incroyable parodie. Oui, mais le jour de la première représentation, dès la première scène, au moment où l'héroïne, en ce beau langage que l'on prendrait pour un digne écho de Tite-Live, exprimait si bien les nobles sentiments de la dame romaine :

> Par mon aïeule, instruite aux mœurs que je tiens d'elle,
> Les femmes de leur temps mettaient tout leur souci

1. Racine, *Bajazet*, acte Ier, scène Ire.
2. Sur mon exemplaire est écrit, de la main du poëte : *A son premier hôte, Lucrèce.* PONSARD.

A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on mît sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle resta chez elle et fila de la laine ! »

il y eut soudain, dans la salle émue et charmée, un silence énorme. Un nouveau poëte évidemment venait de naître. On n'avait pas entendu, depuis le règne de Casimir Delavigne, une plus ingénieuse et plus éclatante poésie. Après les premiers doutes, la salle entière appartenait à ce contre-révolutionnaire; enfin, toute résistance avait cessé après la grande scène entre Tullie et Brutus, son époux. Même il y avait des gens qui disaient qu'André Chénier n'était pas, tout ensemble, et plus antique et plus nouveau :

Dites-moi donc, Tullie, est-ce là le tableau
Que devait éclairer le solennel flambeau?
Est-ce donc pour cela qu'à la main du flamine
Vous avez présenté le gâteau de farine,
Et qu'offrant à Junon des victimes sans fiel,
Vous l'avez attestée au devant de l'autel,
Quand, la tête voilée et ceinte de verveine,
La robe jointe au corps par un bandeau de laine,
La quenouille à la main, vous avez pénétré
Au delà de ce seuil à Vesta consacré?...

Désormais la bataille était gagnée, et le plus grand succès, le plus légitime, le plus mérité, couronna cette œuvre éloquente. Le lendemain, dans tout Paris, on disait « l'auteur de *Lucrèce* », comme on eût dit « l'auteur d'*Hernani* ». Les plus doctes maisons, et les salons les plus lettrés se disputaient ce jeune homme inconnu la veille; et de même qu'il avait été très-simple en son entrée, il fut très-modeste en son triomphe. Il quitta la ville aussitôt qu'il put s'arracher à ses louanges, et s'en revint en toute hâte apporter à sa mère, à son père, à

son oncle maternel cette palme si bien gagnée. Il aimait d'instinct ces doux rivages; il en parlait peu de jours avant sa mort, et ces noms charmants : Sainte-Colombe, Ampuy, Condrieux, Annonay, Malleval, toutes ces îles éparses, ces joyeuses Cyclades, qui vont et qui viennent au caprice de l'eau courante, avaient dans sa bouche un charme inexprimable. En dépit de toutes ces élégances qui lui venaient dans son discours, il était né un paysan: son âme était de Rome et son corps était des montagnes du Vivarais. Il se levait avec le jour, et, son fusil sur l'épaule, il parcourait des espaces incroyables à l'affût sur un lièvre, ou ses tablettes à la main; le soir venu, il rapportait quelques alouettes; en revanche, il rapportait les plus beaux vers.

A trois ans de distance de *Lucrèce*, apparut, en ce même théâtre de l'Odéon, *Agnès de Méranie*, et, cette fois, malgré le trouble et la confusion du premier jour, les connaisseurs comprirent que ce jeune homme était en progrès dans l'art de raconter l'histoire aux hommes assemblés. La terreur même était croissante, et nous nous rappelons le frisson général de la grande scène où le roi Philippe-Auguste, seul au milieu de sa cour déserte, impuissant spectateur des grands événements, se plaint, d'une voix haute et superbe, des chaînes dons il est chargé :

Mais, lorsque nous partions, un moine est survenu!
Un moine, un homme en froc, tête rase et pied nu;
Il a dit quelques mots, et, devant ces paroles,
Glaives retentissants, flottantes banderoles,
Casques et boucliers dont l'œil est ébloui,
Chevaliers, gens de pied, tout s'est évanoui.
Un moine suffisait pour faire autant de lâches
De tous ces chevaliers portant heaume et panaches.

Il ne manquait guère à ces grands aspects de la politique; même dans sa *Lucrèce*, il avait expliqué, comme un vrai Montesquieu, l'organisation du pouvoir à venir et l'institution des deux consuls renouvelés tous les ans :

> Sparte divise en deux l'autorité royale;
> De ces deux rois rivaux la puissance est égale.
> En sorte que chacun sur l'autre ayant les yeux,
> Lui sert de frein au mal et d'aiguillon au mieux...
> . . . .
> Mais un règne trop long fait des loisirs trop grands.
> L'habitude du trône engendre les tyrans.
> Il vaut mieux en cela suivre la loi d'Athènes.

Dans *Agnès de Méranie*, on pourrait citer le beau parallèle entre le pape et le roi, et ces tendresses d'Agnès au désespoir :

> Philippe ! mon seigneur, chère âme de ma vie,
> Va, c'est bien à toi seul que je me sacrifie.

Avec deux comédiens qui lui ont manqué, le second succès de François Ponsard égalait le premier. Après *Agnès*, il comprit qu'il ne pouvait plus se passer de mademoiselle Rachel. Par des qualités irrésistibles, elle régnait en reine de Paris; elle était le rêve et l'amour des poëtes; elle avait remis en grand honneur Phèdre, Hermione, Athalie. Enfin, elle se repentait de n'avoir pas été au-devant de cette gloire naissante, de n'avoir pas ajouté son brin d'acanthe ou de laurier à la couronne de *Lucrèce*. Donc, mademoiselle Rachel et Ponsard s'entendirent bien vite. La révolution de 1848 ayant ouvert au poëte des horizons tout nouveaux, la Parisienne et le poëte convinrent que celui-ci écrirait une *Charlotte Corday* en cinq actes, en vers, en huit tableaux, et que celle-là représenterait de son mieux cette époque abominable et si terrible

qu'à peine l'ïambe vengeur d'Archiloque suffirait à cette tâche. Il rentra chez lui, plein de foi dans la parole donnée, et il en rapporta ce drame étrange, abondamment rempli de toutes les pitiés, de toutes les terreurs que le cœur de la femme et celui de l'homme pouvaient contenir. Comme il comprenait tous les dangers d'une pareille entreprise au milieu d'une époque incertaine et troublée, où c'était une des gloires de Phèdre et de Camille de chanter *la Marseillaise,* il écrivait un prologue en vers ïambiques, ou peu s'en faut, qu'il confiait à mademoiselle Fix, une muse aux yeux de gazelle..., un fantôme aujourd'hui.

Je suis la muse de l'histoire.
La Grèce, où sont nés tous les arts,
Me salua comme sa gloire,
Quand j'apparus à ses regards.

Il y avait dans ce prologue une grande parole : *Gardez tous votre foi.* Avec cette parole il a composé *le Lion amoureux.* Que chacun garde sa foi, sa gloire et son honneur. Dans ce tableau de la Terreur, qui se passe chez madame Roland, le poëte, plus que jamais, parle à plein cœur de ce grand art de la politique, appelé par Cicéron *le plus magnifique emploi de la sagesse, la plus grande marque de la vertu et le premier devoir de la vie.*

Au second acte, nous n'avons pas oublié la chanson des faneuses dans les prairies de la Normandie :

O muses ! accourez, solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines.

Ains chantait la chanson supprimée au dernier acte du *Lion amoureux.* Nous nous rappelons aussi les premiers vers que récitait la petite-fille du grand Corneille ;

il n'y a pas chez nous de poëte, en les comptant tous, qui ne s'estimât heureux de les avoir faits :

Le soleil disparait dans sa couche embrasée;
L'azur du ciel a pris une teinte rosée;
Après les feux du jour qui brûlaient le faucheur,
Voici le crépuscule apportant la fraîcheur!
Que la soirée est belle et comme on se sent vivre!
L'herbe coupée exhale un parfum qui m'enivre...

Mais c'est surtout lorsque arrive enfin ce terrible quatrième acte, impérissable comme un chapitre de Tacite, que l'émotion allait grandissante et profonde; et nous ne pensons pas, croyez-nous, que, même à retrouver les maîtres antiques, Euripide et Sophocle, on ait réuni en dix minutes plus de terreur, plus de râles que dans ce quatrième acte de *Charlotte Corday*. Ah! la vérité de ce Marat, la vérité pantelante, hideuse, pourrie et coiffée de ce vieux haillon couleur d'échafaud! Ce quatrième acte retentit encore aux oreilles de la foule épouvantée. A chaque vers, on entendait le bruit d'une tête qui tombe; à chaque hémistiche, un soupir; à chaque parole, un grincement :

. . . . . Les mains blanches et délicates,
Les dentelles, l'habit de soie : aristocrates!
Quiconque est en voiture ou sort de l'Opéra,
Tient maison, a chevaux, valets et cœtera :
Aristocrate! on peut le tuer sans scrupule!

Eh bien, ce terrible lutteur ne fut pas écrasé sous cette montagne de Sisyphe; il sortit intact de cette rude épreuve, et pourtant mademoiselle Rachel avait manqué à sa parole. Elle eut peur de Marat; elle laissa son rôle à mademoiselle Judith, qui manqua, sinon de talent, du moins d'autorité. On a retenu le mot de Bignon, qui représentait

Danton à s'y méprendre : « Ami, disait-il, suis-je entré carrément dans la peau du bonhomme? » On verra plus tard que Ponsard s'est souvenu du mot de Bignon[1].

Ulysse et la douce élégie intitulée *Horace et Lydie* ont reposé quelque peu le poëte des terreurs de 1793. Tant d'émotions l'avaient brisé. Ce n'est pas impunément qu'on oublie Athènes, et Rome, et l'art athénien; c'est pourquoi il revint en toute hâte à la divine *Iliade*, au portique d'Octavie, aux temples d'Homère, au siècle d'Auguste. *Ulysse* est un poëme enchanté par la musique du musicien qui devait écrire un peu plus tard les amours de Roméo et Juliette et la chanson de Marguerite :

> Plus d'une lyre est prête et partout s'amoncellent
> Et les rameaux de myrthe et les bouquets de fleurs.
> On s'étend sur des lits teints de mille couleurs.

Horace et Lydie ont réconcilié mademoiselle Rachel et son poëte. Elle aimait ce doux rôle, non pas qu'elle eût compris tout à fait le charme et l'enchantement de l'ode exquise où Molière a trouvé trois fois *le Dépit amoureux;* mais, sous sa fraîche couronne, elle était si jolie, et tant cela lui plaisait de tenir dans sa main, non pas une coupe, un poignard, mais un de ces miroirs qui eût représenté facilement la dot même de la fille d'Aristide :

> Ah! Béroé, l'amant à qui je voudrais plaire
> N'est pas un chevalier, n'est pas un consulaire;
> C'est pour Horace, fils d'un esclave affranchi,
> Que brillent ces bijoux sur mon sein enrichi...
> . . . . . Je l'aime!

Elle disait ces choses-là beaucoup mieux qu'on n'eût pu l'espérer. Elle savait sourire, elle savait plaire, elle

1. Voir ci-dessus, page 346, l'épître *à Jules Janin.*

était coquette autant que parfois terrible; on est au regret en songeant à toutes les belles choses qu'ils ont perdues à vivre ainsi, elle et lui, boudeurs et séparés.

Si Pierre Corneille avait fait *le Menteur,* réunissant dans un cercle immortel les deux extrémités du grand art dramatique, il fallut bien que Ponsard écrivît, lui aussi, sa comédie; et ce premier essai de comédie obtint toute l'approbation de la foule. Il avait été refusé par les grands connaisseurs du Théâtre-Français; mais le poëte, éconduit, et bien malheureux, rentra dans sa première patrie et retrouva soudain les grands applaudissements qui l'avaient accueilli tout d'abord. J'avais eu l'insigne honneur, pourquoi ne pas le dire ici? de trouver le vrai titre à cette pièce, à savoir : *l'Honneur et l'Argent.* C'est pourquoi Ponsard disait : *Notre pièce!* quand il voulait plaisanter. On trouvera dans cette illustre comédie, à laquelle le Théâtre-Français est revenu, des vers dignes qu'on les retienne et qu'on les récite en famille :

Tu crois en ta vertu; mais, pour avoir ce droit,
As-tu jamais souffert de la faim et du froid?
Sais-tu, pendant les nuits où le souci s'éveille,
Tout ce qu'à l'indigent le désespoir conseille?
A ton chevet fiévreux as-tu vu, comme lui,
Un démon te montrer l'opulence d'autrui,
Puis, mettant sous tes yeux ta misérable vie,
Dans ton âme ulcérée introduire l'envie?

Dans les très-belles paroles qu'il a prononcées sur le cercueil de François Ponsard, M. Édouard Thierry a fait cette juste observation qu'entre *l'Honneur et l'Argent* et sa comédie moins heureuse, *la Bourse,* il avait subi huit années de découragement et de lassitude. On eût dit que, négligent de la muse, il en était oublié. Mais, sitôt que par

son mariage il se fut rattaché à la vie, à l'espérance, au bonheur, à tous les fidèles et respectables liens du cœur de l'homme, il revint, superbe et confiant, dans les sentiers qu'il avait oubliés, et retrouva pleinement ses deux amis, ses doux soutiens, la poésie et l'invention. C'est pourquoi nous l'avons vu coup sur coup, d'une année à l'autre et pour ainsi dire à la même heure, écrire en beaux vers, les plus beaux qu'il ait faits peut-être, *le Lion amoureux* et *Galilée*. Hélas! le malheureux, dans ce double triomphe, il devait éprouver tout ce que la gloire a de plus charmant et de plus rare, avec tout ce que la souffrance a de plus atroce... Il revenait à l'art qui l'avait glorifié et charmé, juste au moment où la mort lente, implacable, le destinait à quelque immense agonie. Il y avait cependant des hommes de notre profession, à la première représentation du *Lion amoureux,* qui soutenaient que la maladie était une feinte, et que ce malheureux l'appelait à son aide comme un applaudisseur gagé sous le lustre! C'est bien vrai : l'homme à l'homme, et, ce qui est pire, le poëte au poëte, est une bête féroce. Il était absent, l'infortuné, à ce grand frémissement de l'assemblée, au moment où le jeune conventionnel invoque, avec des cris irrésistibles, les quatorze armées de la République : « Il aura beau vivre et longtemps, disait son ami, son digne ami Émile Augier, il n'entendra jamais ces justes et triomphantes clameurs! » Il était absent de *Galilée,* et malade à tel point ce jour-là qu'il n'eut pas la force d'ouvrir un seul des trois billets qui lui annonçaient à chaque acte un applaudissement grandissant toujours. Tant la maladie est impitoyable! Elle vous presse, elle vous déchire; elle étend, elle retire, elle tourne, elle disloque, elle brise, elle anéantit tantôt cette partie du corps, tantôt l'autre

moitié, ou bien la main de l'anéantissement pèse implacable et tremblante sur ce malheureux qui demande en vain grâce et pitié! Si vous saviez comme il était doux et tendre avec la mort, comme il la suppliait de le faire un peu moins souffrir, *un tout petit peu moins!* Par pitié pour sa jeune et tremblante épouse, il se cachait dans une ombre austère; il ne voulait pas laisser à sa chère femme, à son jeune enfant, le douloureux souvenir de ce triste visage en proie à ces douleurs qui ne cessaient ni la nuit ni le jour. C'était la mort la plus lente et sous toutes ses formes. Les plus habiles praticiens ne pouvaient que pleurer, se voyant impuissants à lui donner une heure de répit. Tant que durait le jour, il se taisait, pour ne pas troubler la solitude. On l'entendait gémir à minuit. Tout tremblait, tout faisait silence, et le petit jardin n'a retrouvé ses bruissements infinis que lorsque l'infortuné eut rendu le dernier soupir.

François Ponsard est mort, jour pour jour, la quatrième année de son mariage; il a souffert pendant trois années. Ses amis les plus tendres se réjouissent de sa mort.

Le deuil de ce convoi superbe était conduit par un chambellan de l'empereur; le premier cordon du char funèbre était tenu par M. Villemain, semblable à ces vieillards dont Virgile a parlé :

Les enfants au bûcher sous les yeux de leurs pères!

L'imposante réunion des plus grands noms de la poésie et de la littérature contemporaine donnait à cette marche un aspect triomphal. C'était une véritable oraison funèbre qui marchait à la suite du poëte, et qui l'accompagna jusqu'au moment où il fut conduit sur la route qui mène à Vienne en Dauphiné. Il était venu par ce même

chemin, plein d'espérance et de génie... il s'en retournait dans ce glorieux cercueil. Trois amis l'accompagnaient : son digne beau-frère, ingénieur des mines, M. Dormoy, signalé par de belles actions ; M. Michel Lévy, son éditeur et son vrai guide en toutes les choses qui regardaient cette humble fortune, et le jeune Moreau-Chaslon, qui ne l'a pas quitté un seul instant dans ses rudes épreuves. Soyez béni, jeune ami des poëtes, pour cette illustre action. Jamais vous ne serez trop loué !

Et, lorsqu'au bout de ce lent voyage, à travers de si beaux pays dont le charme leur était voilé, ils arrivèrent au bout du pénible viatique, ils rencontrèrent toute une ville émue qui venait au-devant du mort couché là. Sitôt qu'elle eut appris la fatale nouvelle, la ville en deuil s'était préparée à cette hospitalité suprême ; une chapelle ardente reçut ce dépôt précieux ; tout ce que la ville a de considérable et de charmant était accouru dans ses habits de deuil. Deux piquets de cavalerie précédèrent et suivirent le corps jusqu'à cette admirable cathédrale qui tient de si près aux origines du christianisme. Sur le chemin du deuil, toutes les maisons étaient fermées. Les voix n'étaient que plaintes et louanges. On n'eût pas rencontré un seul artisan, un vigneron, une faneuse, un batelier qui ne fût acccuru de très-loin pour saluer leur ami Ponsard. C'étaient ces mêmes bonnes gens qui s'étaient cotisés naguère, chacun pour quelques centimes, afin d'offrir à l'auteur de *Galilée* un de ces beaux ouvrages dignes de porter le nom glorieux de Froment-Meurice. Le vieil oncle et l'ami Timon, l'ami des jeunes années, conduisaient le deuil immense. Après la touchante cérémonie, ils ont mené leur poëte à travers ces mêmes sentiers que je parcourais il y aura tantôt douze ans, lorsque je ramenais,

mort, ce jeune Reynaud, qui avait conduit à Paris, pour la première fois, l'auteur de *Lucrèce* et son poëme. Ah! les tristes destinées, et comme on se sent vieillir à revenir sur ces traces douloureuses!

François Ponsard repose dans le même tombeau, entre son père et sa mère, qui ne l'attendaient pas de si bonne heure. Ses concitoyens rêvent pour lui de nouveaux honneurs : son nom donné à quelque bel emplacement de la cité, sur lequel ils dresseront une statue. On raconte que nos voyageurs ont fait une visite en pèlerinage au mont Salomon, l'habitation du poëte. C'était là qu'il revenait toujours. Ils trouvaient le jardin plein de fleurs sauvages, la maison pleine de livres lus et relus, puis oubliés. Les arbres étaient chargés de fruits; le becfigue, énivré du suc des figues, attendait, en voletant, que le raisin fût mûr; les chiens à demi sauvages, sitôt qu'ils avaient flairé ces étrangers, hurlaient à ces senteurs de la mort. Toutes les beautés de la nature et du soleil étaient unies, en ce lieu désolé, à toutes les ruines de l'abandon. Tout au loin, le vieux fleuve redisait sa plainte éternelle aux saulées, aux prairies, aux rivages chargés de vendanges. Il n'y avait rien de plus triste et de plus charmant.

VERS

LUS PAR M. ÉMILE AUGIER

de l'Académie française

LORS DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DE PONSARD

A VIENNE.

Du génie ici-bas c'est l'éternelle histoire
Qu'il soit payé par nous d'un dédain passager;
Il semble que son siècle, envieux de sa gloire,
Le sentant immortel, le traite en étranger.

Il vit souffrant, en proie à la dispute humaine,
Pauvre triomphateur par l'esclave insulté,
Jusqu'au jour où la mort le couche sur l'arène
Et le moule en airain pour la postérité.

En le voyant tomber, l'injustice s'est tue :
Une admiration semblable au repentir
Sur un socle de marbre élève la statue;
La palme du vainqueur est rendue au martyr.

Salut, Ponsard! salut, illustre et cher poëte!
Lorsque nous t'avons dit adieu, le jour fatal,
Nous savions qu'il n'était pas loin, le jour de fête
Où nous te reverrions sur un blanc piédestal!

Que le dénigrement ait tourmenté ta vie,
Que l'on t'ait contesté ton rang parmi les forts,
Qu'importe maintenant les fureurs de l'envie?
Il n'est pas d'insulteurs au triomphe des morts.

Te voilà revenu pour toujours dans ta ville,
Tranquillement assis sur un trône d'airain,
Le seul que n'atteint pas la tempête civile :
Le trône du travail idéal et serein.

Pour te mieux accueillir, la cité maternelle
A convoqué le ban des pays d'alentour;
Dans la foule accourue à la bonne nouvelle,
Tous tes amis sont là, saluant ton retour.

Tous?... Hélas! des absents il faut qu'on se souvienne.
Beaucoup manquent ici qui t'ont reçu là-haut :
Dézé, Béguin, Thénard, Terrien, enfant de Vienne,
Bixio, Durand-Fornas, mais avant tout Reynaud.

Lorsqu'on parle de toi, lorsque c'est moi qui parle,
Le premier nom qui vienne aux lèvres, c'est son nom.
Il nous a bien aimés tous les deux, notre Charle!
J'avais son dévoûment, toi sa dévotion.

Ah ! que n'a-t-il vécu jusqu'à l'heure bénie
Où l'ange du foyer, entrant dans ta maison,
Te rendait le bonheur, la travail, le génie,
Et fécondait en toi la nouvelle moisson?

Qu'il eût remercié du meilleur de son âme
Celle qui, relevant ton antique vertu,
Fut ta dernière joie et ta dernière flamme,
L'Antigone au cœur fort de ce cœur abattu !

Elle ! c'est elle à qui nous devons *Galilée*
Et les rugissements du *Lion* en courroux;
Plus encor ! nous devons à sa beauté voilée
Cet enfant, ta vivante image parmi nous.

Son premier bégaîment charma ta dernière heure...
Mais, orphelin parmi les orphelins heureux,
Il aura pour connaître un jour celui qu'il pleure,
Ton œuvre et ta statue, en bronze toutes deux.

Sa mère et tes amis lui conteront le reste,
Ta ferme loyauté, la grâcé de ton cœur,
Sa faiblesse souvent, — mais à toi seul funeste, —
Ta naïveté fine et son charme vainqueur.

Toi, cependant, assis au centre de la ville,
Comme un Terme au milieu du forum agité,
Tu verras s'écouler sous ton pied immobile
Le flot respectueux de la postérité.

Mais tu conserveras l'attitude rêveuse
Que la Muse immortelle imprime à ses élus,
Et tes yeux, poursuivant l'idée impérieuse,
Vers les choses d'en bas ne se baisseront plus.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. ÉDOUARD THIERRY

Directeur du Théâtre-Français

LORS DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DE PONSARD A VIENNE.

MESSIEURS,

C'est bien ici, dans cette ville pleine de souvenirs, au pied de ces collines que l'Italie des Césars avait choisies pour y étager ses riants jardins d'été, près de ce fleuve où se mirent toujours les ombrages des grands parcs, et qui court impatient de Lyon, la cité romaine, à Marseille, la colonie grecque, c'est bien ici que l'on comprend les origines du génie de Ponsard, l'ensemble de son œuvre et de sa vie. C'est ici qu'il a dû naître. C'est ici qu'il a dû se former, ce jeune et sérieux esprit, pénétré de toutes les influences du sol et des traditions lointaines. C'est d'ici qu'a dû partir, avec son premier poëme dramatique, ce Romain du XIX[e] siècle, commençant ainsi que Rome consulaire à la dernière page de l'histoire des Tarquins, à l'honneur racheté de Lucrèce, à la première heure de la liberté.

Ce fut un des bonheurs de Ponsard. Son éducation échappa aux dissipations et à la foule. Il s'éleva devant la nature et devant ce passé, toujours présent, ces monuments qui sont des témoignages et des témoins, ces ruines qui sont redevenues une part de la nature immortelle. Le bruit de nos querelles littéraires était venu en s'affaiblissant jusqu'à lui. Il avait entendu dire que l'art ancien était condamné, que le progrès de la science historique répudiait la tragédie et ses formules d'un autre âge, qu'il y avait un nouvel art appelé à rajeunir la convention du théâtre par la vérité et la fantaisie. La fantaisie! le jeune poëte ne comprenait pas bien ce mot de la langue du XVIe siècle, dépaysé dans la langue moderne. Quant à la vérité, quoi de plus vrai que cette Rome impérissable dont sa main touchait les vestiges, dont il parlait ici la langue avec les arcades du Forum, avec les débris du temple d'Auguste et de Livie? Ne s'agissait-il que de rendre au passé l'aspect familier du mouvement quotidien, le dialogue animé, le trait particulier du costume et des mœurs? qui le pouvait mieux que lui? Représenter Rome vivante? il ne la voyait pas autrement. C'est ainsi qu'elle se montrait à lui, soit qu'il lût Tite-Live ou Suétone, soit qu'il lût Juvénal ou Virgile. Il était prêt à transporter ses maîtres sur la scène, et, de même que madame Dacier, pour rendre plus fidèlement Homère, avait emprunté le style de Port-Royal traduisant la Bible, de même, pour ne rien mêler de trop moderne à l'expression de la pensée antique, Ponsard s'était formé une langue avec celle de Corneille et de Molière.

Ce fut ainsi qu'il écrivit sa *Lucrèce;* et quand il l'eut écrite, sans savoir s'il avait fait une œuvre éclatante, ou seulement une œuvre qui dût paraître devant le public,

il put se rendre ce témoignage, le seul qu'il ait jamais ambitionné : « J'ai fait une œuvre sincère. »

Modeste et précieux manuscrit de *Lucrèce*, je l'ai vu arriver devant le comité de lecture de l'Odéon. Par quels chemins avait-il passé? Je ne sais pas; mais il n'avait trouvé aucune porte inhospitalière. L'amitié, qui l'apportait à Paris, n'avait pas demandé le chemin du Théâtre-Français : elle avait pris naturellement la route du quartier Latin. Et quelle amitié, vous le savez, messieurs! Votre ville privilégiée avait deux poëtes nés dans une heure propice. Le même souffle qui avait passé sur Ponsard et sur Charles Reynaud n'en avait pas seulement fait deux enfants de la muse latine, il en avait fait deux cœurs à l'image de Gallus et de Virgile. Si jamais Charles Reynaud avait songé pour lui-même à la gloire littéraire, aussitôt qu'il eut reçu la confidence de *Lucrèce* inédite, aussitôt qu'il eut été frappé de cette force du vers sobre et plein de sens, de cette résurrection du vieux passé romain, toute vanité personnelle sortit de son âme généreuse et son ambition alla se confondre dans celle de son ami. Il oublia qu'il était poëte, ou plutôt il ne s'en souvint que pour admirer plus profondément le rhythme sévère de *Lucrèce*. Il savait la tragédie tout entière et ne voulait plus savoir qu'elle. Il s'en était fait le rapsode enthousiaste. Il la récitait partout. Partout les auditeurs se pressaient autour de lui dans ce quartier des Écoles où l'étude des jurisconsultes ne vient qu'après celle des poëtes de la jeunesse; et, tandis qu'à deux pas de l'Odéon, volets fermés, gaz à demi éteint, Charles Reynaud déclamait le songe de *Lucrèce*, au-dessus, bien au-dessus de la salle restée célèbre, ouvrant sa fenêtre du côté du Luxembourg, rafraîchissant sa veille aux brises de mai déjà voisin, tra-

vaillait ce cher et grand feuilletoniste qui a toujours été fidèle à Ponsard et qui a voulu être l'hôte de son agonie.

Lucrèce fut un triomphe. L'œuvre de Ponsard avait pour elle de grandes chances. Elle était robuste, saine, virile, et elle arrivait à son heure. Le combat des deux écoles allait cesser faute de combattants. L'ancien parti classique avait disparu. Casimir Delavigne devait bientôt mourir. Alexandre Dumas se tournait vers le roman. L'illustre auteur des *Burgraves* se retirait fier et blessé sous sa tente. La place était libre. Ponsard venait naïvement la prendre, sans avoir choisi son moment, sans penser que sa pièce allait marquer une date dans l'histoire de nos démêlés littéraires, la date de l'apaisement et de la fin des théories absolues, l'éclat de son succès le lui fit apercevoir. Il ne tint qu'à lui de croire qu'il avait voulu être un chef d'école. Aux applaudissements de la jeunesse qui saluait le poëte nouveau se mêlaient, avec l'ardeur de la revanche, les acclamations des anciens partis vaincus, exaltés par les trois défaites successives du romantisme. La troisième était la soirée de *Lucrèce;* la première avait été ce coup de foudre dans un beau ciel d'été, le début de mademoiselle Rachel.

Avénement de la jeune Hermione, avénement de l'auteur de *Lucrèce*, ces deux avénements d'un art où la règle et la vérité reprenaient également leurs droits se répondaient directement à cinq ans de distance. Même sûreté de goût, même respect des grandes origines, même simplicité d'attitude, même franchise, même brusquerie d'expression, même idéal de beauté sans artifice et en dehors des grâces convenues.— Telle s'avançait l'admirable tragédienne du pas dont marcherait une statue vivante, les bras accoutumés à la pose élégante du marbre, les

plis de la tunique à peine animés autour d'elle, l'œil brillant d'un feu sombre qui s'allume, le front, comme l'épi sous le poids du grain, penché sous le poids d'or de la pensée ; telle procédait la poésie de Ponsard, réglée sur un rhythme précis, ferme en son dire, calme et grave, parlant avec l'autorité de la sagesse qui ne change pas et l'accent profond de la prêtresse inspirée.

D'où vient donc que ces deux affinités supérieures n'allèrent pas sur-le-champ l'une à l'autre?... d'où vient qu'elles ne se rapprochèrent pas en se reconnaissant?...

Le jour de ses débuts, la jeune tragédienne avait fait un vœu cruel à la Fortune : elle lui avait promis de ne consacrer son talent qu'au passé, et c'était à ce prix, elle le croyait du moins, que la Fortune devait lui rester fidèle.

Le poëte, en retour, avait l'orgueil inquiet et délicat de la timidité. Il avait besoin d'être prévenu. Il avait besoin de ce dévouement qui lui avait tout préparé jusque-là, et auquel il s'accoutumait naturellement..., il l'inspirait de même. Assurément il avait tracé la figure d'Agnès de Méranie en pensant à mademoiselle Rachel ; mais, sur le point de lui offrir ce rôle charmant et passionné, le plus beau peut-être qu'il ait écrit pour une femme, il craignit de ne pas trouver l'accueil auquel il avait droit de s'attendre. Il pressentit la défiance et la froideur, un secret parti pris de ne rien hasarder, les suggestions d'un entourage travaillant en dessous. Pourquoi s'exposer à ces froissements et à ces malaises? Si le grand talent est une grande force, la confiance est une force aussi. Qui donc aurait eu confiance au succès d'*Agnès de Méranie*, si ce n'étaient les acteurs qui avaient remporté la victoire de

Lucrèce? Où était la foi du public, si ce n'était dans cette même jeunesse qui avait retenu les mâles leçons de Brutus à Collatin? D'ailleurs, que l'Odéon fût ou non en mesure de représenter dignement *Agnès de Méranie*, l'Odéon n'avait-il pas porté assez haut la gloire naissante de Ponsard, pour que Ponsard à son tour le couvrît de sa gloire? L'Odéon joua *Agnès de Méranie*, et la dette du poëte fut acquittée. Il avait donné au théâtre une nouvelle œuvre de maître, supérieure dans toute la seconde partie. Le théâtre ne lui avait rendu qu'un succès du premier soir atteint par les inégalités de la représentation. Mais quelle représentation de tragédie n'eût paru défectueuse, en 1846, auprès de mademoiselle Rachel et de ses solennités? Ponsard tourna de nouveau les yeux vers la grande tragédienne et vers la Comédie-Française.

Le dirai-je? Il y a deux natures d'esprits qui se partagent le domaine du théâtre. Les uns, souples et adroits, ont en quelque sorte leur talent dans la main comme un instrument qu'ils manient à leur gré. Ils se possèdent. Ils savent leur mesure. Ils y ajoutent tout ce qu'ils s'assimilent. Ils peuvent tout entreprendre et réussir à tout. Ils tirent d'eux plus qu'il ne leur avait été donné. Mais quoi! si ce qu'ils produisent est supérieur à leur talent, qu'importe qu'ils soient eux-mêmes inférieurs à leur œuvre?

D'autres — et le grand Corneille était l'aîné de la race — d'autres ne sont pas maîtres de leur génie. Ils ont, comme disait Boileau, un démon auquel ils appartiennent, qui les emporte dans la nue ou les abandonne à son loisir. Démon sublime quand il dicte les « Qu'il mourût! » sa malignité s'est bien amendée depuis deux siècles. Il abandonne moins brusquement, sans doute,

ceux qu'il n'emporte plus aussi haut, toutefois il n'a pas cessé d'être leur tyran. Il fait leur force et leur grandeur; mais ils ne peuvent rien ajouter à cette grandeur par artifice et par industrie. Ils ne dirigent pas comme il leur plaît cette force qui n'obéit guère. Leur génie est une autre forme de leur conscience. Il en a le caractère inflexible et ne se prête pas davantage aux accommodements. Ne demandez pas à Corneille une Bérénice qui ressemble à madame Henriette d'Angleterre, ni un Titus qui ressemble à Louis XIV. C'est en vain que Madame a voulu être comprise, le grand poëte ne l'a pas entendue et se perd inutilement dans les recherches d'une histoire dont personne ne se soucie. Ponsard se demandait à lui-même un rôle pour mademoiselle Rachel; il ne comprit pas son propre désir : il ne comprit que le mouvement d'enthousiasme qui le poussait à souffler la vie sur les morts de la grande époque révolutionnaire, et il se trouva surpris — tout le monde l'avait deviné cependant — de ce que la fière Melpomène n'osa pas échanger son diadème de camées antiques contre le bonnet normand de Charlotte Corday.

Charlotte Corday! Tout Ponsard est dans cette grande et mâle étude dramatique, comme il est dans ce mécompte imprévu et si aisé à prévoir; mais l'ingénuité, l'ingénuité de Corneille et du génie, était le fond de sa forte nature. En dehors même du but qu'il s'était proposé et qu'il ne pouvait pas atteindre, que de raisons pour ne pas s'arrêter à un sujet de ce genre! *Lucrèce* devenue suspecte au pouvoir plus contesté et plus ombrageux, *Agnès de Méranie* supprimée ou écartée à cause de ses imprécations contre Rome pontificale, son théâtre interdit, tous ses intérêts en souffrance, auraient dû l'avertir qu'il n'est pas pru-

dent de donner la réplique sur la scène aux passions politiques. Je sais bien qu'on entrait alors dans des temps nouveaux. La royauté avait disparu dans un orage, l'image de la république était l'emblème et le sceau de l'État. Il n'y avait plus rien de séditieux à montrer une histoire qui ne semblait plus une menace. Toutefois était-il si difficile de soupçonner que la société française, surprise par les événements de 1848, ne traversait pas la situation sans quelque autre pensée? Ne sentait-on pas au moins que, si la jeune démocratie rassurait les esprits par sa clémence, l'inquiétude venait de plus loin et se réveillait au souvenir de l'ancienne légende révolutionnaire?

Les fantômes du poëte allaient effrayer le public, qu'il ne faut jamais éloigner. On le lui disait. Objections inutiles. Le sujet s'était emparé de lui. La possession avait commencé. Il ne pouvait plus renoncer à son dessein. D'ailleurs, que cherchait-il dans l'art? L'union de la grandeur et de la vérité. La vérité, la grandeur étaient là, dans cette terrible et héroïque époque, assez loin pour que la vérité eût déjà sa grandeur, assez près pour que la grandeur n'eût rien perdu encore du caractère de la vérité. Et puis il l'abordait, cette histoire de la première Révolution, avec une sérénité, avec un charme de sympathie incomparables. Comment eût-il pensé que son œuvre pût servir de terrain aux passions ardentes, lorsque lui-même était au-dessus de toute passion, ou du moins lorsqu'il n'avait d'autre passion que le patriotisme? C'est par l'amour de la patrie, par l'amour de la terre sacrée, qu'il entre en commerce avec les vaincus et avec les vainqueurs, avec les persécuteurs et avec les victimes. L'Élysée des anciens confinait à leurs enfers, la *Charlotte Corday* de Ponsard est comme un Élysée de la Révolution. Ils y

revivent, ces morts frappés tous avant le temps, mais calmes, pacifiés, entourés d'un rayonnement qui suit leurs ombres. Ils revivent, et le poëte passe au milieu d'eux en les admirant. Ils ont tant de côtés qui répondent aux délicatesses de son esprit! Ceux-ci sont girondins, épicuriens gracieux qui avaient rêvé la république comme une aristocratie des intelligences et qui causent de la nouvelle Athènes dans le salon de madame Roland, ainsi que les Grecs du temps de Périclès dans le boudoir d'Aspasie. Cette jeune fille est une petite-nièce de Corneille. Elle lit Jean-Jacques Rousseau, seule, devant la moisson que quitte le faucheur, devant le soleil adouci qui se couche. Et, quand elle apparaît à Barbaroux pour lui indiquer son chemin, parlant comme lui la douce langue de Théocrite ou d'André Chénier, l'entretien qu'ils échangent dans la campagne silencieuse est une églogue antique.

Est-ce tout? Non. Le poëte n'est pas descendu parmi les limbes du passé pour n'y converser qu'avec les ombres pures. Aussi bien la main qui tue appelle la poitrine frappée. Au bout du couteau de Charlotte Corday, il y a nécessairement Marat, et Ponsard ne recule pas devant ce triumvirat proscripteur : Marat, Danton, Robespierre. Mais quoi! les proscripteurs sont eux-mêmes des victimes désignées. Le crime de Charlotte Corday n'est qu'un crime inutile. La mort a déjà mis la fièvre sur Marat. Elle étend la main vers Danton, et, lorsque Danton sera tombé, elle arrachera bientôt l'appareil qui soutient la mâchoire brisée de Robespierre. Ce n'est pas l'effroi, ce n'est pas non plus la colère qui plane sur le drame impartial de *Charlotte Corday*; à côté de l'admiration, c'est la pitié. On a dit de Racine qu'il a peint les hommes tels qu'ils sont, Corneille tels qu'ils devraient être ; Ponsard a

peint les hommes de la Révolution tels qu'ils ont voulu être, et pas un d'eux ne récuserait le témoignage qu'il a rendu de lui devant la juste postérité.

Pour Ponsard, la Révolution est ce que fut l'*Iliade* pour les maîtres de la tragédie grecque. A seize ans de distance de *Charlotte Corday*, après *Horace et Lydie*, car il y eut un jour enfin où mademoiselle Rachel entra, pleine de charme et de séduction, dans une idylle de Ponsard, — rien qu'une idylle, il est vrai, — la paraphrase de la douce chanson du poëte romain, *Donec gratus eram*, si souvent reprise par Molière;

Après *Ulysse*, ce chant de l'*Odyssée* traduit avec bonheur dans sa grâce pastorale et primitive;

Après *l'Honneur et l'Argent*, cette comédie si simple et si forte, dont le premier acte est taillé sur le modèle du *Misanthrope* et où court dans toute l'œuvre le même grand souffle de passion et de probité;

Après *la Bourse*, cette haute leçon de morale, qui valut à votre bien-aimé compatriote l'honneur public d'un remercîment venu du trône;

Après *Ce qui plaît aux femmes*, ce jeu du poëte qui remettait la main sur le clavier de son talent, et s'assurait qu'il n'avait pas perdu le rhythme du vers lyrique en s'essayant à la prose.

Quand il revint résolûment à la grande œuvre du théâtre, renouant à la plus belle part de ses jours passés sa vie recommencée sous de charmants auspices, le sujet qui se présente à son esprit fut en quelque sorte une suite de *Charlotte Corday*. Au moment où la toile tombe sur *Charlotte Corday*, Danton va mourir, et le gouvernement de la France va se nommer la Terreur; au moment où le rideau se relève sur *le Lion amoureux*, Robespierre est

mort à son tour, et la Terreur se dissipe comme une vision qui passe. La France athénienne était tombée avec grâce sur l'échafaud de madame Roland, elle renaît avec la fièvre du plaisir dans les soirées de madame Tallien. Même début des deux ouvrages, même rêve d'une république élégante, tempérée par le goût des choses de l'esprit et par le charme de la beauté reprenant son irrésistible influence. Entre les deux pièces cependant, Ponsard croyait que sa foi politique avait fait une large évolution. Girondin dans *Charlotte Corday*, était-il en effet devenu montagnard dans *le Lion amoureux?* Ni l'un ni l'autre. Il n'avait jamais été que le fidèle écho de tous ses personnages. Il n'avait parlé qu'avec leur langue, pensé qu'avec leur pensée. Cette fois pourtant, il avait peut-être plus mis de lui-même dans le héros du *Lion Amoureux*, et, s'il l'a fait moins vrai au point de vue de l'histoire, il l'a rendu plus vrai au point de vue humain, âme vibrante, âme éloquente et profondément remuée.

Il les avait connus, ces découragements qu'il a prêtés à Humbert, ces surprises, ces défaillances, ces démentis soudains que nous donnent nos faiblesses, ces contradictions que jette ironiquement la vie à la foi de nos principes. Il avait eu ces désespoirs et ces colères, ces mouvements de révolte et ces efforts pour se reconquérir. Vainqueur enfin, et rendu à lui-même, au travail, il en fait l'intérêt de son drame. Il traduit ces luttes malheureuses dans des vers d'une beauté, d'une force pénétrante, d'une intensité d'accent que son inspiration n'avait pas encore atteinte. — Hélas! et celui qui tire du fond de ses entrailles le quatrième acte du *Lion amoureux*, cette éloquence courroucée et vivante, est peut-être marqué d'un signe funeste sur le livre de la vie! Il souffre. Il se

confie à la science, qui le rassure, alarmée elle-même, hésite à force de tendresse et s'avoue en secret qu'elle espère contre toute espérance.

Quoi donc! au moment de rentrer dans la carrière, le vainqueur des journées de *Lucrèce*, d'*Agnès de Méranie*, de *Charlotte Corday*, de *l'Honneur et l'Argent*, serait obligé de se retirer à l'écart! L'œuvre qu'il préparait pour son retour, qu'il avait ébauchée par tant d'endroits, qu'il pressait avec une ardeur fiévreuse, ne sortirait pas achevée de ses mains! Non! Si la mort était déjà sûre de sa proie, elle recula devant ce courage qui ne lui laissait pas de prise. La vie s'était réfugiée au cerveau et au cœur. C'est là qu'elle restait tout entière. Le cœur palpitait, épanchant ses bouillons généreux dans l'action passionnée du drame. La tête conduisait le travail de la nuit et du jour; le reste obéissait. Ponsard était debout à l'heure voulue. Il arrivait le premier parmi nous. La dent de la douleur pouvait lui arracher un muet tressaillement, lui mettre à la paupière une larme furtive; elle ne l'empêchait pas de suivre et de conseiller nos études, d'aider à cette laborieuse transformation du drame écrit en un spectacle réel, en une imitation animée de la vie. Rien d'aigre n'altérait sa patience, pas plus que rien d'amer ne passait dans son œuvre lumineuse et sereine. Toujours le même don de grâce et de sympathie, toujours la même équité, le même charme d'esprit, le même langage courageux, élevé et loyal. Avec Quiberon pour dénoûment, la pensée générale du *Lion amoureux* n'en est pas moins une pensée de concorde et de conciliation. La vérité n'y perd rien de ses droits. Chaque parti se reste fidèle à lui-même, et l'historien convaincu s'affirme en justifiant la loi sévère. Mais les vainqueurs et les vaincus

sont dignes les uns des autres. Ils ont appris à s'estimer comme d'héroïques adversaires. Émigrés et conventionnels se sont reconnus de la même race en se combattant.

Quel succès que celui du *Lion amoureux!* Quel enthousiasme après la véhémente sortie d'Humbert contre la réaction thermidorienne! Quelle joie pour les amis de Ponsard! pour ceux dont la vieille affection datait avec lui de *Lucrèce*, et qui lui avaient préparé cette belle fête en le rendant au travail par le bonheur;

Pour ceux dont l'amitié plus nouvelle avait l'élan et l'ardeur des jeunes dévouements ;

Pour cet esprit charmant qui devrait être avec nous, qui nous manque parce qu'il souffre, mais qui n'en a pas moins la première place dans cette touchante cérémonie, la place des absents cherchés par tous les yeux;

Pour celui dont vous venez d'entendre les beaux vers pleins de larmes, pour ce poëte, jumeau de gloire de votre poëte, né une heure après lui, et qui s'est toujours écarté devant son aîné avec une abnégation sans exemple, qui en a aimé les triomphes comme les siens propres et qui s'arrache aujourd'hui au deuil le plus sacré, sûr qu'une chère ombre ne lui reprochera pas ce dernier sacrifice fait à une piété plus que fraternelle!

Quelle joie pour le pays lettré d'avoir recouvré le dernier rejeton de la souche de Corneille, le seul représentant du poëme tragique dans les jours où nous sommes, le seul qui pût relever la tragédie moderne à la hauteur des grands essais de la comédie!

Quelle joie pour le poëte lui-même, qui se revoyait dans toute sa gloire et qui en reportait le juste hommage à la jeune et vaillante compagne de son existence renouvelée!

Enthousiasme de toutes parts, acclamations du par-

terre, applaudissements des loges, et de celle où des mains impériales applaudissaient en quelque sorte au nom de toute la France. Comptez le petit nombre à qui de tels orgueils ont été réservés! Ponsard les a éprouvés avec surabondance. La triste loi de la destinée humaine ne lui devait plus que le labeur sans plaisir et la douleur sans trêve. Dès le lendemain du *Lion amoureux*, il était à la tâche. Il écrivait *Galilée*, ce monologue épique, où la poésie prête sa forme majestueuse et impérissable à la libre science.

Ah! si le Théâtre-Français n'a pas eu les débuts de Ponsard, il a eu ses dernières années et les a bien eues tout entières. C'est pour nous qu'il a courageusement tenu la plume jusqu'à la fin. C'est pour nous qu'il a arraché ses plus beaux vers à ses angoisses et mêlé les sueurs de son dernier travail à celle de son agonie. Mais je parle de son agonie lorsque tout parle ici de résurrection et de fête, lorsque le poëte que nous glorifions ne compte plus avec les misères de l'existence terrestre, quand ce corps, que nous vous avons rendu et que vos pieuses mains ont déposé dans le sol natal, en ressort bronze et statue.

Arrière donc les tristes souvenirs! Entre dans la vie immortelle, ô poëte affranchi de notre lourd fardeau de peines et de souillures! Jouis de tes maux qui ne sont plus, de l'éternel repos qui te doit être si doux, de l'admiration sans mélange qui t'environne! Jouis de ta gloire, ô penseur dont le regard semble encore sonder les profondeurs de l'histoire. Médite et rêve. Continue ton œuvre dans l'attitude familière où nous t'avons connu, où nous t'avons aimé, où le sculpteur sincère et digne de toi a reproduit ta fidèle image.

Reste le poëte de bon conseil et de bon exemple. Une génération s'élève du milieu de celle qui s'en va. Une jeune race monte partout en séve. De tous côtés s'éveillent les talents nouveaux. Combien sont-ils? Ils sont une foule. Ils viennent! ils viennnent! ils sont venus. Apprends-leur à ne pas se jeter dans l'art comme dans une mêlée, à ne pas dédaigner l'étude patiente et qui compte avec le temps. Rappelle-leur que l'esprit est comme le chêne robuste, et porte d'autant plus fièrement sa cime vers le ciel qu'il pousse plus profondément dans le sol ses racines mystérieuses.

Enseigne-leur le respect du passé, père de l'avenir.

Dis-leur que l'art n'est grand qu'à la condition d'élever les âmes, et que, pour élever les âmes, il faut tenir haut la sienne; qu'à ce prix le poëte qui meurt renaît transfiguré comme toi, que son image devient une image publique, objet d'émulation salutaire, cher et légitime orgueil de la veuve qui se souvient en son cœur, titre de noblesse pour l'enfant qui grandit, titre d'honneur pour la cité tout entière.

Heureuse, ô Ponsard, la ville où tu es né! Tu l'as rendue fière entre les villes de la mère patrie. Tu les a vaincues en son nom, et c'est par toi qu'elle a remporté le laurier de Sophocle aux derniers jeux olympiques de la France littéraire.

FIN.

TABLE

POÉSIES DIVERSES.

PROSE.

DERNIERS HOMMAGES RENDUS A LA MÉMOIRE DE PONSARD.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue Saint-Benoît. [1553.]





